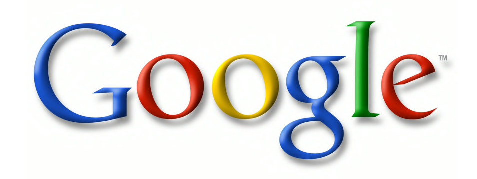




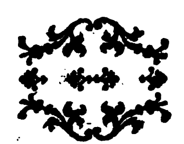
HISTOIRE
DES
AMAZONES.

HISTOIRE
DES
AMAZONES
ANCIENNES ET MODERNES,

Enrichie de Médailles,

Par M. l'Abbé GUYON.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

Chez JEAN VILLETTE, ruë S. Jacques, vis-à-vis les Mathurins, à la Croix d'Or & à S. Bernard.

M. DCC XL.

Avec Aprobation & Privilege du Roi.

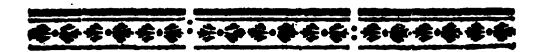


TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans la premiere Partie de l'Hiſtoire des Amazones.

Fin de la Table.

PRÉFACE.

UN intervalle de loiſir a donné ocaſion à cette Hiſtoire des Amazones. Je n'ignorois pas que trois Ecrivains avoient déja touché le même ſujet ; mais la maniere dont ils l'ont traité m'a ſervi de motif pour y revenir. La Diſſertation de Goropius eſt l'ouvrage d'un Savant hériſſé, plein d'idées extraordinaires & d'étimologies bizarres. On voit beaucoup plus d'ordre, de jugement & d'érudition

dans celle de Monſieur Petit ; mais l'une & l'autre ſont latines ; & par conſéquent ne peuvent convenir qu'à un certain nombre de perſonnes. L'Ouvrage de ce ſavant Médecin a été traduit par un Hollandois, qui n'avoit jamais apris notre Langue que dans les Païs-Bas ; auſſi n'eſt-il pas poſſible d'en ſoutenir la lecture.

Le Stile d'une Diſſertation n'eſt pas du goût de tout le monde. J'y comprens même ceux qui ſont en état de l'entendre. Il eſt infiniment plus facile d'écrire dans le genre de Diſſertation que de réduire la même matiere en Hiſtoire Fran-

çoiſe qui plaiſe au commun des Lecteurs. Pour la premiere, il ne faut que quelques liaiſons ou tranſitions plus ou moins naturelles, au moïen deſquelles on entaſſe paſſages ſur paſſages, Grecs ou Latins, que l'Auteur tranſcrit tels qu'il les trouve dans les Originaux. On a bientôt recüeilli ces ſortes de mémoires quand on connoît un peu les ſources. Mais on peut les comparer aux matériaux d'un bâtiment. Il en coute pour les amaſſer, & ils deviennent inutiles & embaraſſans juſqu'à ce que la main de l'Ouvrier les ait mis en œuvre, & c'eſt ici le plus difficile. Combien de gens ont paſſé

leur vie à rechercher des mémoires dont ils n'ont jamais ſu faire uſage ni pour eux ni pour les autres ?

Ces Diſſertations latines ſont donc d'une foible reſſource pour la Société, quoique ſouvent elles éclairciſſent des matieres très-intéreſſantes. Une Hiſtoire Françoiſe paroîtra moins ſavante & ſera néanmoins beaucoup plus difficile. Il ne s'agit pas ici de copier pluſieurs lambeaux des Anciens ; il faut les traduire avec goût, élaguer ce qu'ils ont d'inutile ou d'étranger, démêler le vrai d'avec le faux, arranger les faits véritables, refondre en un ſeul corps les en-

droits disparates, leur donner du stile, les réduire à une narration naturelle & coulante, attacher le Lecteur par les graces & la netteté du récit. Tels sont les devoirs de l'Historien, qu'il est très-difficile de remplir à ce dégré de perfection que demanderoit la délicatesse de notre siecle. Mais on ne rejette pas tous les portraits qui ne sont point d'Apelle.

J'ai mieux aimé faire cette Histoire des Amazones plus courte, que de m'exposer à la rendre seche & ennuieuse par des recherches & des discussions critiques qui n'auroient été goutées au plus que des Sa-

vans. Le peu qu'il y en a n'embarrasse point le fil du discours. Il ne paroît qu'au bas des pages, pour citer mes sources & mes garants, en montrant que je n'ai rien dit de moi-même sur un sujet que bien des gens regardent comme fabuleux plûtôt par préjugé que par l'effet d'un examen solide & sincere.

Cette prévention presque générale contre la réalité des Amazones a été le premier motif qui m'a déterminé à écrire leur Histoire. Soit qu'on ignore ce que toute l'Antiquité nous a transmis sur leurs guerres & sur leurs établissemens, soit qu'on le prenne

pour des fictions poëtiques, on ne peut se persuader que ces illustres Guerrieres aient jamais existé dans le monde telles qu'on les dépeint, & en conséquence on s'inscrit en faux contre tout ce que les meilleurs Auteurs & les monumens les plus incontestables nous en aprennent. On devine aisément le principe qui entretient dans cette idée peu avantageuse. Mais il est injuste de juger & de mépriser tout un sexe pour des foiblesses qui sont particulieres & personnelles.

Si elles étoient générales au point de ne pouvoir jamais souffrir d'exception, il fau-

droit donc auſſi nier ce que nous liſons dans les Hiſtoires du moyen & du dernier âge ſur des Princeſſes qui ont gouverné des Royaumes & des Empires floriſſans avec une ſageſſe qui certainement les fait marcher de pair avec les plus grands Princes, & cela dans des circonſtances extrêmement critiques. Cette Préface eſt deſtinée à en donner quelques exemples, pour préparer à l'Hiſtoire des Amazones, & pour faire voir que ce que l'on en dit ne ſort point des bornes de la vraiſemblance.

Im- tri- Iré- L'Empire d'Orient étoit menacé des plus fatales révolutions quand l'Impératrice Iréne

monta ſur le Trône de Conſtantinople. Le dedans étoit cruellement agité par l'héréſie des Iconoclaſtes, que deux Empereurs violens avoient établie & ſoutenuë avec une fureur qui n'a point d'exemple, & la crainte des ſuplices affreux que l'on renouvelloit chaque jour, l'ignorance, l'eſpoir d'attirer les faveurs du Prince avoient fait une infinité de prévaricateurs. Trois Patriarches Schiſmatiques, & un grand nombre d'Evêques étoient devenus les plus ardens prédicateurs de l'Héréſie; nul crime n'étoit puni avec tant de rigueur que le culte convenable rendu aux Saints & à leurs

Images. Au-dehors c'étoient des Ennemis redoutables qui enlevoient les plus belles Provinces de l'Empire. Les Lombards avoient depuis peu envahi tout ce qui lui reſtoit en Italie ; & les Sarazins faiſoient en Orient des progrès continuels ; de tems en tems ils venoient inſulter l'Empereur juſqu'aux portes de Conſtantinople.

Iréne mit la paix dans l'Egliſe & la tranquillité dans l'Etat. Nous ne ferons ici qu'abréger ce que nous en avons dit dans un autre *(a)* Ouvrage. Après la mort de Léon Porphyrogénite, cette Princeſſe,

(a) Histoire Romaine Byzantine, ſous le nom de *Laurent Echard*. Tome XI.

habile dans l'art de manier les esprits & de les amener à ses fins, sut gagner l'affection des Grands. Ils la proclamerent Impératrice avec son fils Constantin, âgé de neuf ans, & la suplierent de prendre en main les rênes de l'Empire. Placée sur le Trône des Césars, elle commença par affermir son autorité, jettant les fondemens d'une domination qu'elle avoit dessein de prolonger au-delà des années de sa Régence, & de ne quitter qu'avec la vie. Elle découvrit que quelques Sénateurs pensoient aux moïens de donner la pourpre à Nicéphore frere de Léon l'Isaurien; elle les fit fraper de verges &

les exila en différentes Iles, pour dissiper leurs projets avec eux. Elle fit ordonner Prêtres deux Oncles du jeune Empereur, parce qu'on les soupçonnoit d'aspirer à la Couronne. Son objet fut de montrer un grand respect pour les Images, & de mériter de plus en plus, l'attachement du Peuple qui soupiroit après un regne plus doux que les précédens. Elle réussit dans ce projet & dans les autres ; & ses succès la firent regarder comme une Princesse digne de commander aux Romains.

Les plus cruels ennemis de l'Empire la redoutoient du fonds même de son Palais. Le

choix qu'elle ſavoit faire de ceux à qui elle confioit le commandement de ſes Armées & la ſageſſe des ordres qu'elle leur donnoit lui aſſuroient toujours la victoire. Elpidius Gouverneur de Sicile fit ſoulever l'Ile entiere en y arrivant. Iréne envoia le Général Théodore contre lui. Celui-ci battit les Rebelles, les obligea à rentrer ſous l'obéiſſance, & leur Chef à ſe jetter parmi les Sarazins d'Afrique, qui le reçurent avec honneur. Ces Peuples, toujours attentifs à profiter des moindres révolutions qui arrivoient à l'Empire, étoient entrés dans les Provinces de l'Aſie Mineure, où ils avoient

forcé plusieurs places, & commis d'affreux ravages. Iréne fit marcher contre eux une puissante armée, qui les défit entierement, & força le Calife Mahadi, le troisiéme des Abbassides à lui demander la paix.

Elle donna à l'Impératrice la facilité de tourner ses armes contre d'autres Ennemis non moins redoutables. Les Sclavons avoient pénétré jusques dans la Thessalie & la Grece, où ils s'étoient emparés des meilleures places. Iréne leur enleva dans une campagne tous ces avantages qu'ils ne croioient jamais pardre. Elle envoia contre eux le Patrice Staurace, aussi grand Capitaine

que zélé Sujet. Les ayant battus en plusieurs rencontres, il les repoussa jusques sur leurs confins, & retourna à Constantinople, chargé de leurs dépoüilles & suivi d'un grand nombre de prisonniers. Pour récompenser sa bravoure & donner un sujet d'émulation aux Officiers Généraux, l'Impératrice lui acorda tous les honneurs du triomphe.

Une suite de prospérités aussi éclatantes lui inspira de demander en mariage pour le jeune Empereur la fille de Charlemagne, qu'une multitude de victoires avoit rendu le plus grand Monarque qu'eût jamais possédé la Nation des

François. Elle espéroit par cette alliance faire rentrer dans l'Empire ce que les Lombards lui avoient enlevé en Italie. Charles accepta avec joie les propositions de l'Impératrice. Mais un retour sur ses propres intérêts la fit changer de résolution, & la détermina à marier l'Empereur à une jeune Arménienne, d'une rare beauté, mais qui n'avoit ni naissance ni esprit ; espérant qu'elle la tiendroit toujours dans le respect, la crainte & la soumission.

Quoiqu'elle parût livrée sans réserve aux affaires de l'Etat, elle n'étoit pas moins occupée de celles de la Religion. Au-

tant il avoit fallu répandre de sang pour établir l'erreur, autant il étoit difficile de ramener tout le monde à la vérité. La plûpart des Evêques ou des Grands de l'Empire qui avoient adopté l'hérésie de Léon & de son fils Copronyme, s'étoient enfin persuadés que le culte des Images tenoit de l'Idolâtrie, ou ils avoient honte de se rétracter. Iréne prit un sage tempéramment qui ne pouvoit aigrir personne, & qui devoit ramener les esprits comme d'eux-mêmes. Elle laissa à chacun la liberté de suivre sa conscience & ses lumieres sur les contestations présentes, & elle révoqua l'Edit que Co-

pronyme avoit donné pour deffendre d'embraſſer l'Etat Monaſtique. Elle profita des derniers ſentimens de Paul Patriarche de Conſtantinople, qui abjura l'erreur avant ſa mort; & elle fit élire en ſa place Tharaſius inviolablement attaché au dogme de l'Egliſe, & qui n'accepta qu'à condition qu'on aſſembleroit un Concile Général. La Princeſſe en écrivit auſſi-tôt au Pape Adrien, & elle manda à tous ſes Evêques d'Orient de ſe rendre à Conſtantinople. Mais lorſqu'on voulut procéder à l'ouverture du Concile, des Officiers, animés par des Evêques Iconoclaſtes, exciterent

les Soldats à empêcher que les Catholiques s'assemblassent. Ils entrerent dans l'Eglise l'épée à la main, menaçant de tuer le Patriarche & les Prélats Orthodoxes s'ils changeoient ce qui avoit été ordonné. Ils ne respecterent pas même la présence de l'Empereur & de l'Impératrice qui étoient aux Tribunes, ils insulterent les Gardes que l'on envoya pour les arrêter, & ils suspendirent près de huit mois la tenue du Concile. Iréne ne jugea pas à propos d'user de son autorité pour châtier les séditieux ; elle aima mieux dissimuler jusqu'à ce que leur violence fut ralentie. Voyant néanmoins que

l'esprit de fureur continuoit, elle transfera le Concile à Nicée en Bithynie, où l'erreur fut proscrite par ses soins, la verité reconnuë, & la paix renduë à l'Eglise.

Nous ne dissimulerons point qu'Iréne en perdit la gloire quelques années après par les suites funestes de l'ambition à laquelle elle se livra. Mais jusqu'à ce travers fatal, qui pouvoit ne pas arriver, la sagesse, la prudence & l'activité de son régne l'avoient égalée aux Princes que nous exaltons le plus.

Le sceptre de l'Empire d'Orient tomba une seconde fois entre les mains de deux fem-

mes qui ne lui firent rien perdre de ſa force & de ſa majeſté. Quoique Zoë & Théodora ne fuſſent pas ſans défauts, elles régnerent avec nobleſſe, & le peuple s'aplaudit d'être ſous leur domination. Pendant qu'elles partagérent les honneurs du trône on remarqua que tout ſe paſſoit au palais avec autant de décence, d'ordre & de reſpect, que s'il eût été ocupé par un grand Prince. La garde étoit auſſi nombreuſe & auſſi exacte, le cortége étoit le même; on donnoit les audiences acoûtumées; la juſtice y étoit renduë ſans aucun égard, on traitoit de même avec les Am-

bassadeurs; les Sénateurs & les Magistrats faisoient leur cour réguliérement & relevoient la majesté du trône. On ne vit ni jalousie ni rivalité entre les deux Imperatrices.

Théodora fut mariée à Constantin Monomaque, elle lui survêcut & se vit seule en possession de la couronne. Comme elle étoit alors plus que septuagénaire, on voulut lui inspirer de choisir un homme qui revêtu de la pourpre, partageroit avec elle le poids du gouvernement. Elle trouv[a] mauvais qu'on ne la crût pl[us] capable de tenir encore d'u[ne] main assurée les rênes de l'E[m]pire, & pour convaincre

contraire, elle fit au-delà de ce que ſes forces lui permettoient, quoique l'eſprit fournît à tout. Elle ſoutenoit une audience de pluſieurs heures ſans paroître fatiguée ; elle y recevoit les Ambaſſadeurs ; elle y écoutoit tous les particuliers avec attention, elle répondoit à leurs demandes, elle jugeoit avec équité les conteſtations qui s'élevoient parmi eux. Jamais on ne ſut mieux réunir l'art de ſe faire craindre & celui de ſe faire aimer. Les Officiers Généraux étoient parfaitement ſoumis à ſes ordres, & les troupes toûjours prêtes à lui obéir. Les Turcs qui n'avoient point

apréhendé Monomaque vainqueur des Patzinaces, n'oférent entrer fur les terres de l'Empire gouverné par une femme. Le peuple l'aimoit pour fon équité, & pour la douceur de fon gouvernement. On fouhaitoit qu'il eût commencé plûtôt, & pouvoir fe flatter qu'il dureroit long-tems. Mais la feconde année d'un régne auffi heureux fut la derniere de fa vie.

L'ANGLETERRE, qui n'a pas jugé les femmes indignes de manier le fceptre en leur nom & par leurs propres mains, a éprouvé dans elles autant de prudence, de politique, d'habileté, de pénétration d'efprit,

t, de force & de grandeur
me, qu'elle en avoit vû
is les plus grands Rois de-
is le commencement de la
onarchie Anglicane. Nous
citerons que celles qui ont
né dans les derniers siécles,
qui par conséquent sont plus
nuës.
Lorsqu'une partie de la Fran-
étoit sous la domination
s Anglois par les incursions
les ravages qu'ils y avoient
mmis, on négocia une tréve
tre les deux Couronnes, &
e fut confirmée par le ma-
ge de Marguerite d'Anjou,
e de René d'Anjou, qui
rtoit le titre de Roi de Si-
e, & elle épousa Henri VI.

Roi d'Angleterre. La Princesse étoit niéce de la Reine d France femme de Charles VII le Victorieux. Le Comte d Suffolck, qui ménageoit cett alliance, cherchoit une Princesse d'un mérite & d'un géni distingué, qui pût supléer l'incapacité de Henri son époux, & il trouva ces qualité dans Marguerite d'Anjou. C'étoit un esprit vif, hardi, pénétrant, ferme & incapable d s'effraïer des opositions ni de difficultés qui pouvoient se rencontrer dans l'exécution d'un projet.

Quoique ses nôces eussen été célébrées à Tours par Procureur au mois de Novembr

.4. elle ne ſe rendit en An-
:erre qu'au mois de May
'année ſuivante. Dès qu'el-
onnut le caractere d'eſprit
Roi, elle s'en rendit bien-
la maîtreſſe abſoluë, & ſe
très-étroitement avec le
nte de Suffolck, le Cardi-
de Winchester, & l'Arche-
ue d'Yorck, qu'elle eſtima
nes de ſa confiance, & pro-
; à la ſoutenir contre le
: de Glocester; qui s'étoit
ſé à ſon mariage, & qui
it un grand crédit dans le
aume, & en France, où il
it en qualité de Régent ou
e-Roi des païs conquis. Ce
il puiſſant & jaloux de la
uronne repaſſa en Angle-

terre, & suscita une faction redoutable contre la Reine. Le peuple de Londre étoit prêt à courir aux armes pour la chasser du palais & de la ville, quand le Duc fut trouvé mort dans la prison où la Reine l'avoit fait enfermer. On l'exposa pendant plusieurs jours devant les deux Chambres du Parlement, & quelques recherches que l'on fit on ne trouva sur son corps aucune marque de violence. Mais on n'en fut pas moins persuadé que sa mort étoit l'exécution des ordres de Marguerite & de ses Ministres. Elle perdit quelque tems après deux de ceux-ci, le Cardina

& le Comte de Suffolck, qui eut la tête tranchée.

La mort du Duc de Glocester héritier présomptif de la Couronne donna des espérances au Duc d'Yorck de pouvoir y parvenir, comme étant de la branche régnante. Les préventions que l'on avoit contre la Reine le déterminerent à se mettre à la tête des mécontens, dont il forma une armée, avec laquelle il se présenta aux portes de Londre; qui lui furent ouvertes après défaite des troupes du Roi. e espece de réconciliation se fit ensuite suspendit le it des armes, mais ne diminua rien de la haine & de

l'ambition du Duc. La Rei
pénétrant ſes deſſeins s'y op
ſoit de toutes ſes forces, a
tant pour ſes propres interê
que pour ceux du Roi &
Prince ſon fils.

Après avoir manqué ſ
coup ſur la perſonne du D
qu'elle avoit voulu faire ar
ter avec ſes partiſans, elle fe
gnit de l'apréhender, & ſe
tira en Ecoſſe. Le Duc pro
ta de ſon abſence pour ſe fai
déclarer héritier de la Couro
ne par le Parlement & du co
ſentement du Roi Henri. M
lorſqu'il ſe croïoit aſſuré da
ſes eſpérances, & qu'il co
mençoit à exercer l'autor
ſouveraine, il aprit que

Reine étoit déja sur les fron-
iéres d'Angleterre avec le
Prince son fils & une armée de
lix-huit mille combattans,
qu'elle commandoit elle-mê-
me. Il partit aussi-tôt de Lon-
lre avec quatre ou cinq mille
ommes, croïant qu'il n'en
alloit pas davantage pour ar-
êter la Princesse. Les nouvel-
es qu'il reçut dès les premiers
ours de sa marche lui aprirent
u'il s'étoit fait illusion. Il
vit point d'autre parti que
se renfermer dans son Châ-
u de Sandale, qui valoit
citadelle bien fortifiée. La
ne s'y rendit en diligence;
aissant la meilleure partie
on armée derriere une col-

line, elle alla se présenter devant les murailles de Sandale, insulter le Duc, le menacer, le défier, & lui faire honte de ce qu'un homme tel que lui, qui aspiroit à la Couronne, s'étoit laissé enfermer par une femme. Mais comme elle n'avoit point d'artillerie, elle étoit au désespoir de ne pouvoir ni attaquer la place, ni profiter de la supériorité qu'elle avoit sur lui. Le Duc, ou piqué des reproches sanglans qu'elle lui faisoit chaque jour, ou manquant de vivres dans son Château, eut l'imprudence d'en sortir & de risquer le sort d'une bataille avec le peu de troupes qu'il avoit. Elles fu-

rent entiérement défaites ; & lui-même périt les armes à la main. Un Officier aïant trouvé son corps parmi les morts lui coupa la tête & la porta à la Princesse, qui la fit exposer au haut d'une lance sur les murailles d'Yorck.

Le Comte de la Marche, fils du Duc, étoit alors dans la Province de Galles à la tête de vingt mille hommes, qu'il se préparoit de mener au secours de son pere. Quand il aprit sa mort, il résolut de la venger aux dépens de sa vie. Sachant que la Reine s'avançoit du côté de Londre à grandes journées, il s'y rendit avant elle, il s'en fit ouvrir

les portes, & indiſpoſa tellement l'eſprit du peuple contre la Princeſſe, qu'il le fit déclarer hautement contr'elle. Il convoqua le grand Conſeil, composé de tous les Evêques, Seigneurs Laïques, Gentilshommes & Magiſtrats qui ſe trouvoient à Londre. Edouard, ſon frere aîné, y repréſenta les droits qu'il avoit à la Couronne, & perſonne n'oſant le contredire, il en fut déclaré légitime poſſeſſeur, & le Roi Henri détrôné.

Il ſe retira en Ecoſſe avec la Reine, qui y raſſembla dans peu de jours une armée de ſoixante mille hommes. Mais ſon courage, ſes mouvemens

& ſon habileté ne purent réſiſter qu'un tems à Edouard, qui avoit toutes les forces & toutes les reſſources du Roïaume. Elle tomba enfin entre ſes mains & elle ſeroit périe dans la Tour de Londre ſi le Roi Loüis XI. ne l'avoit rachetée. La gloire ou l'humiliation des Princes ne ſont pas les endroits par leſquels on doit juger de leurs perſonnes. C'eſt en eux-mêmes & dans les circonſtances critiques qu'il faut les enviſager. Sur ce principe, perſonne ne fut plus digne du trône que Marguerite d'Anjou, & perſonne ne méritoit moins les malheurs qui terminérent ſa carriere.

On peut lui joindre à cet égard la célébre & infortunée Jeanne Gray, dont les sentimens sont uniques dans l'Histoire de son tems. Elle étoit petite fille de Marie sœur de Henri VIII, Roi d'Angleterre, & fille de Henri Gray Duc de Suffolck, qui pour son malheur la firent instruire suivant les dogmes de la Religion Prétenduë réformée. Edouard VI fortement ataché aux mêmes erreurs, aima mieux frustrer injustement ses deux sœurs Marie & Elizabeth du droit qu'elles avoient à la Couronne, que de prendre part à leur élévation, parce qu'elles étoient Catholiques. Il leur préféra

ınne Gray, qui étoit en quel-
e ſorte étrangére au ſang
'al. Se ſentant attaqué de
naladie dont il mourut, &
laiſſant point d'enfans mâ-
, il la déclara héritiere du
:ptre, & ce tranſport fut
ıfié par le conſeil de la
tion. Le Duc de Northum-
·land, conducteur de cette
ıire, fit en même tems épou-
ſon fils par la Princeſſe,
i n'avoit alors que quinze à
ze ans, mais déja douée
; talens, des lumieres & des
ıtimens qui ſupoſent l'âge
·fait.

Deux jours après le décès
.douard, le Duc de Nor-
ımberland fit proclamer ſa

Bru Reine d'Angleterre, ſuivant le Teſtament du Roi; & elle reçut le ſerment de fidélité du Conſeil, des Magiſtrats & du peuple de Londre. Mais ſoit que la conſcience de cette jeune Princeſſe fût agitée de remords, ſoit qu'elle eût un ſecret preſſentiment de ſon malheur, elle n'accepta cette dignité qu'avec des répugnances infinies & manifeſtes.

Marie, héritiere légitime de la Couronne, étoit à Hunſdon à vingt milles de Londre quand elle aprit la mort de ſon frere qu'on avoit voulu lui tenir cachée. Après avoir mis ſa perſonne en ſureté contre les entrepriſes du Duc, elle ſe fit pro-

clamer Reine en differens endroits de l'Angleterre. Elle eut la ſatisfaction de voir les peuples s'y porter avec joie, & les Grands défendre ouvertement ſa cauſe.

Le pere de Jeanne abandonné de tout le monde, s'abandonna auſſi lui-même. Il alla dans l'apartement de ſa fille, pour l'exhorter à ſe départir de la Roïauté, & à rentrer dans ſon premier état. Jeanne l'écouta ſans changer de viſage, & lui dit: » Je ſuis plus flat-» tée de cette propoſition que » je ne le fus lorſque, malgré » moi & par vos menaces, il » me fallut accepter cette di-» gnité. Je fis une grande fau-

» te, & il m'en couta beaucoup
» pour vous obéïr & pour me
» conformer aux idées de ma
» mere; mais à présent je suis les
» mouvemens naturels de mon
» cœur. C'est satisfaire mon in-
» clination que de m'obliger à
» quitter le trône, & à réparer
» la faute d'autrui, s'il est vrai
» qu'elle soit réparable par l'a-
» veu que j'en fais, & par ma
» seule abdication. « Après
avoir parlé ainsi, elle rentra
dans son cabinet, plus inquié-
te du danger de sa vie, que
touchée de la perte de sa cou-
ronne.

Ceux qui atendoient de son
regne les honneurs & la fortu-
ne ne s'en détachérent pas si

aiſément. Pluſieurs cabalérent entr'eux pour la ſoutenir dans ſon état. Marie fut inſtruite de la conjuration qu'ils avoient formée ; elle fit arrêter les principaux, & les condamna à perdre la tête. Cette exécution s'étendit à plus de quatre-vingt perſonnes. Quoique les diſpoſitions de Jeanne duſſent la mettre à couvert d'une deſtinée auſſi cruelle, Marie jugea à propos de s'en défaire pour éteindre juſqu'aux prétextes des troubles & de la révolte. Après avoir porté contr'elle le même arrêt de mort que ſes défenſeurs avoient déja ſubi, elle lui envoïa un Théologien, pour lui perſuader de mourir Catho-

lique, & d'embrasser la véritable Religion. Jeanne répondit qu'elle n'avoit pas assez de tems pour disputer sur des questions de Théologie, & qu'elle croïoit plus convenable d'emploïer les momens qui lui restoient à demander à Dieu la grace d'une mort chrétienne. Le Théologien crut que Jeanne n'avoit parlé ainsi que pour avoir ocasion de prolonger sa vie; il alla trouver la Reine, & obtint que son suplice seroit différé de trois jours. Il retourna en avertir Jeanne, il l'exhorta à l'entendre, & à profiter de ce délai pour entrer dans les sentimens que l'Eglise universelle pro-

fessoit. Elle lui répondit : » Je
» ne vous avois pas tenu ce
» discours pour le raporter à la
» Reine, ni pour vous faire
» croire que j'étois atachée à
» la vie. Depuis que vous m'a-
» vez quitté, j'en ai conçû un
» si grand dégoût, qu'unique-
» ment ocupée des biens éter-
» nels, je ne pense plus qu'à
» la mort ; & puisque c'est la
» volonté de la Reine, je m'y
» soumets volontiers.

Avant que d'être conduite au suplice, Gilfort son mari obtint la permission de lui faire ses derniers adieux. Mais Jeanne refusa de le voir, & lui fit dire qu'une pareille entrevûë étoit plus propre à entre-

tenir la douleur qu'à donner de la consolation. Elle ajoûta que dans peu elle seroit réunie à lui par des liens plus étroits, & qu'ils auroient la joie de se voir dans un état plus heureux. Lorsqu'elle sortoit de la Tour, le Gouverneur la pria de lui laisser quelque chose qui pût le faire ressouvenir d'elle. Pour le contenter, elle demanda des tablettes, & écrivit en Grec, en Latin & en Anglois (car elle possédoit ces trois Langues) trois courtes réfléxions qui montroient son innocence. Quoiqu'elle avouât que son crime méritoit la mort, elle marquoit cependant que son ignorance auroit pu lui

servir d'excuse devant les hommes, sans que les loix en eussent été violées. En allant à la place où l'échafaud étoit dressé, elle saluoit avec un visage tranquille ceux de sa connoissance qu'elle rencontroit sur le chemin, & se recommandoit à leurs prieres, sans quitter le Théologien, qu'elle tenoit par la main. Lorsqu'elle fut arrivée, elle l'embrassa avec politesse & modestie, & lui dit:
» Je prie le Seigneur de récompenser par ses graces la bonté
» que vous m'avez témoignée.
» Je vous avouë qu'elle m'a été
» plus sensible que les horreurs
» de la mort, qui m'a toûjours
» été présente depuis qu'on

» me l'a annoncée. « Se tournant ensuite vers les assistans, elle leur exposa tout ce qui s'étoit passé à son sujet. » Je ne » suis pas coupable, leur dit- » elle, d'avoir aspiré à la Cou- » ronne, mon crime est de ne » l'avoir pas refusée avec assez » de constance quand on me » l'a offerte. Je servirai d'exem- » ple à la postérité que l'inno- » cence même ne peut justifier » les actions contraires à l'E- » tat, & qu'on est criminel » quand on se prête à l'ambi- » tion & aux desirs déréglés » des autres, quoique malgré » soi.

Elle implora ensuite la miséricorde du Seigneur, & s'é-

int décoëffée avec le ſecours
e ſes femmes, elle dénoüa el-
:-même ſes cheveux, s'en cou-
rit le viſage, & baiſſa la tête
ous le tranchant du bourreau.
'elle fut la deſtinée de Jean-
e Gray, illuſtre par ſa haute
aiſſance, plus illuſtre encore
ar ſa grande ame. Pour ſatis-
aire l'ambition d'un beau pere
z d'une mere impérieuſe, elle
rit le fatal nom de Reine, qui
ie lui fit faire qu'un pas du trô-
ie à l'échafaud, où elle expia
e crime d'autrui. Le ſeul qu'on
uiſſe lui reprocher fut un trop
rand atachement aux erreurs
ju'elle avoit eu le malheur
le ſuccer avec le lait. Mais ce
léfaut n'empêche pas de dire

qu'on ne voit point d'hommes, même dans la maturité de l'âge, montrer plus de sentiment, de justice, de force & d'intrépidité que cette Princesse infortunée en fit paroître à seize ans. Le Roïaume en pouvoit atendre autant que des plus grands Princes, soit pour les siences, soit pour la gloire de l'Etat, si elle avoit joui paisiblement de la Couronne.

Il est difficile d'excuser la conduite de Marie pour s'en assurer la possession, & pour détruire l'erreur qui s'étoit introduite en Angleterre sous le regne de Henri son pere. Néanmoins à l'envisager du côté de la politique, ses ennemis les plus

is déclarés ſont obligés de
onnoître en elle une ferme-
une étenduë & une ſupé-
rité de génie qui auroient
llé ſur le trône d'Angleter-
dans toute autre circonſ-
ce.
Mais toutes ces belles qua-
s diſparoiſſent quand on les
: à côté de celles d'Eliza-
h ſa ſœur qui lui ſucceda.
ne ſeroit pas lui rendre aſ-
de juſtice de dire que ja-
is femme n'a régné avec plus
gloire ; on doit ajoûter qu'il
peu de grands Monarques
it le régne puiſſe entrer en
alelle avec le ſien. On l'a
ardé comme le plus bel en-
it de l'Hiſtoire d'Angleter-

re & l'Ecole où ſe ſont formés les plus habiles Miniſtres & les plus grands hommes d'Etat. L'idée que l'on en doit prendre eſt celle d'une Princeſſe uniquement ocupée de ſa gloire & de la tranquillité de ſon Roïaume; & qui, pour parvenir à l'un & l'autre de ces deux objets, joua les hommes & la religion, ſacrifiant tout aux maximes de la plus hardie politique.

Elizabeth étoit le fruit des amours de Henri VIII. & d'Anne de Boulen. Marie, ſa ſœur de pere, l'aïant ſoupçonnée d'être complice de la conjuration que pluſieurs Grands du Roïaume avoient formée contr'elle, étoit réſoluë de lui

faire perdre la tête, & l'arrêt auroit été executé, si Philippe, Roi, & époux de Marie ne s'y étoit oposé. Elle se consola dans sa prison par la lecture, l'étude des Langues & des belles Lettres. Elle savoit presqu'également le Latin, l'Allemand, l'Anglois, le François & l'Italien. La facilité qu'elle avoit pour toutes les siences lui faisoit trouver des délices dans l'étude des plus difficiles. Elle aimoit particuliérement la Musique & la Poësie, & elle lisoit avec un plaisir toûjours nouveau les vers de Ronsard qu'elle avoit vû en Angleterre lorsqu'il y passa à son retour d'Ecosse.

Philippe étant retourné en Eſpagne après la mort de Marie, elle monta ſur le trône à l'âge de vingt-cinq ans, & elle parut conſommée dans les affaires dès le moment qu'elle commença à en prendre connoiſſance. On vit en elle un eſprit mur & inſtruit par l'adverſité, une jeune Princeſſe qui voulut ſe gouverner par elle-même, qui écoutoit les conſeils de tout le monde & ne ſe laiſſoit conduire par perſonne; ſachant allier la modération avec une fermeté inviolable; ſévére pour la Nobleſſe féroce & boüillante, & pleine de douceur pour le peuple; ſe faiſant craindre & reſpecter,

.gnant le cœur du reſte de
ation. L'égalité d'ame &
naximes qui parut dans
: ſa conduite, produiſit ce
ıeur égal & conſtant qui
mpagna juſqu'à la mort.
ique magnifique dans la
ibution des graces, elle
ıoit cependant plus au
te qu'à ſon inclination ; &
ne faiſoit ſes liberalités
/ec une ſage œconomie,
:ur qu'épuiſant les finan-
ar ſes largeſſes, elle ne ſe
bligée de fouler ſes Peu-
›our ſubvenir aux beſoins
ſſaires de l'Etat. Jamais
ıe fut éblouie par l'éclat
proſpérité ; ſi elle en jouit
aix, ce n'étoit pas dans

une téméraire sécurité qui se livre à tous les plaisirs, mais avec une sorte d'inquiétude digne d'un Prince qui est sans cesse en garde contre les révolutions ausquelles sont sujets les Trônes les plus affermis.

Son inclination lui auroit fait préférer les douceurs du repos au bruit des armes & à la gloire des conquêtes, si ce parti avoit pû s'acommoder au caractere de ses Sujets. Mais ayant à gouverner des Peuples inquiets & belliqueux, que l'oisiveté rend mutins & remuans, elle ne perdit aucune ocasion de les ocuper hors de son Royaume. Elle envoya des troupes auxiliaires en Ecos

ſe & dans les Païs-bas. Elle en donna à Henri IV. qu'elle aimoit comme ſon frere, dans des tems fâcheux où il avoit beſoin de ſon ſecours. Ce fut ſous ſes auſpices qu'on entreprit ces fameux voïages aux Indes Occidentales qui eurent de ſi heureuſes ſuites. Sous ſon regne, François Draëke fit le tour du monde, & ouvrit aux ames hardies un chemin pour aller s'emparer de ces richeſſes que les Eſpagnols vouloient poſſéder ſeuls. Philippe leur Roi, & auparavant époux de Marie, voulut s'en venger en Europe en faiſant diverſion ſur l'Angleterre. Il ſe repentit de ſon entrepriſe, & fut obligé

de demander la paix à Elizabeth par la médiation de Henri IV. La Nation Angloise, quoique gouvernée par une femme, ne perdit rien de la gloire qu'elle s'étoit acquise sous les Rois précédens.

De peur que la foiblesse de son sexe ne donnât du mépris pour sa personne, elle voulut se faire craindre & respecter de ses Sujets sans les maltraiter. Elle tint une Assemblée à Westminster où elle renouvella les anciennes Loix, qui assuroient l'état de sa personne & la tranquillité du Roïaume. Il y fut ordonné que quiconque offenseroit la Reine ou par des paroles ou par des actions, qu

i feroit la guerre ou en-
geroit les autres à la lui
clarer, qui diroit que le
oyaume ne lui apartient pas
mme une fucceffion légiti-
e, que quelqu'un y prétend
les titres plus juftes, qui ufur-
roit la qualité de Roi, ou la
nneroit à un autre, qui l'a-
feroit d'être hérétique ou
nemie de la foi, & foutien-
oit que les Loix, & les Sta
ts du Roïaume ne peuvent
n définir fur ces matieres,
courroit les peines portées
r fa Majefté. On ajouta que
quelqu'un avançoit du vi-
nt de la Reine, qu'il y a
qu'il doit y avoir un au-
e héritier du Roïaume, ou

un autre successeur que le enfans qui naîtroient d'elle, seroit condamné à une prison rigoureuse, & dé pouillé de tous ses biens au profit de l'Etat.

Toute sa politique se réduisoit à quatre maximes capitales qu'elle ne perdit jamais de vûe. A ne pas prodiguer en dépenses ou gratifications superflues l'argent que le Parlement lui donnoit ; aussi ne lui en refusa-t-il jamais, & le Peuple païa toujours sans regret les impôts dont on le chargea. A ne distribuer les charges & les emplois qu'à gens de mérite & de vertu, reconnus pour tels. A faire rendre la justice

ſans partialité. Enfin à entretenir habilement les troubles qui s'éleverent en France, en Ecoſſe, en Eſpagne & dans les Païs-bas; afin que tenant ces Puiſſances ocupées d'elles-mêmes ou les unes contre les autres, elles ne troublaſſent point le repos de ſon Royaume, & que ſi l'ocaſion s'en préſentoit, elle profitât de l'affoibliſſement qu'auroit cauſé leurs diviſions.

L'Angleterre étoit donc tranquille & floriſſante tandis que le feu des Guerres civiles ou étrangeres ravageoit toutes les parties de l'Europe. Les Princes qui y régnoient recherchoient à l'envi les uns des au-

tres l'amitié d'Elizabeth, &
tous lui proposerent des al
liances.

Dès que Philippe Roi d'Es
pagne eut apris la mort de l
Reine Marie son épouse & l
couronnement d'Elizabeth, i
se flatta de rentrer dans la pos
session de l'Angleterre en fai
sant demander à la nouvell
Reine de s'unir à lui par le
nœuds du mariage, & se char
gea d'obtenir la dispense d
Pape pour cette union, qu
n'étoit plus licite après avoi
épousé la sœur. Elizabeth a
voit de fortes raisons pour mé
nager l'amitié de ce Prince
Elle lui étoit redevable de l
vie; elle savoit que la Franc

ſollicitoit fortement le Pape de la déclarer bâtarde, Anne de Boulen ſa mere n'aïant jamais été que la maîtreſſe de Henri; elle n'ignoroit pas que les François vouloient faire paſſer la couronne d'Angleterre ſur la tête de Marie Reine d'Ecoſſe mariée au Dauphin; elle n'avoit d'autre reſſource contre ces deux Puiſſances que Philippe, qui ſeul pouvoit l'aider à deffendre ſon Roïaume, acablé de dettes & affoibli par la perte de pluſieurs places importantes. Toutes ces conſidérations demandoient qu'elle donnât ſa main au Roi d'Eſpagne. Mais Elizabeth apréhendoit d'avoir un

maître ou un égal en prenant un époux. Elle reçut obligeamment les propositions de l'Ambassadeur ; elle demanda du tems pour se déterminer, & insensiblement, sans avoir aucun mauvais procédé avec le Prince, elle le fit changer de résolution en se déclarant pour le Protestantisme.

Ce n'est pas que cette jeune Princesse fût insensible aux passions naturelles de l'humanité. Son cœur décéla plus d'une fois ce que la politique, la fierté & la Philosophie cherchoient à déguiser. Elizabeth étoit fort grande, & la nature lui avoit donné les traits & les graces de sa mere, dont la rare

beauté avoit fait la fortune. Ses yeux ſans ceſſe agités marquoient tout au moins autant de feu dans le tempéramment que de vivacité & de pénétration dans l'eſprit. Les dons qu'une jeune perſonne a reçus de la nature, ſont la premiere choſe qu'elle connoît, celle qu'elle ſait mieux faire valoir, qu'elle étale avec plus de complaiſance, & pour laquelle elle ne manque jamais d'éxiger des hommages. L'eſprit fort d'Elizabeth ne le fut point aſſez pour la mettre à couvert de ce foible. Elle étoit convaincue de ſa beauté, & le moïen de la flater étoit d'y paroître ſenſible. Les Etats Généraux

des Païs-bas aïant envoié à Londres une grande Ambassade des principaux de la République, un jeune Hollandois, qui étoit à la suite des Ambassadeurs, se trouva à leur premiere audience vis-à-vis de la Reine, & dit à un Seigneur Anglois qu'il n'avoit point vû de femme plus digne de faire naître des feux dans le cœur d'un galant homme, & la conversation se soutint long-tems sur le même sujet. La Reine qui avoit eu les yeux attachés sur ces deux jeunes gens plus que sur les Ambassadeurs, parce qu'elle les voïoit ocupés d'elle, fit venir l'Anglois après l'audience, & lui ordonna sous

peine de ſon indignation de lui dire de quoi le Hollandois l'avoit entretenu. Inutilement il répondit que c'étoient de pures bagatelles, & de choſes abſolument indifférentes dont il avoit perdu le ſouvenir. La Reine inſiſtant avec menaces, il fut contraint de lui avoüer la paſſion que le Hollandois lui avoit témoignée pour elle. Elizabeth ne fit point paroître ce qu'elle en penſoit. Mais loin d'en être fâchée, quand les Ambaſſadeurs eurent pris leur audience de congé, elle leur envoïa à chacun une chaîne d'or de huit cens écus, & au jeune Hollandois, une qui valoit le double.

Le motif d'une diſtinction, auſſi marquée qu'elle étoit flateuſe, ne demeura pas inconnu. Le Parlement en prit ocaſion de repréſenter à la Reine qu'il étoit à propos pour le bien de l'Etat qu'elle choiſît un Prince, qui donnât des Succeſſeurs légitimes à la Couronne. Elle écarta habilement la propoſition, en répondant d'une maniere obligeante, que le jour de ſon ſacre elle avoit épouſé le Peuple. Cette défaite ne contenta les Anglois que pour un tems. Cinq ans après, ils lui préſenterent une nouvelle Adreſſe pour la prier de ſe marier, ou de nommer ſon ſucceſſeur, que l'on préten-

doit ne pouvoir être que la Reine d'Ecosse, Marie Stuard, qui avoit eu un fils depuis peu. En cas de refus, le Parlement devoit pourvoir à la succession malgré elle. Elizabeth dissipa cet orage menaçant, par une réponse si diffuse, si compliquée, & si ambiguë que les Députés n'y comprirent rien, sans toutefois avoir lieu de s'en plaindre, croïant au contraire que dans peu la Nation seroit satisfaite.

Au milieu de ces irrésolutions, la Maison d'Autriche se flata de la décider en lui proposant le jeune Archiduc Charles. Elizabeth, qui ne vouloit pas se brouiller avec la famille

& les amis de ce Prince, parut d'abord être charmée de cette alliance. Il y eut à ce ſujet des Ambaſſadeurs envoïés de part & d'autre, qui furent réciproquement reçus avec de grands honneurs; & ces négociations faiſoient d'autant plus de plaiſir à la Reine, qu'elles la mettoient à couvert des pourſuites & des inſtances de ſon Parlement. On s'aperçut néanmoins que toute ſa conduite & ces difficultés n'étoient qu'une pure feinte pour tromper ceux qui preſſoient le mariage. Avant qu'on lui en fît des reproches elle déclara qu'étant déterminée pour la Réforme, & l'Archiduc pour demeurer

ns l'ancienne Religion, il
leur étoit pas possible de vi-
e ensemble avec l'union qui
it régner entre deux époux,
qui seroit sans cesse altérée
r la maniere dont l'un &
utre exerceroit les pratiques
son culte. Elle retira ainsi
engagemens aparens qu'el-
avoit pris, sans rompre l'es-
ne & l'amitié qui étoit en-
elle & l'Empereur, dont ils
ntinuerent à se donner des
arques réciproques. C'est
ec ce prétexte de Religion
'elle eut toujours le secret
rrêter adroitement les Prin-
s Catholiques qui la recher-
oient en mariage. Pour les
inces Protestans qui avoient

la même vûe, comme ils étoient moins puiſſans & moins redoutables, elle leur faiſoit d'abord entendre qu'ils n'avoient rien à eſpérer. Ceux-ci toutefois ſe préſenterent en grand nombre. Les principaux furent le Roi de Suéde, le Duc de Holſtein, le Comte de Harran, héritier préſomptif de la Couronne d'Ecoſſe, le Comte d'Arundel, & le Chevalier Pickering. Mais aucun ne paroiſſoit mieux fondé dans ſes eſpérances que Robert Dudley fils du dernier Duc de Northumberland. C'étoit le vrai favori, le canal de toutes les graces, le Mylord de la Cour par excellence, & l'on étoit perſua-

dé que la Reine avoit pour lui plus que de l'eſtime & de l'amitié. Cependant elle ne penſa jamais à lui donner le titre de Roi.

Le Duc d'Anjou, frere de Charles IX. Roi de France fut le dernier qui parut ſur les rangs. Catherine de Médicis ſa mere, dont l'ambition n'avoit point de bornes, le fit propoſer en mariage à Elizabeth, ſoit dans la vûe de procurer des Royaumes à tous ſes enfans, ſoit pour empêcher le mariage d'Elizabeth avec le Prince de Navarre, dont il couroit quelque bruit, ſoit pour ôter aux Proteſtans François les ſecours qu'ils tiroient

d'Angleterre. Elle y envoia à ce dessein quatre Seigneurs distingués, avec la qualité d'Ambassadeurs extraordinaires. La Reine avoit aussi de grandes raisons pour accepter cette alliance, ou du moins pour ne la pas refuser ouvertement. Il falloit prévenir le soulevement des Catholiques oprimés, & arrêter l'armement redoutable du Roi d'Espagne qui menaçoit de près l'Angleterre. Elizabeth voulant contenir les uns & les autres, traînoit les négociations en longueur, & convint enfin des articles qu'elle avoit fait mettre en grand nombre pour gagner du tems. Elle donna des bagues au Duc

Anjou pour gage de sa foi,
elle en reçut réciproque-
ent. Elle paroissoit même
uhaiter cette alliance, étant
ns un âge, où il étoit tems
: penser à sa postérité; ce qui
i donnoit différens sujets de
ainte pour l'avenir, & lui
isoit dire qu'il n'y avoit ja-
ais eu de Peuples qui eussent
loré le Soleil couchant.

Mais toute sa conduite &
s discours n'étoient que fein-
: & illusion. Lorsqu'Henri
I. voulut enfin l'obliger à
gner les articles, elle fit ré-
onse par son Ambassadeur,
u'elle n'avoit pensé à se ma-
er que pour contenter ses
euples, qui la pressoient ins-

tamment d'affermir la ſucceſſion à la Couronne ; qu'entre tous ceux qui aſpiroient à ſon alliance, elle n'avoit pas héſité de préférer le Duc d'Anjou pour ſes qualités perſonnelles, & pour la ſplendeur de ſon rang ; qu'elle ne devoit rien précipiter dans une affaire qui ſeroit ſans remede ; qu'elle n'étoit pas encore bien aſſurée du ſuffrage de ſes Sujets ; que la vivacité avec laquelle on la preſſoit n'étoit donc pas raiſonnable ; que le Duc d'Anjou étant ſur le point d'entrer en guerre avec Philippe II. pour des intérêts particuliers, il y entraîneroit les Anglois, qui ne cherchoient au contraire

qu'à continuer la paix dont ils jouiſſoient ; qu'ainſi elle avoit lieu de craindre qu'ils ne montraſſent alors autant d'averſion pour lui, qu'ils avoient d'abord témoigné de vivacité pour ſon mariage ; Qu'il étoit donc à propos d'en ſuſpendre la célébration juſqu'à ce que le Prince eût terminé ſes différends avec l'Eſpagne, & que la Ligue offenſive & deffenſive entre la France & l'Angleterre fut ſignée. Enfin elle dit que des Médecins & des femmes l'avoient aſſurée qu'elle ne pouvoit s'expoſer à avoir des enfans ſans courir un danger évident pour ſa vie. Ces raiſons firent comprendre au Roi

de France qu'il ne falloit plus penser à cette alliance, & le Duc d'Anjou, qui étoit déja en Angleterre se retira.

En même tems qu'Elizabeth se mocquoit intérieurement de tous les Princes Etrangers qui la recherchoient en mariage, elle les trompoit aussi habilement en ce qui concernoit les Traités & les Alliances. Toujours & uniquement ocupée de la tranquillité & du bien de son Roïaume, elle ne prenoit ou ne gardoit d'engagemens que ceux qui étoient à son avantage, & elle ne manquoit jamais de ressources ou de prétextes pour se dispenser des autres. Dans les

nmencemens de ſon regne,
: parut pénétrée de recon-
.ſſance pour Philippe II; el-
le nommoit ſon Sauveur,
: en avoit le portrait à côté
ſon lit, elle le faiſoit remar-
:r à tout le monde. Mais
ınd elle ſe vit ſolidement
blie ſur le trône, & qu'el-
crut n'avoir plus ſujet de
ıpréhender, elle ſe déclara
vertement contre lui, à l'o-
ïon d'une ſomme conſidé-
le qu'elle avoit ſaiſie à des
rchands Italiens.
Ce fut pour ſe mettre à cou-
t de ſon reſſentiment, &
ır chercher de l'apui qu'el-
s'allia en aparence avec la
.nce & l'Ecoſſe par le Trai-

té d'Edimbourg. Peu après elle prit de l'inquiétude sur le mariage de Marie Stuart avec le Dauphin; elle s'imagina que les François vouloient entrer dans l'Angleterre par l'Ecosse : elle rompit la paix avec ces deux Puissances, & prit les armes contre l'une & l'autre. Elle fit arrêter Marie, elle la mit dans la Tour de Londres, & traversa longtems par dessous main les négociations qui se faisoient pour sa liberté, & ausquelles elle sembloit se prêter de bonne foi.

Différentes circonstances réünirent Charles IX. avec Elizabeth, & il y eut une Ligue offensive & deffensive en-

tre l'une & l'autre Couronne. Quoique la Reine fut outrée & allarmée de la journée de S. Barthelemi; elle dissimula avec le Roi, elle conserva tous les dehors de la bonne intelligence; elle consentit même à être Maraine d'une Princesse de France. Cependant elle envoïa une flotte sous le commandement du Comte de Mongommery au secours des Huguenots assiégés dans la Rochelle. Quand l'Ambassadeur de France lui en porta ses plaintes, elle les éluda habilement. Elle répondit que s'il étoit sorti quelqu'un de ses Ports, c'étoient des gens sans aveu, qu'elle permettoit de punir si on les

pouvoit arrêter ; à moins que ce ne fussent des Marchands, dont il ne convenoit pas de troubler la liberté dans le commerce. Elle n'osa pas s'expliquer plus clairement ; le peu d'union qu'elle avoit avec la France lui servant à tenir ses ennemis en respect.

On sera moins surpris de voir Elizabeth duper les Hommes quand on saura qu'elle commença son regne par joüer la Religion. Le Protestantisme, établi en Angleterre sous Edouard & son fils Henri, y fit de grands progrès lorsqu'elle monta sur le Trône, & quoiqu'elle eût été instruite dans l'erreur elle n'en étoit pas con-

incue. Elle avoüa au sieur Lansac qu'elle étoit persuae de la Primauté du Pape, à l'Ambassadeur d'Espagne 'elle croïoit la réalité. Mais n zele pour la Religion maroit toûjours après son inté: particulier, suivant l'aveur s Ecrivains même Protesns. L'un (a) d'eux, qui penit comme elle sur cette liberou indifférence de sentiens, s'en explique en ces teres : « Indubitablement si toutes choses eussent été égales de part & d'autre, Elizabeth eût préféré la Religion Protestante à la Religion Romaine, car on l'avoit élevée

(a) BAYLE sur Elizabeth, Note F.

» dans la premiere. Mais pour
» éviter les risques qu'un ren-
» versement de Religion lui
» faisoit envisager, elle auroit
» suivi le Catholicisme si elle
» y avoit trouvé son avantage.
» Trop de roideur de la part du
» Pape la détermina à embras-
» ser le parti Protestant. Elle
» comprit qu'en demeurant
» Catholique elle ne pourroit
» disconvenir qu'elle ne dût la
» Couronne à une vraie usur-
» pation ou à une condescen-
» dance de la Cour de Rome,
» qui exposeroit tous les jours
» son Trône à mille disputes.
» Etant Catholique, elle de-
» voit confesser que le divorce
» de son pere avec Catherine

d'Aragon étoit nul, & qu'ainsi Anne de Boulen n'avoit pû être que la concubine de Henri VIII. Or dans les Monarchies héréditaires, un bâtard ne peut exclure la parenté légitime sans renverser une loi fondamentale, & par conséquent sans devenir usurpateur. Il fallut donc qu'Elizabeth abandonnât l'Eglise Romaine, afin de pouvoir soutenir que la Cour de Rome avoit eu tort de condamner le mariage d'Anne de Boulen. Mais outre cela, son esprit si pénétrant lui faisoit trop bien apercevoir la situation des affaires générales, pour la laisser un mo-

» ronnée ne ſut mieux l'art de
» régner, & ne fit moins de
» fautes dans un long regne.
» Les amis de Charles-Quint
» pouvoient compter les ſien-
» nes ; les ennemis d'Eliza-
» beth ont été réduits à lui
» en chercher, & ceux qui
» avoient le plus d'intérêt à
» décrier ſa conduite l'ont ad-
» mirée. L'objet qu'elle ſe
» propoſa fut de gouverner,
» de régner, d'être maîtreſſe,
» de tenir ſes Peuples dans la
» ſoumiſſion, & ſes Voiſins
» dans le reſpect ; n'affectant
» ni d'affoiblir ſes Sujets, ni
» de conquérir ſur les Etran-
» gers ; mais ne ſouffrant pas
» que perſonne donnât attein-

» te au pouvoir suprême,
» qu'elle savoit également
» maintenir par la politique
» & par la force. Car person-
» ne de son tems n'eut plus
» d'esprit qu'elle, plus d'adres-
» se, plus de pénétration. Elle
» ne fut pas guerriere, mais el-
» le sut si bien former des Guer-
» riers, que depuis long-tems
» l'Angleterre n'en avoit vû
» ni un plus grand nombre, ni
» de plus expérimentés.

LA LOI qui ne permet pas aux femmes de regner en France par elles-mêmes a enfoui les talens de différentes Princesses illustres, qui ont partagé les honneurs du Trône, depuis plus de treize cens ans que sub-

ſiſte notre Monarchie. L'Hiſtoire, qui ſur ce principe a négligé de recueillir les traits de ſageſſe & d'heureuſes diſpoſitions pour le Gouvernement que l'on a remarqué dans pluſieurs, n'en parle que légerement. Néanmoins elle en dit aſſez pour faire connoître qu'il y en eut dont le mérite égaloit au moins celui des Princes qui exerçoient l'autorité ſouveraine.

Sans nous arrêter à reprendre ces faits particuliers, épars dans les différens âges de notre Hiſtoire, nous paſſons à la célébre *Catherine de Médicis*, qui fut chargée de l'adminiſtration du Royaume pendant

une grande partie du ſeiziéme ſiécle. Elle y eut trois fois les honneurs & les droits de la Régence ; 1° durant le voyage de Henri II. ſon mari en Lorraine ; 2° pendant la minorité de Charles IX. 3° depuis la mort de ce Prince juſqu'au retour de Henri III. qui fut Roi de Pologne ; & quoique dans les intervalles elle ne portât pas le titre de Régente, elle ſut toujours en conſerver l'autorité.

Il falloit autant d'eſprit, de politique & de fermeté qu'elle en avoit pour ſe ſoutenir au milieu des flots & des orages dont le Roïaume étoit agité. Lors de ſa premiere Régence

en 1552. il y avoit environ trente ans que les erreurs de la Prétenduë Réforme avoient commencé à troubler le repos de l'Eglise. Le venin présenté habilement, dans un siecle où regnoit l'ignorance, avoit malheureusement infecté une partie du Peuple & de la Cour. Ceux qui s'étoient laissé séduire portoient le zele aussi loin que ceux qui deffendoient la pureté de l'ancien dogme. Les plus grandes Maisons du Roïaume étoient devenues ennemies les unes des autres à ce sujet, & le sang roïal prêt à prendre les armes contre lui-même. Chaque jour produisoit son libelle, son assemblée, ses mouvemens de sédition.

Le Peuple épuisé par les frais d'une longue & cruelle Guerre, ne demandoit que la paix, & s'embarassoit fort peu du parti qui l'emporteroit sur l'autre, pourvû qu'on en ressentît du soulagement. Cependant il inclinoit plus pour les Guises, Princes populaires, généreux, magnifiques & inviolablement attachés à la Religion qu'ils avoient reçuë de leurs peres. Les Nobles d'un autre côté donnoient leurs allarmes particulieres. Consumés par le service des dernieres guerres, ils demandoient de grandes sommes qui leur étoient dûës. Mais malheureusement les coffres du Roi

étoient vuides & chargés d'environ quarante millions de dettes, dont l'intérêt couroit; une partie de son domaine étoit aliéné, & les revenus engagés pour plusieurs années d'avance. Les Seigneurs venoient tous à la fois solliciter les récompenses de leurs services, s'attachant à l'un ou à l'autre parti des Princes oposés, pour obtenir des charges ou des gratifications; & ceux-ci s'étant enfin déclarés ouvertement les uns contre les autres trouverent pour Partisans ceux qui espéroient les avoir pour Protecteurs.

Mais quand il n'y auroit point eu de parti prêt à se former, la

ſeule Catherine de Médicis eût été capable d'en faire éclore dans l'Etat. Autant par intérêt que par inclination naturelle, elle s'étudioit à ſemer la diviſion entre les Grands, favoriſant tantôt les Catholiques, tantôt les Novateurs, ſelon l'ancienne maxime & la deviſe de ſa Maiſon, de mettre ou d'entretenir des ſources de diſcorde entre ſes principaux Sujets, pour prévenir tous les projets de rébellion & régner plus ſûrement. *Divide ut regnes.* Sa politique mettoit en œuvre toutes les ruſes & tous les artifices imaginables. Elle feignoit d'ouvrir ſon cœur à ceux qui l'aprochoient; elle acommo-

doit ſa voix, ſes yeux, ſon air, & ſa contenance aux paſſions des uns & des autres, pour les inciter ou pour les retenir. Quelquefois elle paroiſſoit grave & ſérieuſe, d'autrefois douce, affable, preſque ſupliante; aujourd'hui elle étoit dans la joie, demain dans la triſteſſe & l'abattement. Tantôt on auroit cru qu'elle apréhendoit, & un moment après elle prenoit un viſage & un ton menaçant. Elle n'épargnoit ni prieres, ni larmes, ni careſſes, quand elles étoient néceſſaires pour arriver à ſes fins. Sa magnificence étoit ſans bornes; perſonne ne ſavoit régner avec plus de ſplendeur. Elle avoit

ris de François I. son beau-
ere à ne rien épargner pour
ire fleurir les Arts & les Sien-
s, & elle agissoit comme
ant persuadée que c'est l'uni-
ie moïen d'illustrer la mé-
oire des Princes. Aussi Hen-
III. lui donna cet éloge dans
harangue aux derniers Etats
e Blois, qu'elle avoit tant de
ois conservé la France au mi-
eu des dangers qui la mena-
oient, qu'on ne devoit pas
eulement l'apeller mere des
ois, mais encore mere de
Etat & du Roïaume.

Dans la résolution qu'elle
voit formée de conserver tou-
e sa vie le manîment des affai-
es, elle fit élever ses fils dans

le plaiſir, la moleſſe & l'ignorance; & dès que Charles IX. fut monté ſur le Trône, elle engagea les Grands à la nommer Régente. Mais comme le Prince de Condé & le Connétable de Montmorency aſpiroient au Gouvernement, elle fit déclarer le Roi Majeur dès qu'il eut atteint l'âge de quatorze ans, & déſormais elle gouverna au nom de ce Prince, qui avoit à peine une ombre d'autorité. On ſait l'abus qu'elle fit de ſon pouvoir pour le maſſacre des Proteſtans à la journée de S. Barthelemi; action fatale dont elle obligea le Roi à ſe déclarer l'Auteur.

Ses vûes ne ſe bornoient pas

à la France. Quelques Marchands de Marſeille l'avoient aſſurée que les forces de Selim, ocupées en Orient contre les Italiens & les Eſpagnols, donnoient une ocaſion favorable aux François de faire la conquête du Roïaume des Algériens, qui certainement préféreroient leur domination à celle des Eſpagnols dont ils étoient menacés. Si ce projet réüſſiſſoit, elle comptoit y joindre dans peu la Sardaigne, que Philippe Roi d'Eſpagne avoit offerte autrefois comme un dédommagement de la Navarre qu'il avoit uſurpée, & enſuite l'Ile de Corſe, ſur laquelle la France avoit des pré-

tentions; que ces deux Iles, qui sont des plus grandes de la Méditerranée, & très-avantageusement placées pour faciliter le passage en Afrique étant jointes à l'Etat d'Alger, formeroient une Puissance redoutable aux Couronnes voisines. Dans cette vûë, elle chargea François de Noailles, Evêque d'Acqs d'aller négocier cette affaire à la Porte avec le Grand Visir. Selim ne parut pas éloigné de ce projet, & sur la connoissance qu'il avoit du mérite de Catherine, il y auroit engagé le Sultan, si le Mouphti, dont l'avis est nécessaire dans les entreprises importantes, ne s'y étoit oposé,

ſous prétexte que les choſes qui avoient été conſacrées par le culte de leurs Peres ne devoient pas tomber en d'autres mains que celles des Muſulmans. Mais l'envie de ſe concilier la Reine & de gagner ſon amitié fit promettre qu'on envoïeroit dans peu ſur les côtes de Provence une flotte de deux cens Galeres, avec laquelle les François ſe rendroient maîtres de toutes les Villes qui ſont ſur les côtes d'Eſpagne & d'Italie, ſans que la Cour de Conſtantinople y pût rien prétendre.

Ce Traité ſi avantageux à la France ne manqua que par le concours d'un autre projet,

qui donnoit des eſpéra
plus brillantes & plus flat
ſes. Catherine auſſi cré
qu'elle étoit ambitieuſe, a
conſulté des Devins qui
avoient prédit qu'avant ſa r
elle verroit tous ſes enfan
le Trône. Quoiqu'elle doı
à cette prédiction un ſens
la flattoit, elle apréhen
néanmoins qu'on n'eût vı
lui faire entendre que ſes
fans régneroient l'un a
l'autre en France, ce qui
nonceroit quelques cataſ
phes ou des morts prématu
Pour éluder le pronoſtic
cette funeſte ſucceſſion,
portoit ſes regards ſur tou
Roïaumes de l'Europe qu

ırroit procurer à ſes fils, &
étoit très-attentive aux
ſions qui s'en préſentoient.
ſt ce qui lui avoit déja fait
ocier le mariage du Duc
njou & du Duc d'Alençon
c Elizabeth Reine d'An-
erre.
On aprit alors que la ſanté
Sigiſmond Auguſte, Roi
Pologne étoit entierement
eſpérée, & que ce Prince
ant pas d'enfans, l'élection
n nouveau Roi ſeroit dévo-
aux Etats de la Nation.
ſſi-tôt Catherine ouvrit les
x ſur cet objet qui entroit
faitement dans ſon plan fa-
i, & le plus habile de tous
Princes n'auroit rien ajouté

aux meſures qu'elle prit pour y réuſſir. De concert avec Monluc, Evêque de Valence & ſon Confident, elle convint d'envoïer quelque jeune Gentilhomme de la Cour, qui ſous prétexte de voïager iroit d'abord à la Cour de Vienne, pour tâcher d'en pénétrer les vûes & les deſſeins : car on diſoit que l'Empereur penſoit à faire tomber la Couronne de Pologne à ſon fils Erneſt. Que de Vienne, ce Gentilhomme paſſeroit en Pologne, où il feroit ſon poſſible pour voir le Roi. Qu'il ſe lieroit avec les Seigneurs du Païs, qui ſe piquent de bien recevoir les Etrangers. Qu'il s'apliqueroit ſans affec-

tation à leur donner de l'estime pour le nom François, & en particulier pour le Duc d'Anjou; enfin qu'il ne négligeroit rien pour les engager à se souvenir de lui dans l'élection de leur Prince. Balagny, jeune homme adroit, & bâtard de Monluc, fut chargé de la commission, & il s'en acquita au grand contentement de Catherine.

Il revint en France aussi-tôt après la mort de Sigismond, & il rendit compte à la Reine Mere des dispositions où il avoit laissé les Polonois. Sur l'exposé qu'il en fit la Reine ne vit personne plus en état de suivre ce projet

que l'Evêque de Valence lui-même. Il s'excuſa longtems ſur ſon grand âge & ſur ſa mauvaiſe ſanté. Mais elle lui fit tant d'inſtances qu'il ne put ſe diſpenſer d'accepter cet emploi. Quelque grands en effet que fuſſent les ſecours & les pouvoirs qu'il reçut de la Cour pour traiter une affaire de cette importance, il avoit perſonnellement de plus grandes reſſources pour la faire réuſſir. Déja il avoit fait connoître ſa capacité dans pluſieurs Ambaſſades où il s'étoit conduit avec autant de prudence que de bonheur. Le choix d'un tel homme répondoit parfaitement à la ſageſſe de Catherine.

Dès qu'il fut arrivé ſur les frontieres de Pologne, il écrivit aux Archevêques, Evêques Palatins, & aux grands Seigneurs aſſemblés à Warſovie, pour les engager à être favorables au Duc d'Anjou dans l'élection qu'ils alloient faire d'un nouveau Roi. Il diſſipa habilement les reproches que l'on faiſoit au jeune Prince ſur la part qu'il avoit euë à la journée de S. Barthelemi. Il mit au contraire dans un beau jour tout ce qui pouvoit le rendre recommandable, la gloire de ſa Nation, la ſplendeur de ſa naiſſance, la maturité de ſon âge, ſa probité, ſa pénétration, ſon expérience dans la Guerre

& dans le Gouvernement d'un Etat, le bonheur qui acompagnoit toutes ſes entrepriſes. Le diſcours qu'il fit à la Diete ſuivant les inſtructions qu'il avoit reçuës de Catherine, montroit l'habileté de l'un & de l'autre. Il s'y étendit beaucoup ſur les avantages que l'élection du Duc d'Anjou pouvoit procurer au Roïaume. Il fit voir qu'il n'étoit ennemi d'aucun Prince; qu'il n'avoit nul différent pour des limites; qu'il étoit d'une Nation toujours amie des Polonois; qu'il poſſédoit en France de grands apanages, dont le revenu montoit à quatre cens mille écus d'or; qu'il pourroit équi-

per à ſes dépens une flotte pour maintenir le commerce maritime de Narva, & pour tranſporter dans les Païs Septentrionaux une Armée de Gaſcons s'il en étoit beſoin ; qu'il ne falloit que dix jours pour paſſer des Ports de France à Dantzick, enfin que ſes richeſſes le mettoient en état de relever l'Univerſité de Cracovie & de rétablir ſon College.

Toute l'Aſſemblée aïant aplaudi à ſa harangue, qu'il eut ſoin de faire imprimer pour la répandre davantage, on ne penſa plus aux compétiteurs du Duc d'Anjou ; on le proclama Roi de Pologne peu de jours après, & on lui en envoia por-

ter la nouvelle par treize principaux Seigneurs de la Nation. Catherine au comble de ſes vœux d'avoir réuſſi dans une entrepriſe auſſi importante que difficile, ſe ſurpaſſa en magnificence pour faire honneur aux Députés. Elle envoïa au-devant d'eux au-delà de la Porte S. Martin cinquante caroſſes à quatre chevaux qui les précéderent dans leur entrée, & qui étoient tous remplis des Princes du Sang, des premiers Seigneurs & des grands Officiers de la Couronne. Elle voulut que François de Bourbon Dauphin fût à leur tête.

Catherine étoit venuë à bout dans cette ocaſion de ce que

ıpereur Maximilien, ni
ı Roi de Suede, ni Basile
ıd Duc de Moscovie n'a-
ent pû faire chacun en par-
lier pour leurs Fils, ni le
nd Seigneur pour un Sujet
l proposoit, ni enfin les Po-
ois pour un Prince de leur
ion qu'il étoit naturel de
tre sur le Trône préféra-
nent à tout Etranger. Sa
itique & son adresse l'em-
terent sur tous ces illustres
ıux, qui d'ailleurs passoient
ır habiles dans l'art de ré-
r. Il fallut sacrifier la ten-
sse à l'ambition, quand le
ıveau Roi, qu'elle aimoit
nme soi-même, fut obligé
ler prendre possession de sa

Couronne. Elle donna en le quittant les plus grandes marques de regrets & de douleur.

Mais à peine étoit-il arrivé en Pologne qu'il reçut un courier pour lui donner avis de revenir en France, monter ſur le Trône qui lui étoit échu par la mort de Charles IX. ſon frere, décédé huit mois après le départ. Le Prince réduit à une extrême foibleſſe déclara que ſa maladie ne lui permettant plus de s'apliquer aux affaires, il s'en déchargeoit entierement ſur ſa mere, qu'il ſavoit très-digne de la confiance qu'il avoit en elle. Il ordonna qu'on lui obéît comme à lui-même, & que ſi Dieu l'apelloit à une

meilleure vie, on reconnut en tout l'autorité de cette Princesse, entre les mains de laquelle il remettoit toute la plénitude de son pouvoir jusqu'à l'arrivée du Roi de Pologne. On en dressa les Lettres Patentes, & pour les rendre plus autentiques, Catherine y fit assister la jeune Reine, le Duc d'Alençon, le Roi de Navarre, & le Cardinal de Bourbon. Le Parlement voulant faire sa Cour à la nouvelle Régente, mit dans l'Acte que l'enregîtrement avoit été fait à la Requête du Procureur Général, après que la Reine avoit bien voulu accepter l'administration du Roïaume aux instan-

tes prieres du Duc d'Alençon ; du Roi de Navarre, du Cardinal de Bourbon & des Présidens & Conseillers que le Parlement lui avoit députés.

Elle ne perdit rien de son crédit par le retour du Roi, qui prit le nom de Henri III. & l'on peut dire qu'elle régna vingt ans consécutifs par l'autorité absoluë qu'elle avoit su prendre tant sur ses fils que sur les Grands du Roïaume. Le penchant du Roi pour la vie oisive laissoit d'ailleurs à sa mere la liberté d'agir comme elle vouloit. Alors le Roïaume étoit troublé plus que jamais par les disputes sur la Religion. Catherine voïoit l'im-

ossibilité & les inconvéniens
le forcer les Proteſtans à ſe
oumettre au Concile de Tren-
e. Ils étoient ſoutenus par les
rincipaux perſonnages de l'E-
at & même par des Princes du
ang ; leur parti étoit infini-
nent redoutable ; & dans l'eſ-
érance que le tems ameneroit
es circonſtances plus favora-
les, Catherine arrêtoit les
oies d'éclat par des Treves ou
les Traités de pacification qui
ontenoient les eſprits. Mais
e zele indiſcret ou intéreſſé de
uelques Catholiques aïant
ait naître la fameuſe Ligue qui
ut auſſi contraire à l'Etat qu'à
a Religion, tout changea de
ace. Les Ligueurs entraîne-

rent le Roi dans la malheureuse résolution qu'ils avoient prise de détruire tous ceux de ses Sujets qui ne voudroient pas renoncer à l'erreur.

Catherine ne négligeoit aucun des moïens qui pouvoient détourner cet orage. Elle fit la démarche d'aller en personne chercher le Roi de Navarre jusques dans le Poitou pour l'exhorter à reprendre la Religion de ses Peres, & à ne pas se rendre coupable des malheurs dont la France étoit menacée ; elle le conjura de contremander les Troupes d'Allemagne qu'il faisoit venir pour soutenir les Calvinistes François. Mais toutes ses instances

ſe terminerent en pure perte, & elle fut obligée de revenir promtement à Paris pour prendre les meſures convenables contre une conjuration des Ligueurs, formée ſur la perſonne du Roi même, qui ſelon eux ne montroit pas aſſez de zele. Catherine ne pouvant ſe perſuader que le projet de ce crime fût auſſi réel qu'on le diſoit, empêcha ſon fils d'arrêter les Chefs de la conſpiration, dans la crainte de faire triompher le parti contraire. Sa ſageſſe l'abandonna en cette ocaſion. Le Duc de Guiſe, déterminé à tout, pour ſoutenir l'entrepriſe qu'un faux zele lui avoit inſpirée, ſéduiſit les

Bourgeois de Paris, & les dé-termina à faire main-basse sur les Troupes du Roi, commandées dans les principales Places de la Ville, où une partie fut assassinée à la perfide journée des Baricades.

Ce fut-là le dernier coup qui acheva de ruiner l'autorité Roïale, jusqu'au tems où les armes victorieuses de Henri IV. domterent la révolte & écraserent tous les partis. Le Roi s'étant sauvé à Chartres pour mettre sa personne à couvert, le Duc de Guise se rendit le soir chez la Reine Mere, à qui il voulut faire croire qu'il étoit très-mortifié de ce départ subit & précipité, dont il n'y

avoit aucun ſujet raiſonnable. Le pouvoir abſolu que ce Chef des Ligués s'étoit acquis ne permit pas à Catherine de lui faire ſentir toute l'horreur de ſa conduite, qu'il vouloit parer des dehors de la Religion. Elle crut devoir diſſimuler, pour conſerver l'ombre d'autorité qui lui reſtoit, & elle ſe contenta de le recevoir froidement. Mais voïant qu'il étoit trop avancé pour reculer, & que la fortune ſembloit lui offrir les moïens de pouſſer plus loin ſes deſſeins ambitieux, qui ne pouvoient manquer d'entraîner la ruine du Roi même, elle voulut l'arrêter dans le cours de ſes progrès. Elle emploïa

pour cet effet la crainte & l'espérance, représentant au Duc d'un côté le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur une populace inconstante & légere, dont l'apui étoit son unique ressource; & de l'autre, lui faisant au nom du Roi son fils les propositions les plus avantageuses. Toutes ses remontrances ne furent pas capables de vaincre le Duc. Résolu de poursuivre son entreprise & de mettre ses succès à profit, il se fit aporter les clefs de la Bastille & du Château de Vincennes pour affermir de plus en plus son autorité dans la Capitale du Roïaume.

Il auroit peut-être envahi le Trône & la Couronne, si Ca-

therine ne lui en avoit fermé les accès, moins à la vérité par la force, qu'elle n'avoit plus en main, que par les ressources de sa prudence & de sa sagesse. Si elle-même avoit voulu se faire déclarer Reine absoluë à l'exclusion de son fils, elle y auroit aisément réussi dans des circonstances aussi orageuses. Mais tout ocupée du rétablissement de ce Prince, elle fit dire sous main au Premier Président de Harlay, qu'il seroit à propos que le Parlement députât à la Cour de Chartres quelques-uns de son Corps, pour faire des excuses au Roi sur ce qui s'étoit passé, & l'assurer de la soumission & de la fidélité des Parisiens.

Sur cet avis intervint un Arrêt des Chambres assemblées qui y étoit conforme, & qui fut donné à la requisition du Procureur Général, afin qu'il parût que le Parlement faisoit cette démarche de son propre mouvement & pour satisfaire à son devoir. Six Députés se rendirent à Chartres, & aïant obtenu audience de sa Majesté, ils lui firent un discours tel qu'on auroit pû le désirer dans les tems les plus tranquiles. Le Roi leur répondit que la Reine Mere l'avoit déja informé de leur résolution, qu'elle lui avoit fait d'autant plus de plaisir, que jusqu'alors il avoit été persuadé que leur Corps, un des

es plus respectables du Roïau-
ie, ne s'écarteroit jamais de
n devoir ; qu'il savoit qu'ils
oient fachés de ce qui étoit
rivé à Paris, & qu'ils n'au-
oient pas manqué de l'empê-
ier, s'il avoit été en leur pou-
oir. Il excusa même par poli-
que les Habitans de cette Vil-
, rejettant le tumulte sur un
etit nombre d'esprits sédi-
eux, qui avoient excité tout
: désordre. Il les exhorta à de-
ieurer fermes dans la fidélité
u'ils lui devoient, & promit
e les informer plus ample-
ient de ses intentions par la
.eine Mere, à qui il étoit re-
evable non-seulement de lui
voir donné le jour, mais en-

dont le Roi ne paroiſſoit pas même ému. Cependant comme elle ſavoit parfaitement diſſimuler, elle ſe contenta de demander à ſon fils s'il avoit prévu les ſuites que cette démarche pouvoit avoir, & s'il étoit préparé à tout événement. Le Roi aïant répondu qu'il avoit pourvû à tout; « Tant mieux, lui dit » elle, je prie Dieu ſeulement » que vous vous trouviez bien » de ce qui vient d'arriver ».

Malgré le déguiſement de Henri, elle s'aperçut qu'il commençoit à ſe défier d'elle, & dès-lors on la vit ſe négliger ſenſiblement. Soit feinte, ſoit dégoût réel, cauſé par ſon grand âge, elle ne ſe mêla plus

du Gouvernement ; contente de se soutenir à la Cour par une magnificence toujours roïale & par une ombre d'autorité que le Prince ne lui ôta jamais. Peu de tems avant la mort du Duc de Guise, elle avoit eu une légere attaque de fiévre, & elle commençoit à se rétablir lorsque cet accident imprévu, joint aux reproches du Cardinal de Bourbon, qui l'acusa de l'avoir trahi lui & le Duc en les amenant à la Cour, lui donna le coup de la mort. Catherine peut avoir eu des défauts comme tous les plus grands Princes, puisqu'il est attaché à l'humanité de n'en pouvoir être exempte. Mais il faut aussi

reconnoître qu'elle possédoit éminemment l'art de gouverner un Royaume dans les circonstances les plus difficiles. Ses fils souvent loués dans l'Histoire, n'ont jamais su comme elle tenir en équilibre les deux Partis qui agitoient alors l'Eglise & l'Etat. C'est la seule face sous laquelle nous envisageons ici les Princesses illustres, & qui nous a fait mettre Catherine de Medicis au rang des plus célebres.

Les évenemens ne furent pas moins importans sous la Régence de Marie de Medicis femme de Henri IV. & sous celle d'Anne d'Autriche Mere de Louis XIV. L'une & l'autre

ne purent ſe diſpenſer de prendre chacune un premier Miniſtre, & le choix qu'elles en firent montra la juſteſſe & la ſolidité de leur diſcernement, en confiant une partie de l'autorité à des hommes capables de les faire régner avec toute la ſageſſe, la force, & la ſplendeur qui conviennent à la majeſté du Trône. Ce ſont en effet les excellens Miniſtres qui immortaliſent la mémoire des Rois; & la marque aſſurée d'un grand Prince, c'eſt de les ſavoir choiſir. On peut apliquer à ceux-ci ce que la Sageſſe dit d'elle-même: C'eſt par moi que les Monarques regnent avec gloire & dans l'équité ſur

le cœur de leurs Sujets ; c'est par moi que les Législateurs ordonnent ce qui est juste. *Per me (a) Reges regnant, & Legum Conditores justa decernunt.*

Quel honneur pour le Prince, & quelle reconnoissance de la part de ses Sujets à qui il donne un Ministre, simple au faîte des grandeurs ; assis à côté des lys qui l'honorent, sans paroître les apercevoir ; méprisant les richesses dans le sein de l'opulence ; n'usant de celles qui lui apartiennent que pour devenir bienfaiteur. Affable envers tout le monde ; qui ne refuse qu'avec regret, & sans qu'on puisse se plaindre ; qui

(a) Prov. Chap. VIII. vers. 15.

droient qu'on retranchât de leurs jours, & qu'on les ajoûtât aux siens. Que le Ciel conserve par égard à leurs vœux; qu'il protege enfin aussi manifestement que celui qui fut envoïé en Egypte pour y être le salut de ses freres; & sur qui il a répandu l'esprit & la sagesse, dont fut doüé le Ministre du plus humain de tous les Monarques Conquérans, le Libérateur d'Israël.

Il s'en falloit beaucoup que Richelieu & Mazarin mis ensemble eussent toutes ces qualités, & cependant on ne peut leur refuser la gloire d'avoir été de grands Ministres. Marie de Médicis choisit le premier

après le meurtre de Henri IV; elle partagea avec lui l'administration du Roïaume, & agissant toujours de concert, ils le deffendirent contre ses ennemis étrangers & les fureurs du faux zele. Le Parlement ne put mieux marquer sa reconnoissance envers la Reine Mere qu'en assurant en plein Lit de justice que le Peuple seroit charmé qu'on fît fraper de la nouvelle monnoïe avec cette légende MARIA MEDICEA, SECURITAS REI GALLICÆ. *Marie de Médicis, le repos & la sureté des intérêts de la France.* Cet éloge renferme tous les autres. Il nous dispense du détail; il montre combien cet-

te Princesse étoit digne de gouverner, & il suffiroit pour caractériser le plus illustre & le plus précieux de tous les Monarques.

La France étoit dans les circonstances les plus difficiles lorsqu'Anne d'Autriche en fut nommée Régente au Parlement le 18. Mai 1643. Le jeune Roi Loüis XIV. n'avoit alors que quatre ans & demi; toutes les Puissances Etrangeres étoient liguées contre sa Couronne, & les disputes de Religion entretenoient le feu de la Guerre Civile dans toutes les parties du Roïaume. La Reine ne vit personne plus en état de l'aider à écarter ces ora-

ges que le Cardinal de Mazarin, homme parfaitement versé dans le Gouvernement, instruit par le Cardinal de Richelieu, & que Louis XIII. avoit nommé son Exécuteur Testamentaire. Tout fut réglé désormais par ces deux ames du Conseil souverain. Dès la premiere année de la Régence on prit les Armes & l'on marcha en même tems contre tous les Ennemis de l'Etat. Les succès éclatans des Généraux à qui l'on donna le commandement des Troupes prouverent la sagesse avec laquelle on les avoit choisis préférablement à d'autres. Jamais la France ne remporta tant de Victoires en si

peu de tems. Louis de Bourbon Duc d'Enguien, si célebre depuis sous le nom de Prince de Condé, gagna la fameuse bataille de Rocroi & prit Thionville. Le Marêchal de Brezé battit la Flotte Espagnole à la vûe de Carthagene. Turin fut emporté par le Prince Thomas; le Pont de l'Esture par le Marêchal du Plessis-Prâlin, & Rotwil en Allemagne par le Marêchal de Guébriant. L'année suivante 1644. ne fut pas moins heureuse. Le Vicomte de Turenne gagna la seconde bataille de Rotwil. Le Duc d'Enguien déja couvert de gloire à Fribourg, emporta Spire, Philisbourg, Mayence

& d'autres Villes, qui ſuivirent le deſtin de Gravelines, ſoumiſe par Gaſton d'Orléans. Roſe, la Mothe, Béthune & Landeau eurent le même ſort, & après elles, Liorens en Catalogne, Nortlingue en Allemagne, & Mora en Italie. Ces proſpérités furent preſque ſans interruption pendant les quatre années ſuivantes juſqu'à la paix de Munſter ſignée en 1649.

Les douceurs que l'on s'en prómettoit furent troublées par les murmures ſéditieux qui éclaterent dans le Roïaume. Le Peuple oprimé par les ſubſides que le Conſeil avoit porté fort haut pour ſoutenir une Guerre gé-

rale, s'en prit au Cardinal
azarin; & les Grands, jaloux
son autorité & des revenus
menses dont il jouissoit tant
r les pensions de la Cour que
t l'Evêché de Metz & par
uze Abaïes Roïales, se dé-
rerent contre lui. Ce fut le
jet ou le prétexte des Guer-
s Civiles, qui mirent toute
France dans le désordre pen-
nt quatre ans. La Reine sou-
it son Ministre aussi long-
ns qu'elle put. Il fut néan-
oins obligé de sortir du
oïaume, où sa tête avoit été
ise à prix. Mais ses ennemis,
inqueurs des Puissances E-
angeres les plus redoutables,
rent toujours vaincus lors-

qu'ils combattirent contre son parti. C'étoit l'effet des mesures qu'il prenoit & des intelligences secrettes qu'il entretenoit avec la Reine. Les Rebelles sucombérent enfin, & furent contraints de consentir à son retour. Il reprit le Gouvernement des affaires avec la Reine même sous la majorité du Prince ; il rendit la tranquillité à l'Etat, & consomma les services de son ministere par le mariage de Louis XIV. avec l'Infante d'Espagne, qui suivit la seconde paix. La France avoit besoin d'un tel homme dans des conjonctures aussi orageuses que celles où l'on étoit sous la minorité du Prince ; &

elle fut redevable des ressources qu'elle trouva en lui à la protection qu'Anne d'Autriche lui acorda contre le gré de tous ses Sujets. L'évenement fit voir qu'elle connoissoit mieux que personne les véritables intérêts de l'Etat ; & que nul dans le Roïaume n'étoit aussi digne de régner.

L'ESPAGNE eut ses Femmes fortes & ses Héroïnes comme la France & l'Angleterre. Comme il n'y eut jamais de Loi pour leur interdire les droits du Trône, plusieurs l'ocuperent en différens tems avec autant de sagesse, de force & de dignité que les Princes qui mériterent le plus l'estime & l'affection de

leurs Sujets. La ſuite de cette Monarchie en fournit divers exemples. Mais les bornes d'une Préface ne permettant pas de donner à ce ſujet toute l'étenduë qu'il pourroit avoir, nous ne toucherons que le regne d'Iſabelle, ſi célébre dans l'Hiſtoire de ce Royaume.

Henri IV. Roi de Caſtille, ſurnommé l'Impuiſſant, vouloit perſuader qu'il étoit pere de la Princeſſe Jeanne, que toute la Cour ſavoit venir de la Reine & du Grand Maître de l'Ordre de S. Jacques. Pour ſoutenir ſes prétentions, il la nomma héritiere de la Couronne après ſa mort, au préjudice d'Iſabelle ſa propre ſœur, à qui

Sceptre apartenoit au défaut
un Successeur légitime. L'en-
e de plaire dans les uns, &
ttachement au Sang Roïal
ıns les autres partagerent les
ntimens sur cette nomina-
on. Des manieres affables &
ıgageantes, un génie vaste &
énétrant, un esprit capable de
ɔrmer & d'exécuter les plus
rands projets, un courage au-
essus de son sexe, faisoient
'ailleurs préférer Isabelle à
elle que l'on regardoit com-
ıe étrangere & avec mépris.
é fondement solide de son
roit à la Couronne engagea
resque tous les Princes de
Europe, entr'autres le Duc
e Berri, à la demander en ma-

riage, & elle leur préféra Ferdinand, fils de Jean II. Roi d'Aragon, de Catalogne, de Léon & des Asturies.

Ce jeune Prince n'avoit alors que seize ans, & par conséquent toutes les mesures qu'il falloit prendre pour se soutenir contre les opositions du Roi de Castille son frere regardoient Isabelle. Elle emploïa d'abord les voies de douceur & de politesse pour engager ce Prince à changer de sentimens à son égard, ou pour s'attacher de plus en plus les Grands du Roïaume, & les soulever contre lui s'il persistoit à lui être contraire. Elle lui écrivit en termes pleins de respect

&

& de ſoumiſſion, mais avec grandeur & dignité, lui rapellant le refus généreux qu'elle avoit fait des Etats qu'il avoit eu la bonté de lui offrir. Elle lui fit un long détail des raiſons qui l'avoient déterminée à preſſer ſon mariage, & à préférer le Prince d'Arragon à tous ceux qui la recherchoient. Elle l'aſſûra qu'elle & ſon époux lui ſeroient toujours auſſi ſoumis que ſes propres enfans, pourvû qu'il voulût leur témoigner une bienveillance & une amitié paternelle. Dans une autre lettre, elle demanda au Roi la permiſſion d'aller le joindre, proteſtant qu'elle n'ambitionnoit que ſon amitié & les oca-

ſions de lui marquer ſon zele pour le rétabliſſement & la conſervation de l'Etat. Henri reçut avec hauteur & colere les démarches d'Iſabelle, & il répondit qu'il examineroit à loiſir le parti qu'il devoit prendre.

Dans le même tems, Louis XI. Roi de France demanda en mariage pour ſon frere Charles, Duc d'Aquitaine, la Princeſſe Jeanne. Henri l'acorda volontiers pour lui procurer une protection auſſi puiſſante que celle des François, qui ſeroient déſormais intéreſſés à faire valoir ſes droits ſur la Couronne d'Eſpagne ; & à la cérémonie du mariage, la Princeſſe Iſabelle fut dégradée publi-

quement de toutes ſes préten-
tions au Roïaume de Caſtille.
En conſéquence, Henri fit de
grandes levées, & cita nommé-
ment tous les Seigneurs de ſes
Etats pour obliger Iſabelle &
Ferdinand à ſortir des frontie-
res. Mais ſes ordres & ſes pré-
paratifs demeurerent ſans ef-
fets. Il eut la douleur de voir
le parti d'Iſabelle acquérir cha-
que jour de nouvelles forces
ſoit dans la Nobleſſe ſoit dans
le Peuple. Autant on le mépri-
ſoit, autant on avoit d'eſtime
pour les vertus & les rares qua-
lités de la Princeſſe. Les Evê-
ques, le Comte de Tolede &
preſque tous les Seigneurs s'é-
toient déclarés hautement pour

soutenir ses intérêts. Henri effraïé du nombre & de la puissance de ses Partisans, consentit qu'elle vînt à la Cour de Sigovie, où il la reçut avec toutes les démonstrations possibles d'amitié & de tendresse fraternelle.

Isabelle ne s'en laissa point éblouir. Elle demanda que tous les ordres du Roïaume fissent entre ses mains un serment de fidélité, la reconnoissant comme héritiére présomptive de la Couronne, qui devoit lui écheoir par le droit de sa naissance. Elle protesta que si on vouloit lui acorder sa demande, elle & Ferdinand seroient inviolablement atta-

chés aux intérêts du Roi; qu'elle mettroit sa fille unique en otage dans la citadelle d'Avila, & qu'elle donneroit son consentement au mariage de la Princesse Jeanne, veuve du Duc d'Aquitaine, avec Henri d'Arragon. Mais elle déclara qu'elle y seroit toujours oposée, si on ne lui rendoit la justice qui lui étoit duë.

Sa fermeté irrita les Courtisans de Henri, qui lui persuaderent de faire fermer les portes d'Avila, pour y tenir Isabelle prisonniere, & l'obliger à signer un Traité tel qu'on le voudroit. Ferdinand averti du projet sortit de la Ville & fit tous ses efforts pour emmener

la Princesse. Ni ses instances ; ni la vûe de la captivité & des mauvais traitemens qui auroient pû l'exposer à mollir, ne furent capables de la déterminer à le suivre. Elle ne voulut pas abandonner une place où tous les trésors du Roi étoient en dépôt, où la Cour étoit très brillante & très-nombreuse ; elle résolut de demeurer dans la Forteresse, déterminée à tout évenement.

La Fortune favorisa la constance d'Isabelle. Depuis longtems la santé du Roi s'affoiblissoit de jour en jour. Il mourut lorsqu'on le transportoit à Madrit pour changer d'air ; & il nomma la Princesse Jeanne

pour lui ſuccéder à l'excluſion d'Iſabelle. Mais ſes diſpoſitions ne furent pas ſuivies auſſi unanimement qu'il l'avoit eſpéré. La plus grande partie de l'Eſpagne ſe déclara pour celle qu'il avoit excluë. On éleva dans la Place publique de Sigovie un amphithéâtre, où tous ceux qui ſe trouverent dans la Ville, prêterent le ſerment de fidélité ſur le Livre des Evangiles en faveur de Ferdinand & d'Iſabelle, qu'ils nommerent Rois d'Eſpagne par l'organe d'un Hérault, avec des cris de joye & un aplaudiſſement général. On ne fit néanmoins le ſerment de fidélité à Ferdinand qu'après qu'il eût juré lui-mê-

me de conſerver inviolablement les droits & les privileges du Roïaume à l'exemple de la Reine ſon épouſe, qui lui avoit apris à braver pour eux les perils & la captivité.

Ceux-mêmes qui venoient de voüer leurs armes, leurs biens & leur vie aux intérêts d'Iſabelle ne s'acordoient pas entr'eux ſur la forme du Gouvernement. Les uns remplis de confiance dans les rares qualités qu'elle faiſoit paroître, prétendoient qu'elle ſeule devoit être revêtuë de toute l'autorité, comme il s'étoit pratiqué ſous les Princeſſes Ormiſinde, Odiſinde, Sanctia, Urraca, Berengere & pluſieurs autres, qui

avoient été dépositaires principales du pouvoir souverain dans le Roïaume de Castille. On disputoit même si Ferdinand auroit le nom & les marques de Roi.

La Reine termina ces contestations par un Traité qui plût à tout le monde, & qu'elle fit signer à son mari. Les Articles étoient, que dans les Regîtres, les Edits & la Monnoie, le nom de Ferdinand seroit mis devant celui d'Isabelle ; mais que dans l'écu des Armoiries, les Armes de Castille seroient placées devant celles d'Arragon ; que les Gouverneurs des Villes & des Citadelles seroient choisis au nom d'Isabelle ; que

les Tréſoriers & les Intendans des Finances prendroient ſon attache, & feroient entre ſes mains leur ſerment de fidélité.

Ces conditions étoient dures pour Ferdinand, & il ne pouvoit s'empêcher de faire paroître combien il y étoit ſenſible. Iſabelle, femme habile à manier les eſprits & à gagner les cœurs, adoucit ſon chagrin par les remontrances & les careſſes qu'elle lui fit. Elle l'aſſûra que ce Réglement ſur l'adminiſtration de l'Etat lui étoit plus déſagréable qu'à lui-même; que quand elle l'avoit choiſi pour époux, elle avoit compté partager avec lui les honneurs, les richeſſes & la Couronne; qu'en

public & en particulier il seroit le Roi, le maître & l'arbitre de tout; mais qu'il falloit sacrifier quelque chose à la disposition des esprits & à la situation des affaires. Elle l'assura que personne n'obtiendroit jamais que de son consentement les dignités, les honneurs, les charges & les magistratures. Cependant elle lui fit entendre adroitement qu'elle ne croïoit pas qu'il voulût confier à d'autres qu'à des Castillans les Forteresses, les Gouvernemens, & les Finances du Roïaume, parce que ce seroit s'exposer à l'envie & à la haine de toute la Nation. Des protestations aussi obligeantes

où la politique avoit autant de part que la tendresse, calmerent le chagrin & l'aigreur de Ferdinand, & redoublerent son amitié pour la Reine.

La soumission des principaux Seigneurs du Roïaume, étoit un grand point ; mais elle ne donnoit pas encore au Roi & à la Reine tout ce qu'il falloit pour agir contre leurs ennemis du dedans & du dehors. Cabrera, Garde du Trésor roïal, en avoit jusqu'à ce jour gardé les clefs, attendant de les remettre au parti qui seroit le plus fort, auprès duquel il s'en feroit un mérite. Isabelle emploia toutes les ressources de son esprit & de son

adresse, afin de l'engager à se déclarer pour elle. Elle lui écrivit, elle lui fit parler, elle lui promit que sa reconnoissance seroit sans bornes, elle le sollicita de toutes manieres; enfin elle en obtint ce qu'elle voulut. Pour déterminer le reste des rebelles à suivre cet exemple, elle donna à Cabrera la Ville de Moja, située sur les frontieres de Valence, sous le titre de Marquisat pour en jouir à perpétuité, lui & ses descendans, aussi bien que du Gouvernement de Sigovie, avec une autre belle Terre à titre de Comté.

L'argent du Trésor roïal fut d'un grand secours pour four-

nir aux dépenſes de la Guerre dont on étoit menacé du côté de Jeanne & du Roi de Portugal qui la protégeoit, Iſabelle envoïa auſſi des Ambaſſadeurs à Louis XI. Roi de France pour traiter de la paix, en lui reſtituant la Principauté de Rouſſillon. Ces Préliminaires firent écouter favorablement l'Ambaſſadeur. Le Roi offrit d'envoïer en Caſtille autant de troupes & d'argent qu'il en faudroit pour établir ſolidement la domination de Ferdinand & d'Iſabelle s'ils vouloient donner la jeune Princeſſe leur fille au Dauphin. D'autres intérêts firent changer de réſolution au Roi de

France. Il se ligua même avec le Portugal pour attaquer ceux dont il avoit paru rechercher l'alliance.

La Guerre fut donc allumée avec toute l'ardeur imaginable, & Isabelle n'y prit pas moins de part que Ferdinand son mari. Elle donna les ordres pour la levée des troupes; elle les fit équiper & former aux exercices militaires; souvent elle assistoit aux revûës générales & particulieres, où elle inspiroit l'émulation par ses discours flatteurs, par ses manieres & par ses promesses. Elle les acompagnoit à l'armée, témoignant qu'elle vouloit partager avec eux les fati-

gues & les périls qu'ils essuïoient pour elle. Tantôt on la voïoit faire la visite du camp, tantôt à la tête d'un détachement particulier qui alloit reconnoître l'ennemi, la place & les environs. Embrassant tout ce qui regardoit la Guerre, elle alloit elle-même dans les différentes Contrées & Provinces pour acheter & faire transporter les vivres nécessaires dans le Camp. Elle y revenoit ensuite ; & quand il falloit donner une bataille elle paroissoit la premiere à la tête des Escadrons, volant de l'un à l'autre, excitant à bien faire par les promesses & par l'amour de la gloire ; remplissant toutes les

onctions d'un Général & d'un
leros. La Victoire couronna
nfin sa valeur & celle de Fer-
inand. Les troupes de Jeanne,
es Portugais & des François
irent dissipées après plusieurs
éfaites, & l'on en vint à un
'raité de paix qui fut tout à
ıvantage d'Isabelle. La Prin-
esse Jeanne désespérant de
ouvoir jamais l'emporter sur
ne telle rivale, se détermina à
rendre le voile, & son entrée
ans le Monastere mit Isabelle
n possession paisible du Trô-
e de Castille & de l'Espagne.
Les momens de la Paix ne
irent pas pour Isabelle un
ems consacré aux délices, aux
ètes & à la molesse. Toujours

ocupée de la gloire de son Roïaume & de la tranquillité de ses Sujets, elle s'attacha à entretenir l'union avec les Puissances étrangeres, & son nom devint aussi redoutable que celui des plus Grands Princes qui régnoient alors dans l'Europe. Quelques-uns d'entr'eux aïant pris pour des fables ce que Christophe Colomb leur proposa sur la réalité de l'Amérique, Isabelle n'en jugea pas aussi légerement. Elle examina les preuves que ce célebre Navigateur lui raportoit de l'existence d'un nouveau Monde; elle accepta ses services pour en faire la découverte; elle emprunta même l'argent

qu'il fallut pour équiper à grands frais l'Escadre qu'elle y envoya ; & dès le premier voïage qui y fut fait en 1492. elle reçut les prémices de ces richesses immenses que l'Espagne en a tirées depuis sans interruption. Isabelle mourut douze ans après, d'un ulcere qui lui étoit venu pour avoir été trop souvent à cheval ; les Guerres & les embarras qu'elle avoit eus au commencement de son regne lui en avoient fait contracter l'habitude, & rarement elle se servoit d'autre voiture. Jamais Prince ne fut plus sincerement ni plus généralement regretté, & l'on avoit sujet de donner des larmes à une Reine

qui ne connoiſſoit d'autres ocupations que le ſoin de ſon Roïaume, les exercices de Religion, & l'étude des Belles-Lettres, qui l'avoit miſe en état de ſoutenir la converſation des Savans. Tous les Hiſtoriens ont fait l'éloge de ſes rares qualités, & l'on n'en trouve point qui lui ait reproché aucun défaut qui puiſſe flétrir ſa mémoire.

Après de tels exemples peut-on nier que les femmes ſoient capables de gouverner un Etat avec ſageſſe, avantage & magnificence? Si l'on diſoit que le nombre de ces Reines eſt petit, il ſeroit aiſé de répondre que celui des Princes illuſtres

n'est pas le plus grand. Un mérite supérieur en quelque genre que ce puisse être, sera toujours rare & extraordinaire. Pour préparer l'esprit à l'Histoire des Amazones, il suffit d'avoir montré que l'administration du Sceptre par la main des femmes n'a rien d'impossible, & qu'elles peuvent même l'honorer autant que des hommes. C'est la plus spécieuse objection que l'on propose contre la réalité de ces anciennes Guerrieres. Mais elle paroît détruite par le peu d'exemples que nous venons de citer, & que la proximité des tems ne permet pas de révoquer en doute. Un petit nombre d'au-

tres prouvera de quelle force & de quel courage elles sont capables au milieu des Ennemis & dans la chaleur des combats.

Sans remonter jusqu'aux célebres femmes de Sparte qui portoient les armes & la terreur avec autant & quelquefois plus de succès que leurs maris, de même que tant d'autres dont l'Antiquité a relevé la valeur dans les siéges & les batailles, nous ne parlerons que de celles qui se sont fait admirer pour ce sujet dans les derniers tems.

Quoique nous soïons bien éloignés d'adopter tout le merveilleux dont les Historiens &

les Poëtes du XV. siécle ont embelli la vie de la célébre Jeanne d'Arc, plus connuë sous le nom de la Pucelle d'Orléans, il est certain que cette jeune Lorraine fit des prodiges de valeur, & qu'elle devint le salut de la France. Alors les Anglois s'étoient rendu les maîtres de l'Orléanois, de l'Ile de France, de la Champagne & de la Picardie. Jeanne d'Arc se disant inspirée de Dieu pour délivrer sa patrie, alla se présenter pour cet effet au Roi Charles VII. Elle demanda qu'il lui fût permis de prendre des habits d'homme, & de porter les armes parmi les Troupes Françoises. Son premier

exploit fut de conduire dans Orléans un convoi de vivres à la Garniſon & aux Habitans, qui étoient à la veille de périr ou de ſe rendre. Après avoir relevé leur courage abattu, elle fit pluſieurs ſorties toujours heureuſes ſur les Anglois, elle renverſa leurs Forts & les obligea enfin à lever le ſiége. Delà elle conduiſit le Roi au travers des Ennemis juſqu'à Reims, où il fut ſacré. D'abord après la cérémonie, elle ſe remit à la tête des troupes; elle reprit preſque toutes les Villes poſſédées par les Anglois, & elle changea la face de leurs affaires du blanc au noir, pour me ſervir des termes d'un de leurs

leurs Hiſtoriens. Mais lorſ-qu'ils penſoient à ſe retirer, ils la prirent priſonniere, & la fi-rent brûler à Rouen comme atteinte & convaincuë de ſor-tilege; ne croïant pas que tant d'actes d'une valeur inouie fuſ-ſent dans l'ordre de la nature & de ſon ſexe.

Les différentes incurſions que les Turcs ont faites en Eu-rope depuis leur établiſſement à Conſtantinople n'ont que trop ſouvent donné ocaſion aux hommes & aux femmes de Hongrie de ſignaler leur va-leur. Celles-ci en donnerent des marques éclatantes au ſiége d'Albe, Capitale du Roïaume. Pluſieurs d'entr'elles voulo-

rent aller deffendre les murailles de la place, au défaut de leurs maris qui y avoient perdu la vie. Toutes étonnerent l'armée Ottomane par l'ardeur & l'intrépidité qu'elles montrerent chacunes dans leurs postes & leurs fonctions. Une d'entr'elles ocupoit un des endroits les plus difficiles à garder, & abattoit avec une faulx la tête de chaque Turc que l'on forçoit de monter sur le Bastion pour s'en emparer.

Une autre conserva pendant trois mois la Ville de Valpon dans le même Roïaume contre les efforts des Musulmans qui mettoient en œuvre toutes les ressources de la Guer-

re pour s'en rendre les maîtres.

Ils éprouverent la même résistance à Agria, non loin de Valpon. Tant qu'il y eut des hommes en état de combattre sur les murailles, leurs femmes les secoururent avec un zele infatigable. Elles leur portoient de l'huile, de la poix ou de l'eau boüillantes que ceux-ci versoient sur les Turcs qui montoient à l'assaut. L'une s'avançant avec une pierre qu'elle vouloit jetter sur les Ennemis, fut atteinte par un boulet de canon qui lui emporta la tête. Sa fille la voyant tomber à ses côtés, prit la pierre, la lança contre les Ennemis, courut en fureur au milieu d'eux

par la bréche, en tua plusieurs, en blessa d'autres, & sacrifia sa vie à la vengeance de celle dont elle l'avoit reçuë.

Une de ses Concitoyennes combattant sur le parapet vit son gendre renversé par terre d'un coup de feu, & dit à sa femme d'emporter le cadavre pour lui rendre les derniers devoirs. « Il en est un autre plus » pressant, répondit-elle ; c'est » de deffendre la Religion & » la Patrie. Celles-ci doivent » passer devant la tendresse, & » je leur donnerai jusqu'à la » derniere goute de mon » sang ». Les Officiers qui commandoient dans la Place n'eurent point de motifs plus pres-

ſans pour animer les Soldats que de leur propoſer l'exemple de ces femmes courageuſes qu'ils avoient ſans ceſſe devant les yeux.

Le ſiége de Ziget préſenta un objet encore plus frapant. Les ordres étant donnés pour une action générale, un Officier Hongrois qui devoit s'y trouver, & qui n'eſpéroit pas en revenir, prit la cruelle réſolution de tuer ſa femme, de peur qu'elle ne fût deshonorée en tombant ſous la puiſſance des Vainqueurs Infideles. Cette jeune épouſe, moins attachée à la vie qu'à ſon mari, lui fit des reproches de la maniere dont il penſoit ſur elle, & l'aſ-

ſura qu'elle vouloit l'acompagner à la gloire ou au tombeau. Elle prit un de ſes habits, un cheval & des armes, & alla au champ de bataille dans le rang des Officiers. Nul d'entr'eux ne montra tant de bravoure que cette généreuſe héroïne. Sans ceſſe à côté de ſon mari, elle renverſoit tout ce qui ſe préſentoit devant elle. La fureur lui donnant des forces que les hommes les plus robuſtes n'éprouvent preſque jamais, elle combattit juſqu'à la fin de l'action avec la même ardeur, & joncha la terre de Turcs morts à ſes piés. L'Officier couvert de plaïes ſentoit ranimer ſes forces & ſon courage en la

voïant agir pour écarter la mort qu'elle envoïoit ſur les ennemis. Mais à force de braver tous les périls elle fut enfin percée de fléches & de javelots, qui la mirent hors d'état de ſe ſoutenir. Elle ſe traîna avec peine ſur le corps de ſon mari déja terraſſé ; elle ſe jetta entre ſes bras, elle recüeillit ſes derniers ſoupirs, & les rendit elle-même un moment après.

Les autres exemples que nous pourrions citer ſans fin perdroient leur éclat & leur mérite près de celui-ci, qui eſt porté au plus haut dégré du courage & de la tendreſſe conjugale. C'en eſt aſſez pour faire voir ce que peut dans le

Gouvernement des affaires & dans les dangers un ſexe que l'on juge trop généralement. L'Hiſtoire des Amazones donnera plus de jour & plus d'étenduë à cette réflexion.



HISTOIRE



HISTOIRE DES AMAZONES.

CHAPITRE PREMIER.

Du Nom & de l'Existence des Amazones.

L'ETYMOLOGIE du nom des Amazones renferme l'abregé de leur Histoire. Chez les Scythes, dont elles étoient originaires, on les nommoit (*a*) *Æorpates*, c'est-à-

(*a*) HERODOTUS. L. IV. n. 110.

dire, ennemies & alterées du sang des hommes.

Depuis que les Grecs eurent connoissance de leur société, & de leur maniére de vivre, ils en prirent sujet de les apeller *Amazones*, ou (*b*) parce que dès leur enfance on leur brûloit la mammelle droite; ou (*c*) parce que la plûpart n'avoient aucun commerce avec les hommes; ou (*d*) parce qu'elles ne quittoient jamais leur ceinture, simbole de la modestie & de la continence parmi les femmes des Orientaux; ou

(*b*) ἀ ou ἀνευ μαζου. *Sine mamma*. HIPPOCR. *de aere & aqua*. DIOD. L. III. p. 186. STRABO. L. XI. p. 504. JUSTIN. L. II. c. 4. *& alii*.

(*c*) ἅμα ζωσαις *unà secum ipsis & sine viris*. SERVIUS in L. I. Æneid. v. 494. *& alii*.

(*d*) ἅμα Ζῶνα. *cum cingulo*. DONAT. in L. I. Æneid. VOSSIUS. *Etymologicon voce cestus*.

e) parce qu'elles ne vivoient
as ordinairement de pain, mais
e la chair des animaux qu'elles
ıoient à la chasse; ou enfin (f)
arce que leurs meres ne les nou-
issoient pas de lait dans leur en-
ınce, mais d'alimens forts & com-
ıuns, tels qu'elles-mêmes les pre-
oient, & quelquefois de miel ou
e lait de jument. Le mot d'*Ama-*
ones peut souffrir toutes ces inter-
rétations. Néanmoins un illustre
avant (g) prétend qu'il est cor-

(e) ἀμάζα; *sive maza, sive polenta hordeacea.* USTAT. in v. 828. DIONYS. PERIEG. V. CA-EPIN. *voce amas.* PLUTARQUE nomme *Maza* ne espece de mauvais gâteau dont vivoient les acédémoniens. *in Alcibiade.*

(f) PHILOSTRATES. Heroïca p. 750.

(g) GRONOVIUS *Thesauri antiq.* Græc. To. I. ol. D ddd. Il veut que ce soit Αμιζωνης; *id est* *irile*, d'où vient la Ville d'Amise.

rompu ; & que le véritable nom de ces femmes guerrieres marquoit une force & un courage dignes d'un sexe qui doit en faire paroître. Leur caractére fit ajoûter des noms qui y avoient raport ; comme ceux de Femmes fortes, *Viragines*, redoutables, meurtriéres, habiles à dompter des chevaux, ou à lancer un trait, ou qui vivoient (*b*) de lézards & de serpens. Enfin comme elles ont habité différens endroits de l'Afrique & de l'Asie, on leur donna des noms conformes à leurs demeures. Il y eut les Africaines, les Sauromatides, les Thermodontiennes & les Ephésiennes. Nous aurons ocasion dans la suite de ra-

(*b*) STEPHAN. BYZANT. *& Scholiastes* THOMAS PINEDO. *voce Amazones.*

porter leurs différentes Epithetes, & les autres explications que l'on donne au mot d'Amazones. Mais avant que de commencer leur Histoire, il est nécessaire de prouver qu'elles ont existé & de répondre aux difficultés que l'on fait sur ce point.

Tout ce qu'on lit des Amazones n'est, dit-on (*i*) qu'une Fable, qui porte les caractéres de la plus évidente fausseté. Personne ne sait au vrai quelle étoit leur origine; on les place en des siécles où l'ignorance & la crédulité dominoient; leur conception & leur naissance

(*i*) Ces difficultés sont de STRABON L. XI. p. 770. ARRIEN. L. VII. c. 13. doute de l'existence des Amazones, parce que Xenophon n'en a pas parlé dans la retraite des Dix-mille. PALEFATE. L. I. dit que c'étoit des hommes habillés en femmes.

étoient l'effet du hazard ; leur éducation ne pouvoit compatir avec la foiblesse naturelle de l'enfance ; toutes leurs actions étoient des prodiges de valeur ; la force, la bravoure, l'intrépidité faisoient leur caractére. Comment peut-on concevoir une République de femmes qui vivoient dans une intelligence parfaite, toûjours en paix parmi elles, toûjours en guerre avec les hommes ; qui n'ont d'autre goût que celui des combats, qui forment des armées nombreuses, qui subjuguent elles seules des provinces entieres ; & qui vont attaquer des peuples belliqueux au-delà des mers; enfin qui deviennent Fondatrices de plusieurs grandes villes ?

On ne dissimule pas que ces objections sont d'elles-mêmes spécieu-

ſes. Mais plus elles ſeroient capables d'en impoſer, plus il eſt néceſſaire de les détruire, & de faire voir combien elles ont peu de fondement.

10. La diſtance des tems, comme celle des lieux diminuë les objets, les affoiblit, les fait enfin diſparoître à meſure qu'elle augmente. Il en eſt dont le ſouvenir ne s'efface jamais; & d'autres que leur ſingularité rend incroïables après l'écoulement de quelques ſiécles. Ces maximes trouvent leur vérité dans l'Hiſtoire des Amazones. Il n'eſt point d'Etat plus célébre, plus remarquable, plus atteſté des Anciens que celui de ces illuſtres Guerrieres. Des Temples, des Villes, des Contrées, des Provinces entiéres ont conſervé long-tems après

elles la gloire de leur nom. Elles tiennent à des faits constans & mémorables dans l'Antiquité. Mais parce qu'il y a trop d'éloignement de tems & de mœurs, deux ou trois Ecrivains ont révoqué en doute jusqu'à leur existence. On auroit le même droit d'attaquer la certitude de ce qui s'est fait dans les âges reculés chez toutes les Nations du monde, où la différence des caractéres & la multitude des événemens ne peuvent manquer de produire de l'extraordinaire, du merveilleux, de l'incroïable. Ne sait-on pas que la nature prend autant de formes dans l'esprit humain que dans les visages & dans les plantes? En tous les genres il est des génies qui nous paroissent inconcevables pour les heureuses ou pour les mauvaises

ſpoſitions. C'eſt donc mal conclu-
que de ranger parmi les Fables
recques tout ce que l'on dit des
mazones, parce qu'on leur don-
: plus de réſolution, de force &
: courage que l'on n'en voit com-
unément dans un ſexe, à qui les
éjugés ou l'éducation ne laiſſent
uvent que la foibleſſe en partage.
: plus léger uſage du monde aprend
'il eſt des hommes qui ſont fem-
es, & des femmes qui ſont hom-
es.

2°. La ſingularité de vie, de
œurs & de caractére qui frape
ns les Amazones n'eſt point une
iſon qui détruiſe leur exiſtence.
elui qui a créé autant de prodi-
:s qu'il a fait d'Aſtres dans les
eux ou de cauſes agiſſantes dans
nature, permet quelquefois à cer-

A v

le-ci de quitter ſon cours ordinaire, & de nous ſurprendre par des productions que nous aurions regardé comme des chiméres & des ſonges avant qu'elles fuſſent arrivées. Chaque ſiécle & chaque païs (*l*) ont les leurs, que l'on croit à peine en d'autres tems & en d'autres lieux. Si nous ne liſions que dans les anciens Poëtes de la Grece l'Hiſtoire des Géans (*m*) nous la rejetterions comme une fiction Poëtique & Romaneſque, imaginée pour répandre du merveilleux ſur des faits très-ſimples & ordinaires, & cette idée nous porteroît à douter de tout le reſte. C'eſt à peu près cel-

(*l*) C'eſt la penſée de PLINE, qui s'étend fort ſur ce ſujet. Liv. 7. ch. 1. 2. & 3.

(*m*) Voïez les Mémoires de l'Académie des Inſcript. To. I. p. 125. & To. II. p. 169.

se que le commun des hommes se forme des célébres Titans. Cependant l'Ecriture nous atteste la réalité des Géans à peu près dans le même tems & dans le même païs. Les Israëlites (*n*) que Moyse envoïa pour reconnoître la terre de Chanaan en revinrent effraïés, disant qu'ils y avoient trouvé des hommes d'une hauteur si prodigieuse, qu'on pouvoit les apeller des monstres ; vrais enfans d'Enac, pere des Géans & Geant lui-même, près desquels ils ne paroissoient que comme des sauterelles. Le lit d'Og (*o*) Roi de Bazan étoit de fer, & il avoit neuf coudées de long sur quatre de large. La vertu des Psylles, dont le seul attouchement fai-

(*n*) Numer. c. 13. v. 33. & 34.

(*o*) Deuteron. c. 3. v. 12.

ſoit mourir toutes ſortes de ſerpens & guériſſoit les bleſſures venimeuſes paſſe aujourd'hui dans l'eſprit de pluſieurs perſonnes pour une fable qu'on laiſſe à la crédulité des Anciens. Néanmoins les plus graves Auteurs (p) l'ont affirmée, & la plûpart d'après le témoignage de leurs yeux. On en peut dire autant de la Baguette pour découvrir les ſources & les métaux. Les plus habiles Naturaliſtes n'ont pas encore compris la raiſon pour laquelle les Maures & quelques autres peuples très-éloignés d'eux, qui deſcendent comme nous de la famille de Noë, ont la chair différente de celle du reſte des hom-

(p) HERODOT. L. 4. n. AUL. GELL. STRABO. L. 13. p. 880. PLIN. L. 7. c. 2. *& alibi.* PLUT. *in Caton. Utic.* PAUSAN. L. p. 764. LUCAN. L. 11: *fuſe.* ARNOB. p. 30. *& alib.*

mes, je dis même de ceux qui habitent ſous les mêmes dégrés de latitude. On pourroit citer une infinité de traits de cette eſpéce, où l'on voit la nature ſe plaire à diſtinguer des familles & des nations entiéres par des priviléges, & des caractéres qui étonnent toutes les autres. Ceux qui attaquent l'exiſtence des Amazones ſe fondent principalement ſur les prodiges que l'on en raconte, qu'ils regardent comme ſupérieurs à leur ſexe & à l'humanité même. Toutefois ils n'ont rien qui aproche des exemples que nous venons de raporter, & qui rendent du moins probable ce que l'on dit de ces illuſtres Guerrieres. De part & d'autre c'eſt une multitude d'autorités qui doivent diſſiper le pyrrhoniſme.

3°. Chaque contrée a ses influences particulieres qui distinguent tout ce qu'elle porte. L'esprit & le corps humain s'en ressentent comme les plantes & les animaux. On voit dans le génie des hommes d'une même Province certains traits de ressemblance qui les caractérisent, & les décéleroient malgré eux. Les peuples des païs chauds sont naturellement portés au plaisir, à la molesse, à la tranquillité, ils sont en général de sens froid plus capables d'attention que les autres quand ils veulent s'apliquer; & c'est parce qu'ils réfléchissent trop qu'ils se déterminent lentement, & que l'aspect du danger les effraïe plus que tout autre. Ceux au contraire qui vivent dans les hauts climats du Septentrion sont d'un caractére tout

opofé. Les frimats qui y regnent fans ceffe refferrent les pores, concentrent la chaleur naturelle, & produifent une fermentation intérieure, qui fe communique néceffairement du corps à l'efprit par la liaifon intime que l'Auteur de la nature a établie entre l'un & l'autre. C'eft des fens que l'ame reçoit toutes fes impreffions.

Le Païs dont les premieres Amazones étoient originaires, devoit produire en elles cet effet de bravoure, d'ardeur & de férocité qui les rendit la terreur des Peuples plus méridionnaux. Elles venoient des environs du Tanaïs, & tous les Ecrivains s'acordent à nous donner des idées affreufes de ces Contrées & de l'air qu'on y refpire. Un vent de

Nord (*q*), qui y soufle la plus grande partie de l'année avec violence tient presque toujours glacés les bords du fleuve. La campagne y est couverte de néiges ou de gelées. Le froid & la faim y font périr les troupeaux, les chevaux & les mulets. Les hommes mêmes, malgré leurs précautions & leur dureté naturelle, sont obligés d'abandonner leurs huttes, & de transporter sur des chariots leurs femmes & leurs enfans dans une région plus tempérée jusqu'à ce que le Ciel ait rendu la leur habitable. On ne sait si elle le seroit pour d'autres Peuples que pour ceux qui y ont pris naissance. Jamais les raïons (*r*) du

(*q*) DIONYS. PERIEG. v. *666.* & seq.

(*r*) TERTULL. contra MARCION. L. 1. c. 1. C'est

Soleil ne s'y déploïent dans leur pureté ; sa lumiere y est continuellement obscurcie par les vapeurs & les nuages ; sa chaleur ne pénetre point sur la terre ; l'air y est sans cesse obscurci par les broüillards ; l'hiver est la seule saison qui y domine.

La dureté des corps qui peuvent y faire leur séjour doit nécessairement se communiquer à l'esprit. Tout y respire sa cruauté & la barbarie des Scythes ; & ceux qui habitoient les bords du Tanaïs, ou les environs du Pont Euxin étoient plus inhumains que tous les autres.

de là en partie que Tertullien tire le caractere barbare de Marcion. *Nihil tam barbarum ac triste apud Pontum quàm quòd illic Marcion natus est Scytha tetrior, Hamaxobio instabilior, Massageta inhumanior, Amazona audacior, nubilo obscurior, hieme frigidior, gelu fragilior, Istro fallacior, Caucaso abruptior*, &c.

De légeres cabanes portées sur quatre roües formoient leurs habitations, & presque tous les jours ils les changeoient de place. Par conséquent point de société, point de liaisons, point d'amitié entr'eux. La guerre, les irruptions, les violences sur les Peuples voisins étoient les seules ocasions qui les réünissoient de tems à autre. Quelques-uns (f) portoient l'inhumanité jusqu'à égorger les Etrangers que le hazard avoit conduits dans leurs vastes solitudes, & à se faire un mets délicieux d'un manger que la nature abhorre. On prétend que plusieurs assaisonnoient la chair de leurs parens morts avec celle des bêtes qu'ils prenoient à la chasse, & qu'ils regardoient comme

(f) Idem, *ibidem*. STRABO. L. 7. p. 458; JUSTIN. L. 2. c. 2. PLINE. L. 7. c. 2.

purs & frapés de malédiction ceux nt elle n'étoit pas mangeable. Le ıne de leur pere ou d'un étranger, ›it pour eux la plus précieuſe de ıtes les coupes. On parle (t) d'une :ine des Scythes qui ne trouvoit n de ſi exquis que les enfans nou- ıux nés, & à qui il en falloit ıs les jours ſur ſa table. Un An- :n (u) lui donne le nom de *Lamie*, c'eſt d'elle qu'eſt venuë la fable ces monſtres voraces (x) que l'on :lla comme elle. Le vol & l'in-

t) ARISTOT. L. 7. *Moral.* c. 6.

u) EUSTATHIUS *ſive* ASPAS. *Comment. in* *e loc.* ARISTOT.

x) Il en eſt parlé dans l'Ecriture. ISA. c. 34. ı4. THREN. c. 4. v. 3. HORACE dit dans t poëtique : *Neu pranſæ Lamiæ vivum pue- ı extrahat alvo.* Voïez PHILOSTRATE, vie pollonius L. IV. c. 25. Il en fait une Hiſ- e.

justice (*y*) étoient les seuls crimes connus chez les Scythes, quoiqu'ils n'en fussent pas à l'égard des Etrangers. Hors de là tout étoit permis & innocent, jusqu'aux (*z*) derniers excès de l'incontinence & de la cruauté. Ce fut sur les différentes relations d'un Païs & d'un Peuple aussi dangereux, que les Grecs regarderent la Tauride, la Sarmatie, la Colchilde & le Mont Caucase, comme le premier théâtre des horreurs & de l'inhumanité. Alors la Mer Noire, au tour de laquelle ces Provinces sont situées, étoit apellée (*a*) *inhabitable*, & l'on admira la valeur & la hardiesse des illustres

(*y*) JUSTIN. L. 2. c. 2.

(*z*) TERTULL. *contra Marcion.* L. 1. c. 1.

(*a*) STRABO L. 7. p. 458. ARRIANUS *Periplo Ponti* ἄξενος & εὔξεινος; *inhospitalis*, & *hospitalis*.

;onautes, qui oserent s'y expo-
pour aller enlever la Toison d'or,
is insensiblement ses côtes Meri-
nales furent policées par les Co-
es Grecques, qui y bâtirent
ieurs Villes, entr'autres celle
pollonie, dont les Miléfiens fu-
: Fondateurs cinquante ans avant
egne de Cyrus. Ces régions paf-
nt désormais pour *habitables*,
on en donna le nom à la Mer
ire, qui fut apellée pour cette
on *le Pont-Euxin*. Doit-on s'é-
ner après cela que les Amazones,
ies d'une Nation aussi barbare,
ient ressenties de sa férocité? On
onneroit au contraire si elles
ient eu la modestie, la douceur
a timidité qui font le caractere
leur sexe dans tous les autres
s du Monde.

4°. Etienne de Byzance (*b*), après plusieurs autres, attribuë la force & le courage des Amazones à la nature des contrées qu'elles habiterent. On voit en effet que chaque Province imprime son caractere sur une partie des choses qu'elle produit. Ici c'est sur les hommes, là c'est sur les femmes, ailleurs sur certains animaux, en d'autres endroits, c'est sur les plantes. L'air, l'eau, les alimens, le suc de la terre sont plus ou moins favorables à quelqu'un de ses Sujets, & contribuent à sa perfection. L'esprit même se ressent presque toujours de ces secrettes influences. Ainsi l'on a remarqué que les Hommes sont mous & voluptueux dans les Païs où croissent

(*b*) STEPHANUS BYZANT. in voce *Amazones.*

le beaume, les parfums , les aromates; & que par une raison contraire, ils sont cruels & barbares dans les régions où naissent les bêtes féroces, telles que les Tigres, dont on dit que les Hyrcaniens succoient le lait dès leur enfance.

Parmi les différentes transmigrations des Amazones, nous verrons que le plus long séjour qu'elles firent fût sur les bords du fleuve Thermodon. Non loin de ces Contrées, quoique les Géographes (*c*) varient, étoit le Païs des Chalybes, célebre (*d*) par ses Mines de fer & d'acier. Là se fabriquoient des armes de toute espece. On n'y voïoit que

(*c*) *Vide* CELLARIUM *& aliòs.*

(*d*) XENOPHON *de Exped. Cyri.* L. 5. STRABO L. 12. p. 826. APOLLON. *Argon.* L. 2. v. 1003. *& alii.*

des instrumens de guerre, & tout ce que la cruauté des hommes pouvoit imaginer pour satisfaire l'injustice & l'ambition des Conquérans. De tels objets, qui se trouvoient sans cesse devant les yeux, joints à la qualité du Païs qui en produisoit la matiere, devoient nécessairement rendre l'ame martiale, & lui inspirer quelque chose de leur dureté. C'est une remarque faite par tous les Ecrivains (e) qui ont parlé des Chalybes & des Peuples qui les environnoient. D'autres

(e) AVIENUS Traducteur de Denys Periegete parle ainsi des Peuples voisins de la Colchide, Vers 944. & suivans.

asperа primùm
Bizerum gens est; diri sunt inde Bechiri,
Macrones, Philyresque, & pernix Durateûm gens.
Inde Tibareni, Chalybes super, arva ubi ferri
Ditia

tres (*f*) ont observé que les Nations qui possedent les mines de fer & d'acier, sont naturellement rudes, agrestes & belliqueuses. Enfin les

Ditia vulnifici, crepitant incudibus altis.

VALERIUS FLACCUS Lib. 5. v. 141. *& suiv.*

Nocte sub extrema clausis telluris ab antris
Pervigil auditur Chalybum labor. Arma fatigant
Ruricolæ, Gradive, tui; sonat illa creatrix
Prima manus belli terras crudelis in omnes.
Nam prius ignoti quam dura cubilia ferri
Eruerent ensesque darent, odia ægra sine armis
Errabant, iræque inopes, & segnis Erynnis.

(*f*) *Bellicosi sunt apud quos ferrum nascitur. Sic in Italia Brixiani feroces & armigeri tellurem possident æris ac ferri feracissimam: & Germania metallifera plurimum bello potens cernitur; & ad Thermodontem fluvium in Ponto Chalybes, quod agrum possident argenti venis & ferri fodinis affluentem, unà divites ac feri sunt. Quin & Amazones habent mulieres vel ipsas armipotentes.* LICETUS GENUENSIS. *De lapide Bononiensi* Cap. 1. C'est la Pierre que l'on trouve près de Bologne en Italie, dont on se sert pour une espece de Phosphore.

herbes venimeuſes qui croiſſoien ſur ces côtes, & qui ſervoient aux enchantemens ſi connus des Peuples de la Colchide (*g*) pouvoient encore influer ſur le caractere & ſur les mœurs des Amazones.

5°. L'éducation & leur genre de vie y contribuoient plus que toute autre cauſe étrangére. Le ſang, les alimens, l'exercice du corps, l'exemple, ſont les principes qui conſtituent le tempéramment & qui forment les inclinations. Quand on réunira ces quatre objets, on ne ſera plus ſurpris de la fierté, de la force, du courage des Amazones, de leur amour pour l'indépendance, & du mépris qu'elles avoient pour les hommes.

Il eſt des familles & des nations

(*g*) PETIT. *Diſſert. de Amazonibus c.* 13.

caractérisées par le génie, les talens, les vices & les vertus. Nous sentons en nous-mêmes des atraits, des antipathies, des dispositions qui nous dominent & nous entraînent. Inutilement voudrions-nous chercher les causes exterieures qui nous les inspirent ; ces penchans sont nés avec nous ; c'est au sang qu'il faut les raporter. Les Amazones, issuës de la barbarie des Scythes, en avoient originairement la dureté & la rigueur héréditaires. Ces sentimens prirent un nouvel essor depuis qu'elles eurent formé le plan de leur Gynécocratie. Dès lors elles résolurent de ne plus dépendre des hommes, de se gouverner par elles-mêmes, de ne reconnoître d'autre apui que celui de leur bravoure, & de se distinguer. Un tel projet

paroissoit insensé parce qu'il étoit sans exemple. Mais les hommes ne connoissoient pas encore à quels excès ce sexe peut porter les passions violentes dans les femmes capables de s'y livrer. L'idée que nous en donne l'Esprit Saint doit être vraïe de quelques-unes, & ce que l'on peut faire de moins est de l'apliquer aux Amazones. La malignité de la femme, dit le Sage (*b*) « est une « malice consommée, c'est la moin-« dre de toutes les plaies qui puis-« sent arriver à l'homme. Il n'est « point de tête plus cruelle que la « tête du serpent, ni de colere plus « funeste que celle d'une femme. Il « vaut mieux demeurer avec un lion « & un dragon que d'habiter avec « elle. Dans ses fureurs on la voit

(*b*) Ecclesiastici. c. xxv. v. 17. & seq.

» changer de visage, elle prend un
» regard sombre & farouche com-
» me celui d'un ours ; son tein de-
» vient noirâtre comme celui d'un
» habit de deüil. Son audace & ses
» violences sont capables de porter
» la confusion par tout. Elle fait la
» plus grande affliction du cœur, la
» tristesse du visage, & la plaie mor-
» telle de son mari. Elle ne manque-
» ra pas de s'élever contre lui s'il
» lui laisse prendre l'autorité domes-
» tique, parce que son orgueil la por-
» te à dominer. » Des cœurs suscep-
tibles d'un emportement aussi re-
doutable pouvoient entreprendre
tout ce que la violence est capable
d'inspirer, & même se flatter du
succès. Il suffisoit d'en faire la pro-
position pour être sûr qu'elle seroit
reçuë & executée avec ardeur. Les

premiers pas dans cette carriere flatteuſe donnerent du courage ; on y avança rapidement, on ſe regarda ſuperieur aux hommes comme on l'étoit à tous les obſtacles ; on n'eut plus de goût que celui des armes ; l'envie de dominer devint la premiere des paſſions ; le fer & l'orgueil compoſerent le caractere, & les filles des Amazones, naquirent ſemblables à leurs meres, de qui elles auroient eu honte de dégénerer. C'eſt des grandes ames, dit ingénieuſement (*i*) un Poëte, que viennent le courage & les ſentimens. On voit déja dans les Taureaux & les jeunes

(*i*) HORAT. L. 4. *Ode* 4.

Fortes creantur fortibus & bonis.
Eſt in juvencis & in equis patrum
Virtus ; nec imbellem feroces
Progenerant Aquilæ columbam.

chevaux la force de ceux dont ils sont sortis, & vainement on chercheroit de foibles colombes dans l'aire d'une Aigle.

On avoit soin de fortifier ces inclinations naturelles des jeunes Amazones par les alimens dont on les nourissoit. Au lieu du lait que la nature répand dans le sein des meres pour les enfans qu'elles mettent au monde, & qui n'est destiné qu'à cet usage, les Amazones donnoient à leurs filles au berceau (*l*) du lait de jument pour leur en inspirer l'ardeur, l'amour & la vivacité guerriere; comme aussi pour n'en être point embarassées s'il falloit se mettre en campagne pour quelque expédition. Elles y joignoient une es-

(*l*) PHILOSTRAT. *Heroic.* c. 19. p. 750. *vide & notam Olearii.*

péce de manne, ou de rosée figée, qu'elles ramassoient les matins sur l'extrêmité des herbes & des fleurs, & que l'on trouve assez abondamment dans les contrées voisines du Pont Euxin, qui les forme par ses vapeurs. Le plûtôt qu'il étoit possible, les meres sévroient leurs enfans de cette nouriture foible & délicate, mais indispensable. Ce n'étoit pas pour lui substituer celle du pain & des tourteaux, qui fait la subsistance ordinaire de l'humanité, je dis même parmi les Scythes; on assure (*m*) que les Amazones n'en faisoient presque point d'usage. Elles vivoient indifféremment (*n*) des oiseaux & des

(*m*) EUSTAT. in v. 828. DIONYS. PERIEG.

(*n*) HERODOT. L. IV. n. 13. JUSTIN. L. II. c. 2.

bêtes ſauves qu'elles prenoient à la chaſſe, ſans excepter ces reptiles venimeux (o) qui nous ſont horreur, tels que les lezards. Il eſt à croire que ceux du Pont étoient plus gros que les nôtres. On prétend que les yeux agards des Amazones reſſembloient en quelque choſe aux taches vertes qui ſont ſur le dos de ces animaux. Le venin dont leur chair eſt infectée ne produiſoit aucun effet ſur des perſonnes qui y étoient acoûtumées dès l'enfance. Il ſeroit aiſé de citer pluſieurs exemples d'hommes familiariſés de longue main avec le poiſon. Mithridate Eupator, dernier Roi de Pont, en avoit pris ſi ſouvent, qu'il ceſſa de lui être une

(o) STEPHANUS. voce, *Amazones*; *cum notis Scholiaſtæ* THOMÆ DE PINNEDO. COELIUS RODIG. N. p. 327.

ressource (*p*) pour s'ôter la vie de peur de tomber entre les mains de Pompée. Il fut obligé d'avoir recours à son propre fer & à celui d'un de ses soldats. Peut-être les Amazones avoient-elles comme ce Prince quelqu'antidote particulier dont elles se servoient habituellement. Leur sang ne pouvoit manquer de se ressentir de celui qui faisoit leur nourriture. Il devoit en avoir le feu, l'aigreur & la cruauté. Nous avons dans l'Histoire deux traits mémorables, qui confirment ce principe déja averré par l'expérience.

Le premier est celui de la célébre Atalanta dont toute la Gréce

(*p*) DIO. CASS. L. 37. FLORUS. L. 3. c. 5. VAL. MAX. L. 9. c. 2. PLIN. L. 25. c. 2. APPIAN. MITHRID. p. 248. *& alii.*

retentit. Jasion son pere (*q*) ne voulant point élever de filles, & n'étant pas assez inhumain pour la voir égorger sous ses yeux, au moment qu'elle venoit de naître, l'envoïa exposer sur le mont Parthenius (*r*) en Arcadie sur le bord d'une fontaine, près de laquelle étoient un antre & un bois planté de chênes. L'enfant ainsi abandonné reçut du secours d'où l'on ne devoit naturellement attendre qu'une mort plus promte & plus cruelle. Une Ours, à qui des chasseurs avoient enlevé ses petits se sauva dans l'antre à l'ouverture duquel étoit Atalanta. Au lieu de dévorer l'enfant, elle

(*q*) ÆLIANUS. *var. Hist.* L. 13. c. 1. HYGIN. l'apelle SCHOENEUS. Fab. 185.

(*r*) C'étoit la plus haute montagne du Péloponese.

lui donna par instinct à tetter le lait qu'elle avoit en trop grande abondance, & qui commençoit à l'incommoder. Elle s'attacha à Atalanta, elle en prit soin, & la nourit jusqu'à ce qu'elle fût en état de se procurer à elle-même sa propre subsistance. Les herbes & les racines sauvages furent les seules ressources que sa situation lui offrit. L'âge & le besoin lui inspirérent la chasse des animaux, elle en mangea la chair cruë, & le hazard lui aïant fait trouver du feu, elle s'en servit pour rendre cette nouriture plus humaine. Des pâtres l'aïant rencontrée l'emmenerent dans leur cabane par compassion, & la gardérent quelques années. Mais le lait qu'elle avoit succé, & la vie agreste qu'elle avoit menée dès sa premié-

re enfance la dégoutérent de la societé des hommes. Elle s'échapa pour retourner dans son antre, où elle reprit son premier genre de vie, cultivant différentes sortes de plantes qui pouvoient la lui rendre plus douce, & y supléant par les fruits de son arc, qui lui donnoit la nouriture & le vêtement. Elle aquit dans l'exercice continuel de la chasse une si grande légéreté, qu'il n'y avoit point de bêtes sauvages qu'elle ne pût ateindre à la course, ni d'hommes capables de la suivre quand elle vouloit s'échaper de leurs mains. C'est ce qui lui fit donner le nom de (*f*) *Celeripes*. Un corps robuste, une tail-

(*f*) On peut voir la Médaille qu'en rapporte Gronovius *Antiq. Græc.* to. I. fol. O, oo, & ce qu'il en dit.

le bien proportionnée, un visage plein de feu, des mœurs aussi extraordinaires rendirent Atalanta célébre dans tout le Péloponése. Elle devint un objet d'émulation (*t*) pour des jeunes gens qui cherchoient à se distinguer; plusieurs entreprirent de la vaincre en l'humanisant. Tous eurent la honte de se voir vaincus, excepté Hippomene, ou plûtôt Milanion à qui elle s'attacha enfin, & avec lequel elle fut dévorée par un lion qui se jetta dans l'antre qui leur servoit de retraite.

Le second exemple des effets d'une éducation agreste est celui de

(*t*) Joignez HYGIN. Fab. 185. avec PALEFATE L. 1. *in Atalanta & Milanione*. CALLIMACH. *in Dianam*. OVID. *Metam*. L. X. SIDON. APPOLLINAR. *in Panegyr. ad Artemium*. DIODOR. L. 4. & LILIO GIRALD. *varia critica Dialogismo* XX. Celui-ci distingue trois Atalantes.

la fameuſe Camille Reine des Volſques. Métabus (*u*) ſon pere chaſſé de ſes Etats par la haine de ſes ſujets qui n'en pouvoient plus ſupporter la tyrannie, l'emporta avec ſoi pour lui ſervir de compagnie & de conſolation dans ſon exil. Depuis qu'il ſe fût dérobé à la fureur d'un peuple qui le pourſuivoit, il n'habita point dans les Villes, dont ſon caractere féroce lui faiſoit déteſter les loix. Il finit ſes jours dans des montagnes reculées, menant une vie ruſtique, nourriſſant ſa fille avec le lait d'une jument ſauvage, & l'élevant dans les bois, au milieu des bêtes féroces. Dès qu'elle fut en état de marcher, il lui mit les fléches en main & le car-

(*u*) VIRGIL. *Æneid.* L. XI. v. 532. *& ſeq.*

cois ſur les épaules. Celle que la naiſſance ſembloit avoir deſtinée à vivre dans la ſplendeur du palais, n'eut d'autre vêtement que la peau d'un Loup, qui depuis la tête lui pendoit ſur le dos, & lui tenoit lieu de ces rubans de fil d'or dont les Princeſſes noüoient leurs cheveux, & de ces robes traînantes qui font une partie de leur ornement majeſtueux. Ses mains s'exerçant à lancer des fléches ſelon ſon âge, & à faire tourner la fronde au tour de ſa tête, elle abatoit de l'une & de l'autre maniére les oiſeaux au vol & les bêtes à la courſe. On diſoit (*x*) que ſa viteſſe reſſembloit à celle de l'air, & qu'elle auroit pû marcher ſur les flots de la mer ſans

(*x*) Idem. L. 7, v. 803. & *ſeq.*

que les eaux eussent moüillé ses piés. Les jeunes gens quittoient leurs maisons pour la voir dans la campagne, & les femmes ne pouvoient se lasser de considerer son air & sa démarche, qui faisoient l'objet de leur admiration. Ainsi endurcie au travail & aux fatigues de la guerre, elle (y) se voua à Diane, conserva sa virginité sans tache, & se borna à la profession des armes. Les Volsques, instruits de la réputation qu'elle s'étoit faite dans toute l'Italie, la suplierent de remonter sur le trône dont ils avoient obligé son pere de descendre. Ils se soumirent à ses loix, elle les mena à la guerre de Turnus contre Enée & les Latins, où elle fut tuée en trahison par A-

(y) Idem. L. XI. v. 582. *& seq.*

runs après avoir fait des prodiges inconcevables de force & de valeur. Son Historien remarque que cette espéce d'Amazone combattoit le casque en tête, & la moitié du sein découverte pour avoir le bras droit plus en liberté. Tantôt elle lançoit une grêle de traits sur l'ennemi ; tantôt la hache à la main, elle frapoit tout ce qui se trouvoit devant elle sans se lasser. Si quelquefois il étoit nécessaire de se battre en retraite, elle décochoit ses fléches par derriere avec autant d'adresse que les Scythes & les Parthes. Ses compagnes qui étoient autour d'elle répondoient à sa bravoure & faisoient le même carnage, quoiqu'elles ne fussent armées que d'une petite hache garnie d'airain. Elle les avoit choisies pour les

avoir toûjours à ses côtés, soit qu'elle fût en paix, soit que l'honneur ou l'état de son Roïaume demandassent qu'elle allât à la guerre.

Mais il n'est pas nécessaire de recourir à des Antiquités étrangéres pour montrer les effets de la premiére nouriture & de l'éducation sur le temperamment. Le lait d'une nourice influë presque toûjours sur le caractére d'un enfant. Ses vices ou ses vertus s'insinuent jusques dans les veines & se fortifient avec l'âge. C'est à ce principe secret & naturel qu'il faut pour l'ordinaire attribuer les défauts, les bisarreries, la grossiereté, l'humeur & les mauvaises inclinations que l'on voit dans certains sujets qui dégénerent du reste de leur famille. L'expérience aprend encore le mal

que produit la délicatesse de l'é
cation. Une tendresse mal co
fait croire qu'on ne peut avoir
de soin & d'attention pour m
ger la foiblesse d'un enfant, &
l'amollit au contraire par c
fausse esperance de le fortifier.
ja il a perdu sa force & son
bonpoint quelques mois ou u
après qu'on l'a retiré d'entre
bras d'une nourice, qui en le
tant avec moins de molesse, l'a
rendu fort & robuste autant
son âge pouvoit le permettre.
on détruit tout en changeant
maniére de le gouverner. C'est
conduite & un mal qui se font
généralement remarquer dans la
pitale du Roïaume que dans
autre endroit du monde. Une
lance moins inquiéte, plus de

lidité dans les alimens, formeroient des corps aussi sains & aussi robustes à Paris qu'ils le sont à la campagne, où l'enfance n'a communément pas d'autre nouriture que l'âge fait. Si nous le voïons tous les jours, pourquoi ne croirons-nous pas que la même cause a produit le même effet parmi les Amazones, dont l'origine & les mœurs avoient toute la barbarie des Scythes, sur lesquels elles encherissoient encore, au raport de tous les Anciens.

L'exercice est un troisiéme principe qui décide du corps, & même du caractere de l'esprit. Je sais que la disposition favorable des organes contribue beaucoup aux opérations de celui-ci. Mais il faut aussi reconnoître que l'étude & l'aplica-

tion sont un moïen sûr de réformer les organes & de perfectionner l'esprit. Il pénetre enfin dans les matieres sur lesquelles il ne se lasse point de réfléchir, & nous voïons tous les jours des personnes, qui nous avoient paru stupides, arriver par leur travail au plus haut dégré des siences. Il en est de même du corps. Quelque foible qu'il paroisse, il se fortifie & s'endurcit par l'exercice. Un (z) Philosophe, qui a mérité par sa sagesse le surnom de Divin, veut que pour former une République parfaite on aplique les hommes & les femmes dès leur enfance aux mêmes fonctions. Il prétend que la différence du sexe n'en doit point aporter

(z) PLATO. *de Rep.* L. 5.

dans les ocupations & dans la fatigue, & il prouve l'effet que produiroit cette maxime par l'exemple des animaux qui sont destinés à la chasse ou à la course. On les éleve, chacuns dans leur espece, de la même maniere, ils deviennent également forts; & souvent on voit plus d'ardeur & de vivacité dans les chiennes & les jumens que dans les chiens & les chevaux. Galien (*a*), & après lui les maîtres de son art, ont remarqué que les femmes avoient quelquefois le poulx plus vif & plus fréquent que les hommes, & le sang plus agité; d'où ils concluent qu'elles seroient capables de la même force & de la même action, si on ne les bornoit à des ouvrages, dont la douceur &

(*a*) GALENUS *de Causis Pulsuum.* L. 3.

la foiblesse énervent les ress
que la nature leur a données
s'en convaincre, il ne faut qu
ter les yeux sur celles qui sont
dans le bas état. On les voit
lever & porter les mêmes fard
que les hommes, & soutenir
longtems le poids des travaux
plus fatiguans. Ce n'est pas à
nouriture délicate, exquise,
cherchée que l'on atribuera ce
force de corps & de tempéramme
C'est aucontraire à des alime
communs & à l'habitude du trava
où la nécessité les a réduites dès q
l'âge a permis de les y engager.

Cette éducation pénible & l
borieuse n'a cependant rien q
aproche des premieres années d
Amazones. A peine avoient-elles
force de soutenir l'arc qu'on
le

leur mettoit entre les mains, & qu'on les menoit dans les montagnes & les forêts à la chasse des bêtes féroces. C'étoit une Loi parmi elles d'acheter chaque jour leur repas (b) par les fatigues & par la sueur, tantôt à la course pour s'exercer le corps, tantôt à domter des chevaux. On les acoutumoit ainsi au dur métier de la Guerre, qui faisoit l'objet chéri des Amazones. Il n'est donc ni impossible ni étonnant qu'elles en aïent soutenu les travaux avec autant de constance que les hommes les plus robustes & les plus belliqueux, puisqu'elles étoient nées naturellement guerrieres, & que le principal soin de

(b) DIONYS. PERIEG. v. 1046. & seq. DIOD. l. 2. p. 63.

leurs meres étoit de cultiver en elles ces diſpoſitions.

L'exemple & les ſentimens qu'on leur inſpiroit achevoient ce que la nature avoit commencé. Ennemies déclarées du Gouvernement des hommes qu'elles mépriſoient (c) & haïſſoient ſouverainement, elles n'avoient en vuë que les moïens de ſe maintenir dans l'indépendance; & pour cet effet, il falloit ſe mettre au-deſſus d'eux par la force, le courage & l'intrépidité. L'origine de leur ſéparation & de leur état, la crainte de retomber ſous la puiſſance d'un Roi, une mammelle coupée ou brûlée dès l'enfance, un Roïaume qui ſe faiſoit redouter de toutes les Nations, l'idée d'être deſ-

(c) JUSTIN. L. 2. c. 4.

cenduës du (*d*) Dieu Mars avertiſſoient ſans ceſſe les jeunes Amazones de ce qu'elles devoient faire pour ſoutenir la gloire de leur Nation, & elles s'y portoient avec tout le zele qu'elles voïoient dans leurs meres. Ainſi ſe perpétuoient & ſe fortifioient parmi elles la bravoure & toutes les vertus guerrieres.

De tous ces principes, tirés de la Nature, & de l'Hiſtoire, il s'enſuit donc que l'exiſtence des Amazones n'a rien d'impoſſible en elle-même. La Nation dont elles faiſoient partie, le Païs qu'elles habitoient, le le ſang qui couloit dans leurs veines, l'éducation qu'on leur donnoit, l'exemple qu'elles avoient ſous

(*d*) DIONYS. PERIEG. V. 652. *& ſeq* APPOLLON. RHOD. *Argon.* L. 2. V. 992, DIOD. L. 2. p. 128.

les yeux, devoient néceſſairement les rendre telles que l'Antiquité les a dépeintes. Il ne reſte à réſoudre que la derniere partie de l'objection, qui ataque la poſſibilité du Gouvernement Gynecocratique, & dans laquelle on voudroit prouver qu'un Etat ou un Roïaume conduit par des femmes ne pourroit ſubſiſter longtems.

Cette difficulté aparente n'eſt pas plus difficile à lever que la premiere. Soit que l'on conſidere un Roïaume jouiſſant des douceurs de la paix, ſoit qu'on le ſupoſe agité par les troubles de la Guerre, les femmes peuvent également le conduire dans l'une & l'autre de ces ſituations.

1o La Loi Salique qui les a excluës du Trône des François leur a

it perdre dans notre esprit une
rtie de l'estime que plusieurs d'en-
elles mériteroient à juste titre,
le fruit des avantages qu'elles
urroient avoir reçûs de la nature.
dépendamment de la politesse &
s bienséances convenables, peut-
dire que leur sexe est dépourvû
la sagesse, de la prudence, des
mieres & de la politique nécessai-
s pour gouverner ? La passion,
gnorance, la partialité se mani-
steroient trop évidemment. On a
de tous les tems & nous voïons
us les jours des maisons, des biens
nsidérables, des terres, des cam-
gnes, des affaires mêmes diffici-
s parfaitement conduites par des
mmes. Ce n'est pas le plus grand
ombre, dira-t-on; on cite com-
e des merveilles extraordinaires

celles qui ſont douées de ces talens? Je le veux. Mais les hommes d'eſprit & de tête ſont-ils le plus grand nombre, & parmi ceux que l'on regarde comme tels avec fondement, voudroit-on avancer que tous indifféremment ſont dignes de tenir les rênes de la Monarchie? Sans doute qu'il y auroit encore bien du choix entre ceux à qui l'on voudroit confier le Sceptre; & après qu'on auroit mis le plus ſage ſur le Trône, on voudroit encore avec raiſon lui donner des Miniſtres éclairés qui l'aideroient de leurs conſeils, & auſquels on exigeroit qu'il déférât, ne pouvant tout voir, ni tout faire par lui-même. Il ſeroit contre toute vraiſemblance de dire qu'il ne ſe trouveroit pas des femmes capables de régner avec le

même ſecours & aux mêmes conditions. Aſpaſie donnoit publiquement à Athènes des leçons de politique, & forma les plus grands hommes de ſon ſiécle pour le Gouvernement (*e*).

2°. Nous ſommes preſque les ſeuls qui en jugions auſſi peu favorablement, quoiqu'on liſe dans l'Hiſtoire de notre Monarchie des exemples de Régences, auſſi célébres que le regne des plus grands Rois. L'expérience avoit apris aux autres Nations à penſer différemment. Sémiramis fit voir aux Aſſyriens qu'une femme eſt capable d'aſſurer les fondemens d'un Empire nouvellement établi & très-étendu. Elle

(*e*) Voïez BAYLE ſur l'Article de PERICLE's Remarque O.

(*f*) ſut entretenir les troupes dans toute la ſévérité de la diſcipline militaire à laquelle Ninus les avoit formées, elle continua le cours brillant de ſes exploits, elle acheva d'embellir Ninive & Babilone, & ſi l'Hiſtoire n'a pas confondu les noms, c'eſt à la même Princeſſe qu'il faut attribuer ces Jardins célébres & ces ouvrages immenſes de Ponts, de Quais, d'Edifices publics, de Palais, de Temples qui rendoient Babilone la Merveille de l'univers. La Reine de Saba montroit la beauté de ſon génie en admirant la ſageſſe de Salomon qu'elle alla conſulter. Le grand Cyrus, vainqueur des armées de Créſus, de celles des Aſſyriens, & de Baltaſar, fut vain-

(*f*) DIODOR. L. 2. c. 2. 4. 5. JUSTIN. L. 1. c. 2.

cu (*ff*) par Tomyris Reine des Massagetes. Nitocris régna (*g*) seule en Egypte, & y donna de si grands traits de sa sagesse, que les Egyptiens l'honorerent du nom d'Isis, la premiere de leurs Reines. Ils la regarderent comme la plus illustre des Législatrices; ils lui décernérent les honneurs divins; ils voulurent par estime & vénération pour elle que les femmes eussent le même droit que les hommes à la couronne, & que les maris promissent avant leurs nôces d'être soumis en tout à la volonté de leurs épouses. Il est vrai que cette derniere loi fut abrogée par l'usage, mais celle qui ouvroit

(*ff*) HEROD. L. 1. JUSTIN. L. 1. c. 8. DIOD. L. 2. p. 128.

(*g*) DIOD. L. 2. p. 7. 13. APOLLODOR. *Biblioth.* L. 1. P. 1. EUSEB. *Chronic.* SYNCELL. p. 54. & 55. PLIN. L. 6. c. 7.

aux Princesses à l'entrée du trône subsista jusqu'à l'extinction de toute Monarchie chez les Egyptiens, puisque Cléopatre fut la derniere qui en porta la couronne, & qu'elle représenta (*h*) à Jules Cesar (*i*) les prétentions légitimes qu'elle y avoit. Avant elle, Cléopatre, mere de Ptolémée Lathyre, n'étoit pas moins redoutée à la guerre (*l*) que les plus habiles Généraux ; & c'étoit pour marquer sa force & son courage qu'elle se fit graver sur les

(*h*) LIVIUS. EPITO. CXI. FLORUS. L. 4. c. 2. PLUT. *in Cæsare* p. 156. & *in Anton.* p. 399.

(*i*) LUCANUS L. 10. v. 90.

Non urbes prima tenebo
Fœmina Niliacas ; nullo discrimine sexûs
Reginam scit ferre Pharos ; sic lege vetusta
Sancitum est, dudum cœpit regnare Nitocris.

(*l*) HISTOIRE DES EMPIRES. to. VI. p. 285. & VAILLANT *Hist. Numismat. Ptolem.* p. 120.

monnoïes avec les dépoüilles & la trompe d'un Elephant, qui lui couvroient la tête. Nous n'ajoûterons ici qu'un seul exemple, pour faire voir ce qu'une femme animée peut dans les combats sans y porter le titre de Reine, ni avoir eu l'éducation des Amazones, Cratesipolis femme d'Alexandre fils de Polysperchon. Lorsqu'elle vit son mari parmi les morts & son armée défaite, elle (*m*) en ramassa les débris, elle releva les courages abatus, & se mit à la tête des troupes qui lui restoient. Dêja elle étoit regardée des soldats comme une femme en qui résidoit l'esprit d'un Héros, & qui avoit les qualités d'un Général acompli. Elle les con-

(*m*) DIODOR. L. 19. p. 705.

noissoit tous, elle apaisoit leurs différens, elle ne dédaignoit pas de penser leurs plaïes, elle consoloit ceux qui avoient du chagrin, elle faisoit du bien à tous. Outrée de voir les Sicyoniens abandonner son parti parce qu'ils ne la croïoient pas en état de se défendre, elle forma le siége de leur ville, elle y rentra de force, elle y fit mettre en croix trente des plus distingués, & gagna tellement l'estime & la confiance des troupes, qu'elles coururent désormais tous les hazards pour mettre sa personne à couvert. Des traits de cette nature ne sont point rares dans l'Histoire. Mais il nous suffit de dire que le Dieu des armées se servit en differens tems de Débora & de Judith pour délivrer son peuple des ennemis qui

l'ataquoient, & qui le menaçoient d'une ruine prochaine.

Si des femmes ordinaires ſont capables de montrer tant de ſageſſe, de force & de bravoure, que devoient donc être les Amazones, acoûtumées dès le bas âge à vivre indépendantes des hommes, à craindre plus que toutes choſes un changement d'état, à manier l'arc, la lance & le bouclier, pour conquérir ou pour ſe défendre? Un peuple entier qui ſe borneroit à un objet ou à un ſeul exercice ſurprendroit certainement & effaceroit en ce genre toutes les Nations du monde. Il n'y a donc point d'impoſſibilité qu'elles aïent formé un Roïaume, qu'elles l'aïent gouverné long-tems & qu'elles ſe ſoient rendu la terreur de ceux qui les environnoient.

Mais le témoignage des Médailles forme une preuve sans réplique. S'il n'y avoit jamais eu d'Amazones, comment les verroit-on si souvent sur les Monnoies de Smyrne, de Thyatire & d'autres Villes aussi connuës ?

Enfin on ataque (*m*) l'Histoire des Amazones par leurs propres noms, dont la plûpart sont Grecs, tels que ceux d'Ocyale, de Dioxirpe, d'Iphinome, d'Hippothoë, d'Agaré, de Theseis, d'Hippolite, de Climene, de Penthesilée & plusieurs (*n*) autres, quoiqu'elles fussent originaires du païs des Scythes, & qu'elles ha-

(*m*) M. DACIER en différens endroits de sa traduction des Vies de Plutarque, surtout dans Thésée.

(*n*) On les trouve raportés dans HYGIN. *fab.* 163. dans PALEFATE & plusieurs Poëtes Grecs.

bitassent les bords du Pont Euxin, où les Grecs n'avoient point encore de Colonies. D'où l'on conclut que tout ce qui s'en dit n'est qu'une Fable imaginée par la licence & la fiction des Poëtes anciens.

On regarde ce raisonnement comme une démonstration, & rien n'est moins solide. 1°. Il iroit à détruire toute l'Histoire de la guerre de Troye, parce qu'Homere & les autres ont donné des noms Grecs aux principaux Troyens qui s'y trouverent, tels que Priam, Hector, Andromaque, Astyanacte, Polydore & Enée. Cependant on ne peut révoquer en doute le fond de ce siége célébre, sans acuser d'illusion tous les Poëtes, tous les Historiens, tous les Chronologistes de l'Antiquité. 2°. Ces noms empruntés ou

défigurés viennent originairement des Poëtes, qui ne pouvoient faire entrer dans leurs vers des mots Scythes & barbares, sans quantité, sans harmonie, & dont la dureté choquoit la douceur de la langue Grecque. 3°. En donnant des noms aux Amazones, ils imitérent leur illustre modéle qui en avoit fait pour les Troyens. Ils les ont formés (*o*) d'un attribut, d'une perfection, d'un talent, ou d'un trait d'Histoire qui avoient du raport à celle des Amazones, comme ceux d'Hector & dAstyanacte, caractérisoient deux illustres Troyens, ainsi que Platon (*p*) l'a remarqué en touchant un sujet semblable à celui que nous

(*o*) PETIT *Dissert. de Amazon.* c. 41.

(*p*) PLATO *in Cratylo.*

traitons. 4°. Herodote & Xenophon ont pris la même licence, l'un en écrivant la guerre de Xercès en Gréce, l'autre la retraite des Dix-mille, deux événemens dont on ne peut ataquer la réalité. 5°. Le changement de noms a été de tout tems en usage dans chaque nation du monde. Le Roi d'Egypte (*q*) donna à Joseph celui de *Sauveur*, ou, selon le texte original, celui de *Sage Interprete des Songes*. Le Roi de Babylone imposa (*r*) aux trois jeunes Hébreux élevés à sa Cour des surnoms Chaldéens. Les Grecs (*s*) ont substitué le nom de Deucalion

(*q*) GENES. c. 41. v. 45.

(*r*) DAN. c. 1. v. 7.

(*s*) JOSEPH. *Antiq*. L. 1. c. 6. PHILO. *De præmiis & pœnis*. S. JUSTIN. *Apolog*. I.

à celui de Noë, & César a latinisé les noms barbares des Rois & des Peuples des Gaules & de la Grande Bretagne. Seroit-on fondé à regarder toutes ces personnes comme des sujets fabuleux, parce qu'elles ont reçû des noms nouveaux? Ce changement ne détruit donc pas plus leur réalité que celle des Amazones.



CHAPITRE II.

De l'Origine, du tems & des mœurs des Amazones.

LA maniére dont l'origine des Amazones eſt racontée & les circonſtances qui l'acompagnent mettent le dernier dégré de certitude à leur Hiſtoire, qui s'acorde parfaitement avec celle de pluſieurs autres Nations, dont les tems nous ſont connus d'ailleurs. Juſtin (*t*) en remontant juſqu'à l'établiſſement de la premiere Monarchie, nous aprend qu'avant Ninus, Vexoris, Roi de quelque Dynaſtie de la baſſe

(*t*) JUSTIN. L. I. c. I.

Egypte, porta ses conquêtes en Asie jusques sur les bords du Pont Euxin, moins pour agrandir son Empire, que pour mériter la gloire d'avoir vaincu différens Peuples. Voïant que tout avoit cédé à la force de ses armes, il envoïa des Héraults (*u*) dans le païs des Scythes, pour leur ordonner de le reconnoître comme les autres en qualité de vainqueur. Déja le caractére fier & belliqueux de cette Nation étoit formé tel qu'on le vit dans la suite. Tanaïs, qui y regnoit alors répondit aux Heraults, que Vexoris, Souverain d'un Roïaume opulent, manquoit de prudence de venir si loin déclarer la guerre à des hommes

(*u*) Idem. L. 2. c. 3. JORNANDES. *De rebus Geticis* c. 5.

ui ne possédoient que le simple
écessaire, & rien de ce que l'am-
ition & la jalousie des autres peu-
ent désirer. Qu'il feroit mieux de
eiller à la sûreté & à la tranquillité
e ses Etats. Que les événemens de
guerre étoient toûjours douteux :
Qu'en la faisant aux Scythes, il n'a-
oit rien à atendre de la victoire,
nais qu'il devoit tout craindre de
a défaite. Il lui fit dire que s'il
prochoit plus près de leurs fron-
ieres, ils n'atendroient pas qu'il y
ût entré; que l'espoir du butin leur
eroit prendre les armes, & qu'ils
roient au devant de lui sans qu'on
ût les arrêter. Vexoris aïant pris
e discours pour des menaces d'os-
entation voulut continuer sa mar-
che & s'avança dans le païs par des
marques d'hostilité. Aussi-tôt les

Scythes ſe raſſemblérent , marchérent en foule contre lui, & l'effraïérent tellement, qu'il abandonna ſon armée , & reprit à la hâte le chemin de l'Egypte. Ses troupes , qui devoient leurs conquêtes , moins à leur propre valeur qu'à la foibleſſe & à la timidité des peuples qu'elles avoient ſurpris , firent taillées en pieces , & diſſipées de maniére qu'elles n'oſérent plus ſe réünir ; leurs dépoüilles firent la proïe des vainqueurs. Excités par les richeſſes qu'ils avoient trouvées dans leur camp & par le deſir de la vengeance, ils pourſuivirent Vexoris juſques dans ſon Roïaume , réſolus de l'en chaſſer. Mais ils furent arrêtés par les canaux du Nil & par les marais de la baſſe Egypte , & ils revinrent ſur leurs pas. La faci-

té avec laquelle ils avoient tra-
ersé tant de Provinces, presque
ıns trouver aucune résistance, leur
n fit entreprendre la conquête.
Quelques années de courses & de
avages les rendirent maîtres d'une
rande partie de l'Asie, à laquelle
.s imposérent un léger tribut, plû-
ôt pour servir de monument à leurs
ictoires, que comme un joug qui
ût onéreux à ceux qu'ils avoient
'aincus. Ils ne retournérent dans
eurs païs qu'aux instances de leurs
emmes, qui, ennuïées de la lon-
gueur de cette absence, les envoïé-
ent menacer d'aller chercher des
naris chez les peuples voisins, s'ils
ıe revenoient incessamment.

L'Asie fut donc tributaire des Scythes pendant plusieurs siécles, jusqu'à ce que Ninus en fît la con-

ordinaire de la nature, & empêcher la chair de pousser au dehors, du moins avec autant de force & d'élévation.

Quoiqu'il en soit de ce point, qu'il est difficile de constater, il est certain que les Amazones n'avoient pas de mammelle au côté droit, ou que si elles en avoient, elle étoit à peine sensible. C'est de là en effet qu'est venu, selon la plus commune opinion, le nom qu'elles portoient. On s'en aperçoit dans toutes les anciennes Médailles qui nous en restent : Soit que cette partie du sein y soit à nud ou couverte, on voit qu'elle est entierement aplatie. Celle que Gronovius (*o*) raporte représente la Reine des Ama-

(*o*) *Antiq. Græc.* to. 1. fol. 7. 72.

zones avec le ſeul côté gauche découvert, tel qu'il pourroit être dans une femme qui auroit de l'embonpoint. Le droit, quoique couvert d'une draperie qui tient à la ceinture par devant & par derriere, en paſſant par deſſus l'épaule, ne fait aucune élévation. Dans quelques Médailles (*p*) c'eſt le côté droit qui eſt à nud; en d'autres l'un & l'autre ſont couverts. On croit cependant que le gauche ſeul l'étoit quand il falloit combattre.

On raporte deux raiſons qui pouvoient engager les Amazones à ſe retrancher la mammelle droite. La plus ſimple & la plus générale eſt, qu'elles ſacrifioient cette partie du

(*p*) Voïez PETIT *Diſſert. de Amazon.* c. 21.

corps (q) pour avoir la liberté entiére de tirer de l'arc, dont le nerf ou la corde vient (r) jusques sur la poitrine quand on lance une fléche avec roideur. Les deux bras, sur tout le droit, ne peuvent avoir trop de jeu pour cet exercice, & il est certain qu'une femme ordinaire & puissante, quelque forte qu'elle pût

(q) DIOD. L. 2. p. 128. JUSTIN. L. 2. c. 4. EUSTAT. *ad Perieg.* ISIDOR. *orig.* L. 9. c. 2.

(r) C'est ce que Virgile exprime parfaitement en parlant du coup dont la Nymphe Opis frapa Aruns pour venger la mort de Camille. ÆNEID. L. XI. v. 858.

Dixit & auratâ volucrem Threissa sagittam
Depromit pharetra, cornuque infensa tetendit;
Et duxit longe, donec curvata coirent
Inter se capita, & manibus jam tangeret æquis,
Læva aciem ferri, dextra nervoque papillam.

être, n'auroit pas la même facilité que les hommes pour décocher un trait. L'arc étoit l'arme principale des Amazones, elles le tenoient des Scythes, si habiles en ce genre, que toutes les autres Nations les redoutoient quand ils en venoient à cette maniére de combattre, de même que les Parthes, qui en étoient une Colonie, & qui lançoient une fléche aussi adroitement par derriere que devant eux. Les Amazones déterminées au métier des armes subirent volontiers cet inconvenient de douleur & de difformité, pour soutenir le genre de vie qu'elles avoient embrassé par goût & par un principe d'honneur.

Peut-être aussi avoient-elles en vûë l'idée des Naturalistes à ce sujet.

Quelques-uns (*s*) ont prétendu que c'étoit pour donner plus de force au bras droit, en y faisant passer la substance & la nouriture de la partie voisine qui étoit retranchée.

Mais cette raison, contraire à l'expérience, n'est pas mieux fondée (*t*) que le motif que l'on atribuë aux Amazones d'avoir estropié & rendu boiteux leurs enfans mâles, afin qu'ils fussent plus propres au mariage. C'est néanmoins de ce faux préjugé qu'est venu le proverbe (*u*) des Anciens. Il est plus vrai-

(*s*) HIPPOCRAT. *de aëre, loco & aqua*; GALENUS *in hunc loc.*

(*t*) Voïez PETIT *de Amazon.* c. 23. & le Dict. de Trévoux au mot *Boiteux.*

(*u*) DIODOR. L. 2. p. 128. *Claudus Veneri fortior.*

emblable que la jalousie & la crainte de retomber sous la domination les hommes étoient les principaux notifs qui engageoient à leur contourner les membres, pour les rendre incapables des exercices & des atigues de la guerre. Par là ils étoient contraints de se borner aux fonctions domestiques, & à celles qui ne regardent que les femmes chez es autres Nations.

Il n'y a pas même d'aparence que es Amazones eussent voulu les prendre pour maris. Cette union fixe & habituelle les auroit fait retomber dans l'inconvenient du mariage, auquel elles avoient solemnellement renoncé. L'ombre de la dépendance (x) les effraioit, & elles auroient crû

(x) JUSTIN. L. 2. c. 4.

s'y engager en prenant un Epoux. Elles avoient eu la cruauté barbare de tremper leurs mains dans le ſang de ceux qui étoient échapés au glaive de leurs ennemis. Elles ne ſentoient plus que du mépris & de la haine pour les autres, & la néceſſité de ſoutenir leur République (y) étoit le ſeul motif qui les portoit à s'en aprocher; encore étoit-ce des inconnus, des étrangers, tels que le hazard les amenoit à elles dans des lieux écartés, & elles ne conſervoient pour eux pas plus de ſentiment ni de ſouvenir que l'on en voit dans les bêtes.

Cette eſpéce de célibat auquel elles ſe conſacroient étoit marqué par l'atachement qu'elles avoient à

(y) CEDREN. p. 127.

eur ceinture, simbole de la pu-
leur, & de la chasteté dans le
exe chez les Anciens, comme elle
'étoit (z) de la force, du courage
t de la vertu dans les hommes. C'é-
oit l'usage chez les Grecs & les
Asiatiques dans les tems reculés que
es filles portassent une ceinture, qui
désignoit leur état & les distinguoit
les femmes. Homére (a) parlant
le Neptune qui vouloit joüir de Ty-
o fille de Créthé, premier Roi

(z) JOB. c. 12. v. 18. *Balteum Regum dissolvit, & præcingit fune renes eorum.*

ISAIA. c. 22. v. 21. *Induam illum (Eliacim) tunica tua, & cingulo tuo confortabo eum, & potestatem tuam dabo in manu ejus.*

Idem. c. 11. v. 5. *Et erit justitia cingulum lumborum ejus, & fides cinctorium renum ejus.*

Vide PIERII VALERII *Hieroglifica.* L. 40. *fol.* 98. & 299.

(a) HOMER. ODYSS. L. 11.

d'Iolq en Theſſalie, dit qu'il dénoüa ſa ceinture virginale. Théocrite (*b*) raporte la méme choſe au ſujet d'Europe. Phyllis (*c*) ſe ſervoit de cette expreſſion couverte pour faire connoître la foibleſſe qu'elle avoit euë pour Démophon, qui lui promettoit de l'épouſer & de s'en retourner auſſi-tôt. Cette ceinture (*d*) étoit faite de laine de brebis. La maniére dont on la ſerroit ſe nommoit le nœud d'Hercule. Le mari la défaiſoit dans le lit le premier

(*b*) THEOCR. Idyll. 19.

(*c*) OVID. *Epiſt Phyllis Demophonti.*

Cui mea virginitas avibus libata ſiniſtris,
Caſtaque fallaci Zona recincta manu.

On peut voir à ce ſujet les doctes remarques de M. de MEZIRIAC ſur la même Lettre.

(*d*) FESTUS *de Nuptiis.*

mier soir des nôces, d'où l'on tiroit le présage qu'il auroit une posterité nombreuse, comme Hercule, qui laissa soixante & dix enfans lorsqu'il mourut. Le lendemain des nôces, ou quelquefois après les premières couches (*e*) on portoit cette ceinture dans un Temple de Diane, à qui on la rendoit, parce qu'elle ne convenoit plus à une femme. On la nommoit communément *Ceste*, ce qui fit donner le nom odieux (*f*)

(*e*) SUIDAS *voce* Ζώνη APOLLON. RHOD. *Argon.* I.

(*f*) C'est sur cela que roule l'Antithese de SENEQUE dans son Hippolyte, *Act.* IV. *Scen.* I. ou Phedre parle ainsi :

Morere, si casta es viro : si incesta amori.

Juvenilque castus crimine incesta jacet.

d'*Inceste* aux mariages ou aux conjonctions qui n'étoient pas légitimes. Il est fixé aujourd'hui à celles qui violent la Loi du sang. Enfin c'est de là que sont venuës les fables des Poëtes sur le Ceste fameux de Junon, & sur celui de Venus, à qui ils atachoient (*g*) le pouvoir de donner de l'amour & de charmer les cœurs. Ils ajouterent que Cupidon son fils le vola pour lui gagner des Sujets. Or la preuve que les Amazones n'avoient point de commerce avec ces boiteux qu'elles gardoient dans leur République, c'est qu'elles ne quittoient jamais le ceste ou la ceinture de virginité. Les plus zélées d'entr'elles s'y consa-

(*g*) Lisez le discours de Junon & de Venus dans Homere. ILIAD. L. XIV. v. 190. - 221.

troient pour toute leur vie ; & les autres ne se relâchoient que pour le bien & la conservation du Roïaume qu'elles avoient formé. Mais dès qu'elles avoient conçu, elles renonçoient au commerce des hommes, & cette espece de célibat les mettoit en droit de porter toujours la ceinture qui lui étoit propre. L'atachement inviolable qu'elles y avoient fut connu jusques dans la Grece. C'est ce qui donna lieu à Eurystée Roi de Mycènes de prescrire (*h*) à son frere Hercule, qu'il vouloit perdre en l'exposant aux plus grands périls, d'aller enlever la ceinture de la Reine des Amazones. Alcide l'aporta contre

(*h*) APOLLODOR. *Biblioth.* L. 2. DIOD. L. 4. p. 221. & *seq.*

toute eſpérance, & ce fut l
viéme de ſes fameux travaux
nous verrons dans les Guerr
les Amazones eurent à ſoute

Fin de la premiere Partie

HISTOIRE
DES
AMAZONES.

HISTOIRE

DES

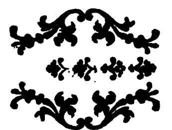
AMAZONES

ANCIENNES ET MODERNES,

Enrichie de Médailles,

Par M. l'Abbé GUYON.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez JEAN VILLETTE, ruë S. Jacques, vis-à-vis les Mathurins, à la Croix d'Or & à S. Bernard.

M. DCC XL.

Avec Aprobation & Privilege du Roi.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans la ſeconde Partie de l'Hiſtoire des Amazones.

Fin de la Table.

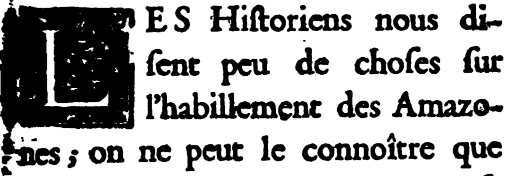
HISTOIRE



HISTOIRE DES AMAZONES.

CHAPITRE TROISIEME.

De l'Habillement & des Armes des Amazones.



LES Hiſtoriens nous diſent peu de choſes ſur l'habillement des Amazones ; on ne peut le connoître que par les Médailles qui nous en reſ-

voit dans la description de tous leurs combats (*f*) quels ravages elles faisoient avec cette arme favorite, qui portoit la mort aussi vîte que le regard & la pensée; sans que leurs ennemis pussent se mettre à couvert, ni qu'ils fussent à portée d'en tirer vengeance. Ce fut pour profiter de cet avantage que les Amazones défigurerent la plus délicate partie de leur corps par une opération douloureuse, afin de n'avoir rien (*g*) qui les empêchât de lancer une fléche avec toute la roideur dont les hommes sont capables.

L'expérience fit connoître aux

(*f*) QUINTUS SMYRN. L. I. *in pugna*. PENTHESILEÆ. VIRG. *Æneid* L. I. v. 495.

(*g*) DIOD. L 2. p. 128. JUSTIN. L. 2. c. 4. EUSTATH. *ad Perieg.* ISIDOR. *Orig.* L. 9. c. 2.

Romains que les Parthes, originaires des Scythes, & dont ils avoient conservé les usages, n'entendoient pas à se battre de près, & cette remarque leur valut plusieurs victoires. Les Amazones n'atendirent pas longtems à corriger ce défaut parmi elles. Une partie de leurs troupes (*b*) fut destinée à porter la lance comme tous les Peuples de la Grece & de l'Asie, pour s'en servir quand l'ocasion le demanderoit. La légereté & la grace avec lesquelles elles la manioient leur en avoient fait une espéce d'ornement & de contenance, lors même qu'il ne s'agissoit pas de se présenter au combat.

(*b*) DIOD. L. 3. p. 186. *& alii.* LUCIEN dans son Traité des Images parle de la statue d'une Amazone apuïée sur sa lance, qui étoit un chef-d'œuvre du célebre PHIDIAS.

Ainsi quand leur Reine Thalestris (*i*) alla voir Alexandre, elle parut devant lui tenant deux lances à la main, quoiqu'elle vînt plûtôt en femme galante qu'en Amazone Guerriere.

Celles qui l'acompagnoient (*l*) avoient, au lieu de lances, des haches d'armes doubles ou à deux tranchans, dont la hampe n'étoit pas moins grande que celle d'un javelot. La célebre Penthesilée (*m*) l'imagina dans le feu de la Guerre, & les Grecs en sentirent cruellement les premiers effets au siége de

(*i*) Q. CURT. L. 6. c. 5.

(*l*) ARRIAN. L. 7. c. 13.

(*m*) Q. CALABER *seu* SMYRNÆUS. *Homeri Paralipomena*. L. 1. p. 11. PLIN. L. 7. c. 56.

Troye. On ne voit pas que cet exemple leur ait apris à en faire usage ; mais Cyrus (*n*) arma ainsi une partie des Perses qu'il avoit amenés au secours du Roi des Medes contre Babilone, & il n'eut pas lieu de s'en repentir. Les Romains furent effraïés de voir les Peuples voisins du Danube (*o*) venir à eux avec cette arme redoutable qu'ils ne connoissoient pas, & dont un de leurs Savans ne pou-

(*n*) XENOPH. *Cyroped.* L. 3.

(*o*) HORATIUS. L. IV. Od. 4. *de laudibus Drusi.*

Videre Rhœti bella sub Alpibus
Drusum gerentem, & Vindelici, quibus
Mos unde deductus per omne
Tempus Amazonia securi
Dextras obarmet, quærere distuli ;
Nec scire fas est omnia.

A v

voit découvrir l'origine. Il fallut toute la prudence & l'habileté de Drusus pour en garantir son Armée. Enfin nous trouvons attesté (*p*) que les Amazones, entierement livrées au génie & aux exercices militaires, se servoient de toutes les armes qui étoient connuës des Peuples les plus belliqueux, parce qu'elles avoient résolu de se défendre contre tous ceux qui les attaqueroient, ou peut-être de les attaquer tous.

On le voit par l'élegante description que le Prince des Poëtes latins nous a laissée (*q*) du combat de l'illustre Reine des Volsques, dont il fait une Amazone, & qu'il com-

(*p*) DIOD. L. 2. p. 128. NONNUS *Dionysiac.* L. 19. LICETUS *de Antiqu. r. Lucernis.*

(*q*) VIRGIL. *Æneid.* L. XI. v. 648. & *seq.*

pare dans toutes ſes maniéres à celles qui habitérent les rives du Thermodon. Camille cette célébre Amazone, armée de ſon carquois, & aïant la moitié du ſein découvert pour mieux combattre, paroiſſoit pleine de valeur au milieu du carnage. Tantôt on la voïoit lancer une grêle de traits ſur l'ennemi; tantôt, la hache à la main, elle frapoit tout ce qui ſe trouvoit devant elle ſans ſe laſſer. On entendoit le bruit de ſon arc tout brillant d'or qui pendoit ſur ſes épaules, & qui reſſembloit à celui de Diane. Si quelquefois elle étoit obligée de ſe battre en retraite, ou de tourner le dos à l'ennemi, elle lançoit ſes fléches par derriére en fuiant & tournant ſon arc ſur ſon épaule. Ses compagnes choiſies,

qui étoient autour d'elle combattoient avec la même adresse. On y remarquoit sur tout la jeune Larine, Tulla, & Tarpéïa, qui n'étoient armées que d'une hache garnie d'airain ; toutes filles d'Italie, dont Camille avoit fait choix pour lui faire honneur, & pour être auprès d'elle, soit à la guerre, soit pendant la paix. Telles paroissoient ces Amazones anciennes, lorsqu'elles marchoient en escadron sur les bords du Thermodon, ou qu'elles combattoient avec leurs armes peintes de différentes couleurs à côté d'Hippolyte & de Penthésilée, ou lorsque celle-ci revenoit sur son char triomphant, & qu'une troupe de ces Guerrieres armées de petits boucliers faits en forme de croissants lui aplaudissoit poussant les cris de la victoire.

Tout ce que fit Camille pour soutenir Turnus contre Enée & les Troyens, répondit à ces dehors. Animée par le bruit des instrumens de guerre qui donnérent le signal, elle vola la premiére aux ennemis. Eumenius, Lirie, Pagaze, Terée, Harpalis, Démophon & Chromis leurs Chefs les plus remarquables, expirérent sous sa lance, & il tomba autant de Phrygiens que sa main fit partir de traits. Ornyte vieux chasseur alla se presenter à elle avec des armes fort extraordinaires. Il étoit monté sur un cheval de la Poüille, ses épaules n'étoient couvertes que d'une peau de bœuf sans aprêt; il n'avoit pour casque que la tête d'un loup, qui ouvroit la gueule, où étoient encore attachées des dents très-blanches, & son dard étoit recourbé par le

bour comme la houlette d'un Berger. Camille ne fut point émuë à l'aſpect d'un objet auſſi effraïant. » Téméraire Etrurien, lui dit-elle, » penſes-tu aller à la chaſſe des bê- » tes ſauvages, que ta vûë ſeule eſt » capable de mettre en fuite ? Le » jour eſt venu où tes paroles fié- » res & hautaines ſeront punies par » la main d'une fille. Tu pourras » néanmoins aprendre aux mânes de » tes parens que tu as eu la gloire de » leur être réüni par le fer de Ca- » mille ». Dans l'inſtant elle lance un trait qui le perce, & le fait tomber mort. Butés, Troyen d'une taille preſque giganteſque le ſuivit de près. Orſiloque voulut pourſuivre Camille, qui feignoit de prendre la fuite. Celle-ci plus habile fit un grand[illegible]ur afin de tromper ſon ad-

versaire ; elle revint sur ses pas, se mit à poursuivre celui qui auparavant la poursuivoit ; & s'élevant dessus son cheval pour fraper plus aisément, elle lui donna deux ou grands coups de hache sur la tête pendant qu'il la conjuroit de lui sauver la vie, que sa cervelle en rejaillit sur le visage de l'Heroïne.

Le vaillant fils d'Aunus qui se trouva vis-à-vis d'elle, demeura dans la crainte & l'étonnement. Voïant qu'il ne pouvoit éviter d'en venir aux mains avec Camille, il eut recours à la ruse, & lui adressa ces paroles : » Est-il étonnant » de voir tant d'avantages lorsqu'on » est monté sur un cheval, avec le- » quel on peut tout oser ? Mais des- » cendons sur l'arêne, pour rendre le » combat plus égal ; & voïons si vous

» aurez la hardiesse de vous battre
» à pied. » Camille indignée de cet insultant défi mit pié à terre, & ne garda que son épée & son bouclier. Le jeune homme qui ne cherchoit qu'à s'échaper, croit que sa ruse lui a réüssi. Il prend l'essor & se sauve à toute bride. Outrée de la tromperie, Camille remonte sur son cheval, s'élance comme un trait, arrête le Cavalier, & lave dans son sang l'insulte & la fourberie qu'il lui a faite.

Aruns entre en fureur voïant une femme causer tant de désordre par elle même ou par ceux que son exemple encourageoit. Il oublie tout le reste des ennemis pour ne s'attacher qu'à la Reine des Volsques ; il invoque les Dieux contr'elle, & ne demande d'autre récompense du zele

qui l'anime pour ſa patrie, que celle de la délivrer d'une ennemie ſi dangereuſe. Il darde à l'inſtant ſon javelot contre Camille, il la frape au côté du ſein qui étoit découvert, & court annoncer cette nouvelle aux Troyens ſans en attendre l'effet, qui ne pouvoit manquer d'être promt. Tous les ſoins des compagnes de Camille ne purent arrêter le ſang qui couloit de ſa plaïe en abondance. Sentant aprocher ſa fin, elle envoïa dire à Turnus de venir prendre ſa place. Un moment après ſes armes lui tombérent des mains, & elle expira (*r*) en recomman-

(*r*) On voit dans LICETUS, *de Antiquorum Lucernis*, la deſcription d'une ancienne lampe de terre trouvée à Rome, dont l'Auteur ni ceux qui en ont parlé n'ont pas connu le ſujet. Ils l'ont regardée comme l'ouvrage d'un Graveur ignorant, parce qu'ils y voïoient une Amazone avec

dant à ses amies de n'être sensibles à sa mort que pour en tirer vengeance.

la mammelle droite bien formée, & c'est eux-mêmes qui sont dans l'erreur. L'Ouvrier n'a pas prétendu tracer l'histoire d'une Amazone de Scythie ou du Thermodon, mais celle de la Reine des Volsques, à qui Virgile donne le courage, la force, l'armure & l'habillement de nos anciennes Guerrieres. Tout le sujet de cette lampe curieuse est manifestement tiré de l'onziéme Livre de l'Enéide. On voit une femme morte avec l'habit, la hache d'arme, le casque, le sabre & les fléches d'une Amazone, entre les bras d'une de ses compagnes, qui l'enleve du champ de bataille, & à côté un cheval qui paroît plein de feu. Il est évident que c'est Camille, qui avoit pris l'éducation & les mœurs des Amazones, à l'exception du retranchement de la mammelle droite, & qui expira en laissant tomber ses armes. Le bas relief est fait entierement sur les vers du Poëte. vers 803.

Hasta sub exertam donec perlata papillam
Hæsit, virgineumque altè bibit acta cruorem,
Concurrunt trepidæ comites dominamque ruentem
Suscipiunt . . . . .
. . . Linquebat habenas

Nous n'avons raporté si au long l'Histoire militaire de cette espéce l'Amazone Italienne que pour faire connoître les armes & la maniére de combattre de celles de Scythie. C'est de celles-ci que le Poëte Latin a manifestement emprunté le caractére & les beautés du tableau de son Héroïne, qu'il habille & qu'il anime comme celles du Thermodon. On lui voit les fléches, la lance, la hache d'arme, l'épée & le bouclier particulier des Amazones.

Cette arme défensive étoit en effet d'une figure extraordinaire. On

Ad terram non sponte fluens: tum frigida toto
Paulatim exolvit se corpore, lentaque colla,
Et captum leto posuit caput, arma relinquens,
Vitaque cum gemitu fugit indignata per umbras.

la nommoit Pelta, & il importe fort peu de savoir, si elle avoit la même forme que les petits Boucliers des Romains apelés *Ancilia.* Un (*f*) Savant a fait beaucoup de recherches, de comparaisons & de conjectures, pour éclaircir ce point fort peu interessant, & pour concilier quelques mots des Historiens. Mais après s'être tourné en tout sens, il avouë qu'on ne peut les entendre ni les acorder, & qu'il faut nécessairement en venir aux Médailles. Toutes celles que les Curieux ont recueillies sont uniformes dans la maniére de représenter le Bouclier des Amazones. Il n'étoit ni quarré, ni ovale comme ceux des autres Nations, qui couvroient souvent la

(*f*) PETIT. *Dissert. de Amazonibus.* c. 25. & 26.

dlus grande partie du corps. On peut
uger par les proportions, qu'il avoit
out au plus un pié & demi de
liamétre dans sa plus grande lar-
ceur, ce qui marquoit plus d'adres-
e dans les Amazones que dans les
leux peuples les plus belliqueux,
'entens les Macédoniens & les Ro-
nains. Il avoit à peu près la forme
lu croissant (*t*) de la lune dans son
cinq ou sixiéme jour, les deux
pointes étoient en haut, souvent
un peu recourbées en dedans; & au
nilieu de l'échancrure, il y avoit
une petite élévation, soit pour lui
donner de la force, soit pour rom-
pre le coup du sabre qui y auroit
porté, soit pour rendre l'anse plus
sûre & plus commode.

(*t*) Q. SMYRNÆUS *Paralip.* L. I. v. 146. VIRGILE. *Æneid.* L. 11. v. 663. l'apelle *Lunata pella.*

Il n'en eſt pas de même de l'Inſtrument dont les Amazones ſe ſervoient pour donner le ſignal du combat. C'eſt le point de leur Hiſtoire ſur lequel on trouve moins de lumiéres. Un (*u*) Ecrivain du VII. ſiécle eſt le ſeul qui en parle, & il dit que leur Reine les avertiſſoit par le ſon du Siſtre quand il falloit aller à l'ennemi. Mais toute la déférence qui eſt duë à ce ſavant Etymologiſte Antiquaire ne perſuadera pas qu'il ait rencontré juſte ſur

(*u*) ISIDOR. *Origin.* L. 2. c. 21. Siſtrum ab Inventrice vocatum. Iſis enim Ægyptiorum Regina id genus inveniſſe probatur. Unde & hoc mulieres percutiunt, quia inventrix hujus generis eſt mulier. Unde & apud Amazonas ſiſtro ad bellum fœminarum exercitus vocabatur. Et L. 18. c. 4. Apud Amazonas autem non tuba, ſicut à Regibus, ſed à Regina ſiſtro vocabatur fœminarum exercitus.

Les Anciens parlent ſouvent du ſiſtre; mais tous ſe réüniſſent à ne le donner qu'aux Egyptiens. *Vide* ALEXAND. *ab Alexandro Genial. dierum.* L. 4. c. 2. *cum notis* TIRAQUELLII.

cette matiére. Le Siſtre étoit un inſtrument fort doux, qui ne s'entendoit pas de loin, & par conſéquent peu propre à faire ébranler une armée, à émouvoir les paſſions violentes, le feu, l'ardeur, la colére & cette eſpéce d'ivreſſe qui doit tranſporter dans les combats. On ne connoît que les Lacédémoniens qui ſe ſerviſſent de fluttes en cette ocaſion. Encore la flutte avoit-elle plus de force que les Siſtres, & qu'on pouvoit l'augmenter en les multipliant; au lieu qu'il ne paroît pas poſſible d'acorder pour la juſteſſe pluſieurs Siſtres enſemble.

Il faut donc recourir de nouveau aux monumens de l'Antiquité. Le hazard a conſervé un morceau de cuivre (*x*) qui a toutes les marques

(*x*) Je ne le trouve que dans PETIT *de Amaz.* c. 47.

de la plus grande ancienneté, & qui faisoit partie d'un sujet plus considérable. Ce fragment représente un Bouclier des Amazones, où l'on voit une de ces Guerrieres dans une attitude de tristesse, qui a sur ses genoux une petite fille nuë, & derriére elle un Cornet & une Trompette. On soupçonne que c'est le reste de quelque Trophée, qui décrivoit une victoire remportée sur les Amazones. Quoiqu'il en soit de son origine, les deux Instrumens de guerre que l'on y aperçoit montrent qu'elles s'en servoient, comme les autres Nations, pour donner le signal du combat & de la retraite. Ce témoignage est confirmé par l'Epigrame (y) attribuée à l'Empereur Adrien sur le combat des Amazones.

(y) Ut belli sonuere tubæ, violenta peremit. Hippolyte, Theutranta....

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Des Guerres des Amazones.

RIen n'étoit plus célébre chez les anciens peuples que les ıerres des Amazones, que la vaır avec laquelle elles avoient comttu, & les lauriers qu'elles avoient nportés sur les Heros mêmes. :s premiers Poëtes de la Gréce, ii par leurs chants transmettoient ıls à la postérité l'Histoire de leur cle ou des âges précédens, avoient rit les exploits & les belles tions de ces Héroines. C'est en rtie par leur canal qu'on en eut connoissance dans les tems postéeurs, qu'elle passa chez toutes les

Nations, & en particulier chez les Romains, où elle fit l'admiration des Empereurs & des Savans. Néron se préparant à porter la guerre dans les Gaules, crut devoir renforcer son armée d'une Compagnie (z) d'Amazones, à qui il donna des haches d'armes & de petits boucliers, & qu'il fit armer à la maniére de combattre des Anciennes. Le peuple y étoit si rempli de belles idées & d'estime pour elles, qu'il ne savoit pas donner d'éloges plus flateurs au Prince qu'en le comparant à elles. Ainsi voulant louer l'Empereur Commode (a) dans les Jeux publics, il s'écrioit ; » Vous » êtes le Maître absolu de l'Uni-

(z) SUETON. *in Nerone*. c. 46.

(a) XIPHILIN. *ex* DIONE. *Collect. Scriptor. Rom.* p. 382.

» vers, le premier de tous les Sou-
» verains ; par tout la fortune se
» plaît à manier vos armes, vos
» victoires égalent celles des Ama-
» zones. « L'Histoire de chacune
nous les fera connoître.

ARTICLE PREMIER.

Premiere Guerre des Amazones.

L'Etablissement du Roïaume des Amazones souffrit des difficultés que d'autres auroient regardé comme insurmontables. Leur Trône ne put s'affermir qu'après la défaite des Peuples qui habitent les environs du Mont Caucase & les rives méridionales du Tanaïs ; c'est-à-dire les Cimbriens ou Cimmeriens, les Sarmates, les Colches, les Laziens, les Ibériens & les Albaniens.

C'est le Païs que nous apellons aujourd'hui la Crimée, la Circassie, ou le commencement de la petite Tartarie. A ces noms de Barbares toutes les Nations policées frémissoient, ne connoissant pas de plus rude fléau que celui qu'elles avoient essuïé dans les incursions des Scythes, dont ils faisoient tous partie, & qui avoient un Cimetere pour leur Divinité principale. (*b*)

Les Cimbriens qui ocupoient le Bosphore de la Méotide, étoient venus (*c*) s'y établir du fond de la Germanie, & avoient tracé leur route par le fer & la flamme dans le païs qu'ils avoient traversé. Rarement ils s'ocupoient à cultiver la

(*b*) LUCIAN. *Dialog. Jovis Tragici.*

(*c*) STRABO. L. 7. p. 449. Voïez PLUTARCH. *in Mario.*

rre pour en recüeillir les fruits.
; trouvoient plus doux (*d*) de vi-
e de rapines & de ce qu'ils en-
voient aux étrangers. D'intelli-
nce quelquefois avec les Ziges &
; Henioques leurs voisins, ils for-
oient (*e*) de nombreuses Esca-
es, composées de petits bâtimens
'ils nommoient *Camares*, avec
quels ils couroient la mer Noire,
levoient les vaisseaux chargés de
vres & de marchandises, déso-
ient les côtes maritimes, & pous-
ient leurs ravages jusques dans
onie. Non contens des effets qu'ils
uvoient ravir, ils emmenoient

(*d*) POSSIDONIUS *apud eumd.* p. 450. & *seq.*
RODOT. L. I. n. 6.

(*e*) STRABO. L. II. p. 756. & 758. TACIT.
. L. 3. c. 47. DIONYS. PERIEG. v. 686. &
EUSTATH. *in hunc locum.*

auſſi comme priſonniers ou captifs les particuliers qu'ils ſavoient être riches, pour en tirer de fortes rançons. Mais ces Pirates, violateurs du droit des gens avec les Etrangers, n'y étoient pas plus fidéles entr'eux-mêmes. Dès qu'ils étoient revenus de leurs courſes, ils tranſportoient leurs Camares & le butin dans des Forêts voiſines; ils ſe voloient pendant la nuit les uns les autres, & la proïe qu'ils ſe réjoüiſſoient d'avoir emportée devenoit le ſujet de la vengeance & du carnage. Les broüillards preſque continuels qui regnent aux environs du Boſphore Cimmerien ont fait donner le nom de *Mer Noire* au Pont Euxin, & celui d'*Enfer* (*f*)

(*f*) L'erreur vient d'un endroit de l'Odyſſé,

au païs voisin où un Poëte (*g*) pour la même raison de ténébres & d'obscurité place le Palais du sommeil. (*h*)

Les Sarmates ou Sauromates

où l'on a confondu l'Italie avec le Bosphore Cimmérien. Voïez STRABON. L. 5. p. 374.

(*g*) OVID. *Metam.* L. 2. v. 592.

(*h*) HAITON *Histoire Orient.* c. 10. parle ainsi de ce Païs obscur ou ténébreux. « On voit » dans le Roïaume de Géorgie une chose vraiment digne de remarque, que je n'oserois pas » raporter, & que je n'aurois jamais pu croire, » si je ne l'avois pas vû par moi-même. Mais » parce que j'y ai été en personne, & que j'en » suis témoin, je ne ferai point difficulté de le » dire. C'est une certaine Province, qui peut » avoir trois journées de circuit, & qui est partout si ténébreuse, qu'en aucun tems on n'y » peut rien apercevoir. Aussi personne n'ose y » entrer dans la crainte de n'en pouvoir sortir. » Les Habitans qui l'environnent assurent qu'ils » y entendent souvent des hurlemens d'hommes » & de bêtes sauvages, le chant des coqs & le » hennissement des chevaux ; & par le courant » d'un certain fleuve qui sort de cet endroit, on a » des preuves certaines qu'une Nation particuliere y habite. Il est vrai qu'on trouve dans les » Histoires de Georgie & d'Arménie qu'il y eut » autrefois un très-méchant Empereur des Perses

étoient véritablement (*i*) Scythes. Ils en menoient la vie errante ; ils en avoient les mœurs, les coûtumes, la cruauté. Les Peuples de la Colchide & de la Lazique n'étoient ni moins guerriers, ni moins inhumains. La célébre expédition des Argonautes, le Monstre qui gardoit la Toison d'or, les poisons & les enchantemens de Médée, ra-

» nommé Savorée, qui ordonna à tous les Habitans de l'Asie de venir adorer ses Idoles sous » peine de mort, ce qui procura le martyre à plusieurs Chrétiens & en fit tomber d'autres dans » l'Apostasie. Alors, dit-on, s'éleverent d'épaisses ténébres sur cette contrée, à la faveur desquelles se sauverent ceux qui confessoient le » nom du Christ ; mais les Idolâtres & les Apostats y demeurerent envelopés, & l'on croit » qu'ils y resteront jusqu'à la fin du monde ». Voilà la fable du Voïageur Arménien & des Georgiens du treiziéme siécle, qui vient d'une autre beaucoup plus ancienne. Voïez la Martiniere aux mots *Cimmerii* & *Cimbres*.

(*i*) STRABO L. 2. p. 753. & 774. TACIT. *Annal.* L. 6. c. 33. *& seq.*

pellent l'idée qu'on en avoit (*l*) lorſque les Provinces maritimes du Pont paſſoient pour inacceſſibles aux Nations étrangéres. Enfin cellesde l'Iberie & de l'Albanie vivoient plus renfermées dans leurs montagnes; mais elles étoient auſſi belliqueuſes que les premieres, & du tems de Pompée, elles ſe glorifioient (*m*) de n'avoir jamais ſubi le joug tributaire des Medes ni des Perſes, ni des Macedoniens.

Au milieu de tous ces Peuples principaux étoit le Mont Caucaſe, qui ſembloit leur communiquer ſon caractere & ſes rigueurs. C'eſt une longue chaîne de montagnes im-

(*l*) HORAT. *Epod.* 12.
Cales venenis officina
Colchicis.

(*m*) PLUTARCH. *in Pomp.* APPIAN. *Mithrid.*

praticables, qui s'étendent (*n*) depuis le Pont Euxin jusqu'à la mer Caspienne, & forment une espéce de muraille naturelle, qui sépare le païs des Scythes & celui des Peuples civilisés. Il n'y avoit dans sa largeur qu'un seul défilé, que l'on nommoit *la Voie* ou *les Portes* (*o*) *Caucasiennes*; où la main des hommes avoit autant de part que la nature. C'étoit (*p*) un passage étroit, fermé par une Porte énorme que les Ibériens avoient faite de plusieurs grosses poutres garnies de bandes

p. 244. TACIT. ANNAL. L. 6. c. 34. STRABO. L. 11. p. 764. *& seq.*

(*n*) STRABO. L. 11. p. 760.

(*o*) Quelques-uns les ont nommées *Caspiennes* à cause de la proximité de cette mer. Mais les vraies *Portes Caspiennes* étoient beaucoup plus bas.

(*p*) PLINE. L. 6. c. 11. Aristote dit des choses remarquables sur cette montagne. *Meteorol.* L. 1. c. 13.

de fer, pour empêcher les incursions des Scythes. Les Ibériens seuls pouvoient les ouvrir, & il n'y avoit point d'autre chemin pour venir du Nord. Des révolutions naturelles ou quelqu'autre cause ont rendu ce détroit infiniment plus difficile qu'il ne l'étoit alors. On lui donne trente-six lieuës de largeur dans les endroits où il est le plus court & le plus praticable, quoique perpetuellement couvert de neiges, suivant la rélation d'un (*q*) Moderne fidéle. Cependant la terre y est fertile en différentes productions nécessaires à la vie, & l'on y trouve des habitans en grand nombre, mais d'une grossiereté & malpropre-

(*q*) CHARDIN en parle pour l'avoir passé. Sa Relation mérite d'être luë to. 2. p. 90. & suiv. Joignez-y STRABON L. II. p. 760. & suiv. qu'il paroît n'avoir pas bien entendu.

té dégoutante. Anciennement ils avoient (*r*) un Prince soumis à un Conseil de trois cens personnes, & ils pouvoient mettre en campagne deux cens mille combatans. On ne voit aujourd'hui (*s*) aucun vestige des richesses immenses qu'ils devoient tirer autrefois de ce (*t*) fleuve, qui rouloit de l'or dans son sable, qui le rendoit très-commun parmi eux, & les tenoit toûjours en garde contre l'aproche des Etrangers. Le bruit de leur opulence s'étendit jusques dans la Gréce, & fit naître (*u*) l'imagination de la Toison d'or.

(*r*) STRABO L. II. p. 763.

(*s*) Voïage du P. Ange Lamberti dans le Recueil de THEVENOT. p. 44.

(*t*) STRABO L. II. p. 763. APPIAN. *in Mithridaticis* p. 242.

(*u*) STRABO, *ibid. adde* APOLLONII & FLACCI *Argonautica*.

Mais leur férocité ne permettoit qu'à une Jeunesse brillante, courageuse, & passionnée pour l'héroïsme d'en entreprendre la conquête.

Néanmoins quelque danger qu'il y eût d'entrer en guerre avec ces Peuples agrestes & belliqueux dont nous venons de parler, qui étoient tous renfermés entre le Tanaïs, le Pont-Euxin, les environs du Caucase & la mer Caspienne, les Amazones n'en furent point effraïées; c'est contr'eux qu'elles firent leurs premieres armes. Après le massacre de leurs maris, elles montrérent qu'elles avoient hérité de leur esprit & de leur cœur. D'abord elles s'assurérent la possession de la contrée qu'elles ocupoient, & l'heureux succès de cette entreprise les encouragea à porter leurs vuës plus loin. Ce fut de

jetter les fondemens d'une Monarchie qui établît la gloire de leur sexe, en faisant voir que des femmes étoient capables d'honorer le sceptre & la couronne par la maniere dont elles sauroient les porter. Marpesia & Lampeto (*x*) furent celles qu'on en jugea les plus dignes, & dès-lors on leur donna le titre de REINE. Elles choisirent celles que l'âge, la force & la bravoure rendoient propres à porter les armes. Le caractere, la vengeance & l'émulation les eurent bien-tôt formées aux exercices militaires. Les exploits par lesquels elles s'annoncérent les rendirent formidables, & ces premiéres prospérités donnérent ocasion aux loix simples qui

(*x*) JUSTIN. L. 2. c. 4. JORNANDES, *de rebus Geticis*. c. 7.

soutinrent & firent briller l'Etat des Amazones. Renoncer pour jamais au mariage ; n'avoir de commerce avec les hommes que pour se procurer des survivantes; n'élever aucun enfant mâle ; ne garder que les filles qu'elles préparoient à la guerre dès l'enfance, vivre du fruit de leur arc ; craindre par dessus tout la domination des hommes ; enfin ne recevoir d'autres ordres que de celles que le choix ou la naissance auroient placées sur le Trône; ce furent les seules maximes par lesquelles les Amazones résolurent de se gouverner.

Tandis qu'une de leurs Reines demeuroit à la Cour pour veiller au dedans, l'autre étoit à la tête de l'armée, qui observoit la disposition & les mouvemens des Peuples voisins de la frontiere. Au bruit des

plus légéres hòstilités, elle en tiroit un prétexte de déclarer la guerre. Elle entroit dans le païs ennemi, elle y jettoit l'effroi par ses ravages, elle renversoit tout ce qui se présentoit pour faire résistance, & profitant du droit de conquête, elle assujetissoit à sa puissance le païs & les peuples qu'elle avoit vaincus. D'âge en âge la valeur & l'ambition augmentérent ces progrès. Les Amazones s'étendirent au loin, elles subjuguérent ces Nations qui faisoient la terreur de l'Asie Meridionale ; elles les forcérent de les reconnoître pour leurs Souveraines & de leur obéïr, quoique la plûpart eussent des Rois, redoutables à tout autre ennemi, mais qui devinrent vassaux des Amazones. Elles subjuguérent ainsi les environs du

Bosphore Cimmérien & une grande partie de la Sarmatie, d'où leur vint le nom de (y) *Sauromatides*; parce qu'elles avoient conquis ce Roïaume, dont les habitans, d'ailleurs guerriers formidables, étoient tombés sous la domination des femmes. C'est-là en effet qu'un des plus savans Ecrivains de l'Antiquité, s'il n'est pas le premier de tous, place le Roïaume des Amazones, qui s'étendoit même sur les hommes. *Primo Sauromatæ Gynæcocratumeni* (z).

Plus cet Empire étoit flateur, plus il excitoit l'émulation de celles qui l'avoient acquis. Transportées de

(y) HERODOT. L. 4. n. 110. DIONYS. PERIEG. v. 655. *& seq.* STEPHAN. BYZANT. *voce Amazones*, *& alii.*

(z) PLINE *Hist. nat.* L. 6. c. 7. & d'après lui M. DE L'ISLE, Carte de l'Asie. On connoît la critique & l'exactitude de ce savant Géographe. POMPON. MELA. L. 1. c. 20.

l'esprit de conquête ; elles voulurent continuer la noble carriére qu'elles s'étoient ouverte. Le sort aïant décidé que Lampeto veilleroit à la tranquillité de l'Etat & contiendroit dans l'obéïssance les païs subjugués, Marpésia se mit à la tête des Guerrieres triomphantes, & tourna ses armes contre les (*a*) habitans du Caucase. La férocité de ces peuples, & les horreurs des rochers & des neiges qui les couvroient n'arrêterent point son ardeur. La Victoire qui avoit soutenu ses génereux efforts dans la Sarmatie, la seconda pareillement dans cette seconde expedition. Marpésia mit sous le joug des hommes qui ne l'avoient jamais connu, & qu'aucun des plus témé-

(*a*) JORNANDES. *de rebus Geticis*, c. 7.

raires Conquérans ne tenta de renouveller. Elle parcourut ces montagnes escarpées, & impraticables pour d'autres que ceux qui y étoient nés, elle y fit un séjour de quelque tems; & pour en conserver la mémoire une partie du Caucase fut appellé (*b*) *le Mont Marpesien.* Là pour rendre graces aux Dieux des faveurs

(*b*) Nec magis incepto vultum sermone movetur
Quàm si dura silex, aut stet Marpesia cautes.

VIRGIL. *Æneid.* L. 6. v. 470. *& seq.* Sur l'autorité de Servius, nos Commentateurs expliquent le mot de *Marpesia* par une prétendue montagne de Marpeson qu'ils jugent à propos de placer dans l'Ile de Paros; mais dont aucun Géographe n'a eu connoissance. Servius ne l'a imaginée que parce qu'il ignoroit cette circonstance de l'Histoire des Amazones, rapportée par le savant JORNANDES. Virgile qui la savoit se sert de cette belle comparaison pour dire que la dureté du cœur de Didon aux enfers égaloit celle des rochers du Mont Caucase. C'est tout ce qu'il pouvoit dire de

inouïes qu'ils lui acordoient, elle consacra (c) une Roche de grandeur énorme, que la vetusté, l'air & les broüillards avoient noircie, & elle y offrit un Sacrifice de reconnoissance au nom de sa Nation. Cet acte de religion devint commun aux Amazones. Tous les ans elles y alloient immoler non des boeufs ou d'autres animaux, mais un beau cheval qu'elles avoient nourri & engraissé avec soin, pour rendre la victime plus agréable. Dans la suite, lorsqu'elles eurent connoissance des Divinités de la Gréce, elles bâti-

plus noble & de plus fort. Il avoit déja dit dans le même sens : Lib. 4. v. 366.

Duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, Hyrcanæque admorunt ubera Tigres.

(c) APOLLON. RHOD. *Argonaut.* L. 2. v. 1176. *& seq.*

rent au même endroit un Temple au Dieu de la Guerre.

Les peuples du Caucase vaincus, il étoit désormais facile aux Amazones de passer dans l'Ibérie, dont elles avoient franchi les barrieres. Soit qu'elles se contentassent des honneurs de la victoire, soit qu'elles imposassent un tribut à ceux qu'elles avoient oprimés sous le poids de leurs armes, il est certain qu'elles coururent l'Ibérie, la Colchide & l'Albanie, & qu'elles en triomphérent.

On ne peut douter que dans le cours de cette expédition elles ne se soient associé d'autres femmes, qui par caractere, par mécontentement de leurs maris, ou par d'autres motifs demandérent à être reçuës dans leur armée. Il paroît encore qu'elles

prenoient des hommes pour leur servir de troupes auxiliaires & pour renforcer leur milice. La puissance qu'elles avoient acquises sur eux, l'espérance certaine de la victoire, l'apas du butin faisoient marcher les Scythes à la suite des Amazones, & ils obéissoient volontiers à des Guerrieres plus habiles qu'eux dans la sience des combats. Nous verrons qu'elles en menoient avec elles (*d*) quand elles passerent dans l'Attique.

Ce fut donc avec de tels renforts qu'elles se jetterent sur les Provinces de l'Asie Mineure le long du Pont Euxin. Elles s'acquirent un domaine considérable (*e*) dans les

(*d*) ISOCRAT. *in Panathenaïco.*

(*e*) ORPHÆUS. *Argonaut.* v. 736. *& seq.* APOLLON *Argonaut.* v 989 *& seq.* ÆSCHYLUS *in* [illegible]*meth.* APOLLODOR. L. 2. DIODOR. L. 2. STRABO. PLUTARCH. *& alii. passim.*

vastes & fertiles plaines qui sont arrosées par le Thermodon & l'Iris; elles s'y formérent un établissement qui fut la plus célébre & la plus durable de leurs habitations, & elles y bâtirent la grande Ville de Thémiscyre, où fut fixé le siége de leur Puissance. Le secours que cette conquête leur procura les mit à portée de pousser leurs exploits jusques sur les côtes de la mer Egée; & elles y devinrent fondatrices de plusieurs Cités mémorables, qui conservérent à la postérité le souvenir de leurs victoires. Soit indolence, soit terreur bien fondée, on ne voit pas que les Rois d'Assyrie successeurs de Ninias se soient oposés à des progrès aussi étendus que rapides. La mollesse dans laquelle ces Princes vivoient ne leur permettoit

prenoient des hommes pour leur servir de troupes auxiliaires & pour renforcer leur milice. La puissance qu'elles avoient acquises sur eux, l'espérance certaine de la victoire, l'apas du butin faisoient marcher les Scythes à la suite des Amazones, & ils obéissoient volontiers à des Guerrieres plus habiles qu'eux dans la sience des combats. Nous verrons qu'elles en menoient avec elles (*d*) quand elles passerent dans l'Attique.

Ce fut donc avec de tels renforts qu'elles se jetterent sur les Provinces de l'Asie Mineure le long du Pont Euxin. Elles s'acquirent un domaine considérable (*e*) dans les

(*d*) ISOCRAT. *in Panathenaïco.*

(*e*) ORPHÆUS. *Argonaut.* v. 736. *& seq.* APOLLON *Argonaut.* v 989 *& seq.* ÆSCHYLUS *in* [illegible]. APOLLODOR. L. 2. DIODOR. L. 2. STRABO. PLUTARCH. *& alii. passim.*

vastes & fertiles plaines qui ſont arroſées par le Thermodon & l'Iris ; elles s'y formérent un établiſſement qui fut la plus célébre & la plus durable de leurs habitations, & elles y bâtirent la grande Ville de Thémiſcyre, où fut fixé le ſiége de leur Puiſſance. Le ſecours que cette conquête leur procura les mit à portée de pouſſer leurs exploits juſques ſur les côtes de la mer Egée ; & elles y devinrent fondatrices de pluſieurs Cités mémorables, qui conſervérent à la poſtérité le ſouvenir de leurs victoires. Soit indolence, ſoit terreur bien fondée, on ne voit pas que les Rois d'Aſſyrie ſucceſſeurs de Ninias ſe ſoient opoſés à des progrès auſſi étendus que rapides. La molleſſe dans laquelle ces Princes vivoient ne leur permettoit

pas de se présenter en campagne devant des Guerrieres telles que les Amazones. Ils aimérent mieux abandonner une partie de leur Roïaume, que de sortir de leur Palais, le sein des délices & des plus honteuses voluptés.

Il n'étoit pas possible qu'un Empire qui comprenoit plus de cinq cens lieuës de païs fût gouverné par une seule Reine. Il fut divisé en trois (f) Roïaumes qui eurent chacun leurs Souveraines propres & indépendantes, quoique parfaitement unies & liguées ensemble pour se défendre mutuellement. L'une tenoit sa Cour dans la Sarmatie. L'autre à Thémiscyre, & la troisiéme aux environs d'Ephése. Ainsi elles

(f) APOLLON. RHOD. *Argonaut.* L. 2. v. 998. & *seq.*

pouvoient

uvoient ſe ſecourir aiſément con-
: les incurſions de leurs ennemis
mmuns.

ARTICLE II.

Seconde Guerre des Amazones.

L y avoit près de (*g*) trois cens ans que leur puiſſance & leur ré-
ιtation ſe ſoutenoient avec le mê-
e éclat, lorſqu'elles furent atta-
ıées pour la premiere fois par un
:uple qui ne les connoiſſoit que
r le bruit de leur valeur. Euryſtée
oi de Mycénes (*h*) cherchant à
:rdre Hercule ſon frere, dont la

(*g*) DIODORE L. 2. p. 129. dit *pluſieurs ſiec'es*; l'ordre des tems n'en peut admettre moins de is.

(*h*) APOLLODOR. *Biblioth.* L. 2. DIOD. L. p. 229.

rance de vie. Philippis voulut venger sa mort, & cette amie eut bientôt la même destinée. Prothoë, pleine de fureur, courut à Hercule, & le frapa sept fois de son dard, sans pouvoir percer la peau de lion dont il étoit couvert. Elle succomba elle-même sous un seul coup de massuë qu'il lui porta. Eurybée, que plusieurs traits d'une valeur inouie avoient rendu célébre, se glorifioit de réparer elle seule l'honneur de sa Nation. Elle se présenta devant Hercule, elle combattit vivement ; mais le succès n'y répondit pas, & elle fut renversée comme les autres. Céléne, Eurybie, Phobée, se réunirent pour attaquer de l'arc cet Atléte invincible & infatigable. Il courut à elles en pa-

ſes aſſauts, mais enfin elles crurent qu'il étoit honteux pour elles de demeurer dans leur enceinte, & de ſe tenir toûjours ſur la défenſive. Elles ſortirent en foule contre les Grecs, & leur livrérent un combat ſanglant, où le courage & l'habileté militaire éclatérent de part & d'autre.

Hercule, qui ſe diſtinguoit par ſa force & ſa bravoure devint un objet de colére & d'émulation pour les plus illuſtres & les plus animées d'entre les Amazones. Aëlle, ainſi nommée pour ſa légéreté étonnante, fut la premiere qui oſa l'attaquer perſonnellement. Elle ſe fit admirer des Grecs par ſon adreſſe, ſes ruſes & ſes mouvemens. Mais elle ne put éviter un coup violent de ſon adverſaire, qui la terraſſa ſans eſpé-

pheroit en la personne de leur Reine captive. Hercule satisfait de la Victoire qu'il avoit remportée, lui permit de retourner sur son trône, rendit en même-tems sa liberté à Ménalippe. Mais Thesée emmena Hippolyte, à qui l'on donna le nom d'Antiope sa sœur.

ARTICLE III.

Troisiéme Guerre des Amazones.

DEs hostilités aussi éclatantes devoient annoncer aux Grecs que les Amazones feroient leurs efforts pour en tirer vengeance. Aussitôt après la retraite d'Hercule, elles se rassemblérent de toutes parts; elles prirent à leur solde (*p*) un corps

(*p*) ISOCRATES *in Panathen.* DIOD. L. 4. p.

de Scythes auxiliaires ; elles n'oubliérent rien de ce qui pouvoit leur rendre la victoire que le petit nombre des combattantes à Thémiscyre, l'absence de leurs troupes & la surprise leur avoient fait perdre. Orithrie se mit en marche à la tête d'une armée qui ne respiroit que le sang & la flamme ; elle passa la mer, & se rendit dans l'Attique par la Thessalie, laissant par tout des vestiges de sa colére. Elle campa (q) dans l'ancienne ville d'Athénes, bâtie par Cecrops, entre le Musée & le Pnyx, lieu où le peuple

54. JUSTIN. L. 2. c. 4. PAUSANIAS. L. 1. c. 15.

(q) PLUTARCH. *in Theseo* d'après Philochore, Pherecide, Hellanicus, Herodore, & Clidemus qui avoient écrit cette Histoire dans un grand détail, preuve bien certaine de sa réalité.

tenoit ſes aſſemblées, non loin de la Citadelle, & elle envoïa ſommer Theſée de rendre Hippolyte qu'il avoit ravie.

Ce Prince averti de leurs aproches par l'allarme qu'elles avoient jettée ſur leur route, raſſembla autant de troupes qu'il lui fut poſſible, & ſe forma en ordre de bataille devant les murs de la Ville. Le feu & l'impatience que l'on voïoit dans les Amazones effraïérent ſes Soldats. Lui-même en fut émû, & il offrit un ſacrifice à la Peur, pour lui demander de ne pas ébranler les ſiens, & de ne fraper que les ennemis. Après pluſieurs ſorties ou legers combats qui durerent près d'un mois, les deux partis en vinrent à une action déciſive. L'aile gauche des Amazones s'étendoit juſ-

à l'endroit qui fut nommé de-
s *Amazonien*, & leur droite al-
: jusqu'au Pnyx, le long de la
ce dorée. L'aile droite des Athé-
ns fit la premiere décharge, &
repoussée jusqu'au Temple des
ménides, la gauche donnant en-
te sur les Amazones les en-
ıça, les obligea à se réfugier
ıs leur camp, & en fit un grand
nage. Quelques Historiens a-
ent écrit qu'Hippolyte perdit
vie à cette bataille d'un coup de
elot dont elle fut percée par une
re Amazone, lorsqu'elle com-
toit vaillamment auprès de Thé-
; & que pour rapeller le souve-
de sa bravoure, les Athéniens
vérent sur son tombeau (r) la

r) PAUSANIAS dit sur la tradition des Mé-
iens qu'elle avoit son tombeau chez eux, où

colonne que l'on voïoit encore du tems de Plutarque près le Temple de la Terre céléste, c'est-à-dire la Lune. Mais il est plus certain qu'elle servit de médiatrice pour négocier le traité qui mit fin à cette guerre, après des pertes très-considérables de part & d'autre. Egalement attachée au Roi d'Athénes & aux Amazones, elle fit transporter sécretement à Chalcis de l'Ile d'Eubée celles qui étoient blessées. Il en guérit une partie, & les autres furent enterrées dans le champ que les Chalcidiens nommoient *Amazonien*. L'endroit où la paix fut jurée s'apella depuis *Hermocosion* lieu du serment. Il étoit vis-à-vis le Temple de Thésée, & tous les

elle mourut de douleur de ne pouvoir s'en retourner avec ses compagnes. L. 1. c. 41. p. 100.

ans on faisoit un sacrifice aux Amazones la veille des fêtes de ce Héros. Ceux de Mégare montroient aussi la sépulture de quelques-unes de ces illustres Guerrieres qui avoient perdu la vie chez eux. On dit encore qu'il en mourut plusieurs à Cherronée, ville de Béotie, & qu'on les enterra prés d'une petite riviere, qu'on apella pour ce sujet Thermodon. Enfin on voïoit plusieurs de leurs tombeaux près de Scotuse & des rochers Cynoscephales en Thessalie, où quelques-unes furent tuées dans les hostilités qu'elles commirent en traversant cette Province pour aller à Athénes. Ces monumens seront pour tout esprit raisonnable des preuves sans replique de la réalité des Amazones & de leur Hif-

On ne ſait quel ſujet de diviſion qui s'étoit mis entr'elles & les Scythes qui les acompagnoient, engagea ceux-ci à ſe ſéparer avant la bataille. Touchés néanmoins du mauvais ſuccès qu'elles y avoient eu, ils les reçurent (ſ) dans leur camp, & les protégerent pendant leur retraite. La honte qu'elles reſſentoient d'avoir ſi mal réüſſi dans cette expédition ne leur permit pas de reparoître à Thémiſcyre; elles paſſérent avec eux dans la Scythie Européenne au-deſſus de la Thrace. Là elles formérent une nouvelle habitation, qui leur fit donner le nom de

(ſ) DIODOR. L. 4. p. 234. JUSTIN. L. 2. c. 4. auſquels il faut néceſſairement raporter ce que dit HERODOTE L. 4. n. 110. 117. ſur le paſſage des Amazones en Scythie, qui ne peut être vrai dans aucune autre ocaſion. On voit bien que celle qu'il donne eſt une fable dans toutes ſes circonſtances.

(*t*) *Thraciennes*. Mais cet établissement ne subsista pas. Les Amazones étant en trop petit nombre pour se soutenir selon les loix de leur état, elles entrérent insensiblement dans celui des femmes ordinaires.

ARTICLE IV.

Quatriéme Guerre des Amazones.

LA défaite de l'armée des Amazones sous les murs d'Athénes & la retraite en Scythie de celles qui avoient échapé au carnage ne détruisit point leur Nation. Plusieurs années après elles firent la guerre

(*t*) VIRGIL. *Æneid.* L. XI. v 858.

Dixit & aurata volucrem Threissa sagittam
Deprompsit pharetra.

(*u*) aux Phrygiens, qui implorérent le ſecours de Priam Roi de Troye. Mais ni les Poëtes, ni les Hiſtoriens ne nous en aprennent aucun détail; nous ne ſavons pas même pour quel parti ſe déclara la victoire. On dit ſeulement (*x*) que Myrine Reine des Amazones y perdit la vie.

Quelle qu'en ait été l'iſſuë, il eſt certain qu'elles ſe reconciliérent avec Priam, moins ſans doute par la crainte de ſes armes, que par la haine & le reſſentiment qu'elles avoient contre les Grecs. Ils étoient alors devant Troye, ocupés au fameux ſiége que l'enlevement d'Hé-

(*u*) HOMER. *Iliad.* L. 3. v. 185-190. PHILOSTR. *Heroïc* n. 19.

(*x*) Vetus Scholiaſtes à JOS. SCALIG. *laudatus ad num.* 833. EUSEB.

léne avoit ocafionné, & où fe trouvoit une multitude prodigieufe de peuples ligués de part & d'autre. L'efprit de vengeance & l'envie de fe fignaler y conduifit (*y*) Penthéfilée, Reine des Amazones du Thermodon, la plus forte, la plus courageufe, & la plus illuftre qu'elles aïent jamais euë. Une efpéce de défefpoir la rendoit encore plus formidable depuis qu'elle avoit eu le malheur de tuer fa fœur Hippolyte à la chaffe, d'un trait qu'elle lançoit contre une Biche. Elle en étoit devenuë furieufe.

Le fer d'Achille venoit d'enlever

(*y*) DRELINCOUR a prouvé la vérité de cette Hiftoire par un grand nombre de témoignages qu'il a recueillis avec foin *in Achille Homer:cap.* 58. Tout ce que nous en dirons eft tiré de Q. SMYRNÆUS ou Calaber dans le premier des quatorze Poëmes qu'il a faits pour continuer Homere, dont l'Iliade finit à la mort d'Hector.

le généreux Hector quand elle arriva, & l'infortuné Priam célébroit avec les Troyens, plongés comme lui dans l'amertume & les gémissemens, les. funérailles d'un fils qui faisoit toute l'espérance de la Nation. Penthésilée n'avoit avec soi que douze Amazones, qui ne respiroient que passion pour la gloire & qu'animosité contre les Grecs. Les Troyens ne cessoient de les admirer que quand ils tournoient leurs regards vers la Reine qui effaçoit les unes & les autres à tous égards. L'air noble & martial avec lequel elle se présentoit mettoit dans tout leur éclat les dons qu'elle avoit reçus de la nature. La noirceur de ses cheveux & de ses sourcils relevoit la blancheur du tein. L'esprit & la vivacité étinceloient dans

es yeux. Ses graces en moderoient e feu. Sa modeſtie & ſa retenuë mprimoient du reſpect. Son affaɔilité & un ſourire gracieux la rendoient aimable. Penthéſilée ſavoit ınir la douceur de ſon ſexe avec ies dehors & les vertus d'un Guerrier.

Priam déja prévenu par un extérieur qui annonçoit le cœur & les ſentimens d'un Héros, crut avoir trouvé dans la Reine tout ce qu'il avoit perdu dans Hector. Il la pria d'accepter le Palais pour ſon logement & pour celui de ſes compagnes; il la combla de préſens, & promit que ſa reconnoiſſance n'auroit point de bornes ſi par le ſecours de ſon bras il pouvoit triompher de ſes ennemis, & ſur tout de celui qui avoit donné la mort à

au jeune Prince en qui la Patrie mettoit sa principale espérance. Penthésilée l'assura qu'elle commenceroit par cet adversaire, & qu'elle ne quitteroit les armes qu'après la mort du dernier des Grecs. Andromachie, veuve d'Hector, lui dit qu'elle ne connoissoit pas le Guerrier redoutable dont elle se promettoit une victoire facile. Elle lui remontra qu'il étoit téméraire à une femme de vouloir attaquer le vainqueur du Héros des Troyens. Mais Penthésilée ne l'écouta pas.

Le jour étant venu auquel elle devoit combattre, elle prit son armure dès l'Aurore. C'étoient des Brodequins de pourpre relevés d'une broderie d'or; sa Cuirasse couverte d'une étoffe précieuse de différentes couleurs; un Casque brillant, gar-

de ſon aigrette ; le Baudrier d'où
ndoit un Sabre fort large ; l'Arc
ec un Carquois rempli de fléches ;
ſa main droite elle tenoit une Ha-
e à deux tranchans , & dans la
uche étoient deux lances & ſon
ouclier. Au moment que les
royens la virent ſous cette Armu-
dont elle rehauſſoit le prix par
ne contenance majeſtueuſe , ils
ntirent renaître en eux toute l'ar-
eur qui y avoit paru éteinte pour
mais depuis la perte du jeune Prin-
e. Le courage qui l'animoit paſſa
ans le cœur de ceux qui n'oſoient
lus ſortir de leur enceinte. Ils re-
rirent les armes avec confiance ,
la ſuivirent en foule hors les por-
es de la Ville.

Tandis qu'elle s'avançoit à leur
ête vers le camp des ennemis , le

vieillard Priam, à qui les années refusoient la force de l'acompagner, alla offrir un sacrifice au pere des Dieux, pour le suplier de soutenir la fille de Mars, & de la ramener triomphante. Il rapella dans sa priere cette chaîne de fatalités qui lioit ses jours les uns aux autres ; & il demanda qu'ils fussent terminés avec le sacrifice, plûtôt que d'aprendre un mauvais sort de Penthésilée & des Troyens, auquel il ne pourroit pas survivre.

Dès qu'ils parurent sur une colline, qui séparoit la Ville de la flotte ennemie, les Grecs étonnés ne savoient s'ils en devoient croire le témoignage de leurs yeux. La surprise redoubla quand ils commencérent à découvrir un nouveau Chef, dont la fierté se communiquoit à

toute la troupe. Ils allerent à la rencontre, & l'on en vint aux armes sans prendre le tems de se former en corps de bataille. Penthésilée aïant fendu l'air d'une fléche légére pour donner le signal aux Troyens, tomba la premiere sur la tête des ennemis, & renversa, la hache à la main huit de leurs principaux Capitaines. Ses compagnes combattoient à côté d'elle aussi courageusement, mais avec moins de succès. L'affreux carnage qu'elles faisoient attira sur elles un gros d'Officiers distingués, sous lequel il en périt quelques-unes.

Leur chûte met la Reine en fureur. Semblable à une Lionne à qui les Chasseurs ont enlevé ses petits, elle cherche de toutes parts ceux qui se glorifioient d'avoir terrassé des Amazones. Elle se jette au tra-

vres des Escadrons, elle frape tout ce qui se rencontre autour d'elle; la mort vole à ses côtés; la terreur se répand au loin; les plus braves en sont saisis & prennent la fuite; elle les poursuit avec ardeur; elle leur reproche hautement leur lâcheté. Les Troyens qui la suivent répétent ses cris insultans; ils triomphent de sa propre gloire; ils font passer leurs chevaux sur les morts dont la trace est couverte; ils annoncent aux fuïards qu'enfin le jour des vengeances est arrivé; que dans un instant on va mettre le feu à leurs vaisseaux; que la main d'une femme renversera les trophées des Grecs, & les plus forts de la Nation.

Achille & Ajax offroient alors une victime aux mânes de Patro-

cle

cle près de ſon tombeau. Les cris qui venoient du champ de bataille interrompirent le ſacrifice. Ils coururent à leurs armes, & allérent prendre connoiſſance de ce qui ſe paſſoit. Le premier aſpect du déſordre, de l'humiliation & du carnage les tranſporta. Ajax ſe jetta avec impétuoſité ſur les Troyens, il verſa le ſang des plus fiers ; il tua même quelques Amazones, ne s'attachant qu'aux principales têtes des ennemis ; dans un moment il fit paſſer la conſternation où l'on avoit déja entendu les chants de la victoire.

Penthéſilée s'aperçoit de ce changement, & cherche quelle en peut être la cauſe. L'ardeur avec laquelle Ajax & Achille combattoient lui fait connoître qu'eux ſeuls ſont la cauſe de cette révolution. Elle ſe

tourne contr'eux, lance un de ses javelots, qu'Achille pare de son bouclier, & qu'il fait voler en éclats par la force de cette arme défensive, que l'on disoit être l'ouvrage de Vulcain même. Elle se persuade qu'Ajax n'est pas si bien couvert; elle fait partir sur lui le second de ses dards, & il tombe sans effet aux piés du Capitaine Grec. Outrée de voir ses armes fraper en vain pour la premiere fois, & les deux Officiers demeurer immobiles apuïés sur leur lance, elle leur adresse ces paroles fiéres & menaçantes en leur montrant sa hache d'armes. » Injustes agresseurs, l'épaisseur des armes qui couvrent votre foiblesse » a rendu inutiles les deux traits » dont je devois vous percer; mais » vous n'éviterez pas la ressource qui

» me reſte dans la main. C'eſt elle
» qui doit trancher le fil de vos
» jours, & ruiner pour jamais la for-
» ce prétenduë de votre Nation. Il
» ſera conſolant pour les Troyens
» de voir fraper le coup de mort à
» leurs plus cruels ennemis, & il
» ſera glorieux pour moi d'avoir
» ſervi leur juſte vengeance. Avan-
» çez, & vous connoîtrez par vous-
» même la valeur des Amazones, &
» en particulier de la fille de Mars.
» Ce n'eſt pas des hommes que vient
» le ſang qui coule dans mes veines:
» c'eſt du Dieu des combats. Il m'inſ-
» pire, il m'anime, il me protége;
» c'eſt en ſon nom que je vous
» adreſſe le défi.

» Princeſſe vaine & téméraire,
» lui répondit Achille, vos diſcours
» pompeux & inſultans ne nous in-

» timident pas. Vous vous prétendez invincible, parceque vous descendez de Mars; eh, que seront donc les Grecs qui ont Jupiter pour pere, dont le vôtre reçoit la loi? Je ne releverai point ici mes exploits personnels, il me suffit de vous dire que le vaillant Hector, l'apui des Troyens, est tombé sous ma lance, & qu'il sembloit pressentir sa destinée par l'attention qu'il avoit d'éviter ma présence. Qui de sa Nation osera se comparer à lui? Les Troyens eux-mêmes auroient honte de dire qu'il ne vous surpassoit pas à tous égards. Attendez-vous donc à subir le même sort, les enfans de Jupiter sont plus forts que ceux de Mars «.

En finissant ces paroles, Achille

n de feu lance un dard de tou-
à force sur Penthésilée, & lui
:e le côté droit du sein que sa
asse laissoit à découvert. Le
; en réjaillit avec abondan-
tout son corps s'affoiblit, ses
ç ne distinguent plus les ob-
, son ame tombe dans la lan-
ır, son regard néanmoins de-
re fixé sur Achille; & l'on voit
; le peu de sentiment qui lui res-
qu'elle hésite si elle fera un ef-
de vengeance, ou si elle le re-
ıoîtra pour son vainqueur. Celui-
attend pas qu'elle se décide : Il
ırt, & d'un second trait, il per-
: cou du cheval de Penthésilée &
ıazone même. A l'instant la Rei-
ombe, & elle expire, la face
e contre terre.

a colere & l'indignation qui

transportent Achille le font d'abord triompher de sa victoire. Il va sur Penthésilée, il arrache le trait qui lui avoit donné la mort, il lui rapelle la fierté de ses paroles présomptueuses, les menaces qu'elle avoit faites aux Grecs & à lui personnellement; il lui demande si c'est ainsi qu'elle devoit rendre vainqueurs Priam & les Troyens, qui déja se sauvoient en foule dans l'enceinte de leurs murailles.

Mais un moment après, ces sentimens inhumains disparoissent pour faire place aux regrets & à la douleur. En même tems qu'il lui ôte ses armes pour se faire un trophée de ces riches & précieuses dépoüilles, il admire la force & la beauté de ses membres. La nature seule lui paroît éteinte dans son visage;

il y voit encore refpirer le feu, le courage, l'intrépidité, la colére, toutes les paffions de la plus grande ame. Il en eft frapé, & il entre contre lui-même dans une efpéce de couroux & de défefpoir d'avoir donné la mort à une Princeffe qui étoit fi digne de vivre.

Therfite s'aperçoit de ce changement caufé par la compaffion. Il ofe blâmer Achille, & lui faire un crime de s'atendrir fur le fort d'une femme qui avoit eu la hardieffe d'infulter les Grecs, & qui même avoit tué dans fa fureur plufieurs de leurs illuftres Capitaines. Outré des reproches de ce lâche cenfeur, qui étoit le miniftre & l'organe de la difcorde dans l'armée, Achille ne daigna pas emploïer fes armes pour le punir. Il

le frapa au visage si rudement, qu'il le renversa mort à ses piés.

Ceux qui avoient l'ame mieux placée furent touchés comme Achille du sort de Penthésilée & la rendirent avec ses armes à Priam dès qu'il la redemanda. Le Prince lui fit dresser un bucher devant les murailles de la Ville, sur lequel furent consumés son corps, son armure, son cheval, & de grandes richesses qu'il y jetta pour lui faire honneur. Le Peuple, qui par reconnoissance s'étoit chargé de ses obséques, éteignit la flamme par l'abondance du vin qu'il y répandit en forme de libations; il recüeillit précieusement les cendres de la Reine, il les mêla avec des parfums; il les mit dans un tombeau magnifique, bâti à côté de

celui du Roi Laomédon, & aussitôt après il lui offrit la graisse d'une vache en sacrifice. Près d'elle furent inhumées les Amazones qui avoient donné leur vie en combattant pour les Troyens, & on leur dressa un Mausolée commun.

ARTICLE V.

Cinquiéme Guerre des Amazones.

LA mort de Penthésilée demeura profondément gravée dans le cœur des Amazones. Elles regrétérent amérement une Princesse qui méritoit plus que toute autre de regner sur la Nation. Achille fut désormais pour elles un objet d'horreur & de vengeance; & l'animosité éclatta long-tems après sur sa

mémoire, n'aïant pû le faire dans le tems contre sa personne. La grande réputation que ce Héros s'étoit aquise lui avoit fait consacrer une Ile considérable, que l'on nomma *Penée*, ou *Achillea*. Elle étoit située sur (z) le bord du Pont Euxin, & formée par deux bras du Danube à son embouchure; d'autres (a) la mettent en pleine mer, du côté du Borysténe. On en disoit des choses merveilleuses à l'ocasion du séjour qu'Achille y avoit fait dans le cours d'une navigation. La crédulité des Anciens avoit établi comme faits publics & constans, que (b) Thétis ou Neptune lui donné-

(z) STRABO. L. 7. p. 468. MELA. L. 2. c. 7. PLIN. L. 3. c. 12. DE L'ILE, *& alii.*

(a) PHILOST. *Heroïc. in Achille.* c. 16.

(b) DIONYS. PERIEG. v. 541. *& seq.* ARRIAN.

rent cette Ile, quand il y eût célébré les Jeux de course avec ses compagnons ; Qu'il y habitoit même après sa mort avec son épouse (*c*) Héléne ou (*d*) Iphigénie, que Diane y avoit transportée ; Qu'il y étoit (*e*) acompagné des Héros Grecs qui avoient combattu avec lui devant Troye, tels que les deux Ajax, Patrocle son ami, Antilochus & plusieurs autres, seuls habitans de cette Ile ; Que les Etrangers qui y abordoient (*f*) ne pouvoient faire voile le jour même ;

Periplo Ponti Euxini. PHILOSTR. *Heroïc. in Achil.* c. 16.

(*c*) AMMIAN. MARCELL. L. 22. c. 8.

(*d*) PTOLOM. HEPHÆSTION. *apud Photium.*

(*e*) PAUSAN. L. 3. c. 19. p. 259.

(*f*) PHILOSTR. *Heroïc. in Achil.* c. 16. MAXIM. TYRIUS *Orat.* 27.

mais qu'ils étoient obligés de paſſer la nuit dans leurs vaiſſeaux, où Achille & Heléne les venoient voir, buvoient avec eux, & chantoient non ſeulement leurs amours, mais auſſi les vers d'Homére ; Que les Héros Grecs y aparoiſſoient en même tems aux voïageurs ; Que certains oiſeaux de mer (*g*) venoient tous les matins arroſer l'Ile & le Temple, & les balaïer par le mouvement de leurs aîles ; Que ce Temple étoit dédié à Achille, & que quand il agréoit la victime qu'on vouloit lui offrir, elle ſe préſentoit d'elle-même au pié de l'Autel, & ne s'enfuïoit plus ; Qu'il y avoit un Oracle (*h*) célébre, que l'on alloit

(*g*) Idem & ARRIAN. *in Periplo Ponti.*

(*h*) PAUSAN. L. 3. c. 19. *collatus cum* TERTULL. L. *de Anima*. c. 46. & LEONE ALLATIO *de patria Homeri*. p. 145.

consulter de fort loin, & où l'on trouvoit la guérison de ses maladies, comme il arriva à Léonime Crotoniate ; Que ceux qui passoient près de ce rivage entendoient une musique mêlée d'horreurs, un bruit de chevaux, un cliquetis d'armes, & des cris de guerre. Enfin c'étoit le siége de la gloire d'Achille & le lieu de son Apothéose.

Plus les choses que l'on en disoit étoient surprenantes, plus elles excitoient la jalousie & la colére des Amazones. Le hazard leur présenta une ocasion de faire éclater les sentimens qu'elles avoient dans le cœur. Des Marchands (*i*) de quelque Ville maritime du Pont-Euxin aïant été jettés par une Tempête à

(*i*) PHILOSTRAT. *Heroïc. in Achille.* c. 20.

l'embouchure du Thermodon lorsqu'ils alloient du côté de l'Hellespont pour leur commerce, furent arrêtés par les Amazones. Elles se saisirent de leurs personnes, & résolurent de les envoïer vendre en Scythie comme esclaves. Mais un jeune homme de l'équipage obtint grace pour eux par la sœur de la Reine, dont il avoit gagné l'amitié. Pendant leur détention à Thémiscyre, ils parlerent de l'Ile de Penée, dont ils avoient souvent rangé les côtes; ils raconterent tout ce que l'on en disoit, & ils firent un grand récit des trésors immenses que la renommée assûroit être dans le Temple d'Achille.

L'usage ordinaire des Amazones n'étoit pas de faire des courses pour s'enrichir, encore moins d'exercer

; pirateries , n'aïant aucune ex-
:ience sur mer. La haine qu'elles
nservoient contre Achille les fit
tir de leur tranquillité à cet é-
rd. Elles obligérent les matelots
i conduisoient la flote marchan-
à leur bâtir cinquante galéres,
opres à embarquer de la Cava-
ie , pour aller déclarer la guer-
à Achille , que les Dieux sou-
ıoient dans toute la fleur de l'â-
, même depuis sa mort ; car son
mbeau étoit existant. A mesure
ıe l'on fabriquoit les Navires elles
renoient à manier la rame , dont
les ne s'étoient jamais servies pour
:s voïages de long cours , & aussi-
t que leurs préparatifs furent finis
les s'embarquerent en grand nom-
:e avec les Marchands qui leur
voient donné l'avis. Elles leur com-

manderent en entrant dans l'Ile d'abattre (*l*) le bois qui environnoit le Temple d'Achille. Mais à peine eurent-ils commencé à executer cet ordre, continuë Philostrate, que le fer de leurs coignées se détacha, les frapa à la tête, & les renversa morts sur la place. Plus outrées que surprises de cet évenement, les Amazones coururent au Temple avec fureur. Mais lorsqu'elles aprocherent de la Statuë du Héros qui étoit à l'entrée, on ne sait quel objet effraïant frapa leurs che-

(*l*) C'étoit le comble de l'impiété chez les Anciens de violer les Temples, les Asiles & les Bois sacrés, & l'on supposoit toûjours quelque châtiment des Dieux contre ceux qui se portoient à cet excès. L'Histoire ancienne est remplie de ces exemples. Je crois bien qu'il faut rabattre beaucoup du récit de Philostrate; mais je pense aussi qu'il y eut quelqu'évenement malheureux pour les Amazones qui les punit de leur entreprise, & qui donna ocasion à ce qui est raporté.

vaux, de telle maniere qu'aïant pris l'épouvante ils se cabrérent horriblement, renverserent celles qui les montoient, les foulerent aux piés, & les mirent en piéces à belles dents, comme s'ils eussent été des lions furieux. Après cet affreux desordre, ils s'échaperent dans l'Ile, ils briserent les plans & les bosquets ; ils la ravagerent toute entiere, & allerent enfin se précipiter dans la mer. Une violente tempête s'éleva en même tems sur les vaisseaux des Amazones. Elle en brisa une partie, elle en coula une autre à fonds, & il n'en resta qu'un petit nombre fort blessés, qui servirent à porter sur le Thermodon la nouvelle du mauvais succès de cette fatale entreprise.

Nous n'adopterons pas ici ce qui

eſt raporté dans le troiſiéme Livre de Diodore de Sicile ſur les Amazones d'Afrique. Il ſuffit d'en donner l'extrait pour en faire connoître la fauſſeté. L'Auteur de cet Ouvrage conte (*m*) qu'elles habitoient d'abord les Iles Heſperides ou Fortunées, aujourd'hui les Canaries. Qu'aïant réſolu de ſe ſignaler, elles s'en rendirent maîtreſſes, excepté la Ville ſacrée de Ména, habitée par les Ethiopiens Icthyophages, & célébre par les feux qui y exhalent du ſein de la terre, & par les pierres précieuſes que l'on y trouve, telles que les Sardoïques, les Rubis & les Eſcarboucles; Qu'après avoir ſubjugué les Afriquains & les Numides, elles bâtirent une Ville près

(*m*) DIOD. L. 3. p. 185. *& ſeq.*

e lac de Triton ; Que Myrine leur Reine à la tête de trois mille Amazones à pié & deux mille à cheval, es unes & les autres couvertes de peaux de serpens, défit les Nations Atlantiques, les Gorgones & les Arabes ; Que pour avoir la permission de traverser l'Egypte, elle fit alliance avec le Roi Horus fils d'Isis, d'où elle passa dans la Syrie, la Cilicie, & dans l'Asie Mineure, qu'elle parcourut en Héroïne, toûjours précédées de la victoire ; Qu'elle se fixa sur les bords du fleuve Caicus, où elle bâtit une Ville qui porta son nom, de même que les plus illustres de ses compagnes devinrent fondatrices de plusieurs autres Cités mémorables ; Que de-là elle poussa ses conquêtes jusques dans les Iles d'Ionie ; Qu'aïant été jet-

tée par une tempête ſur les côtes de Samo-Thrace, elle fut attaquée & vaincuë par Mopſus & Sipyle chaſſés de la Cour de Lycurgue Roi du Païs. Enfin qu'elle retourna en Afrique avec le petit nombre d'Amazones qui lui reſtoient, & qu'Hercule acheva de les détruire.

Il eſt vrai que l'Auteur de ce récit diſtingue expreſſément les Amazones d'Afrique de celles du Thermodon. Mais il donne aux unes & aux autres les mêmes mœurs, & le même caractére, quoiqu'elles n'euſſent rien de commun, ni pour l'origine ni pour la patrie, & qu'il y eût entr'elles la troiſiéme partie du monde. Les plus heureux effets du hazard ne peuvent produire une telle uniformité. D'ailleurs les tems &

les circonstances détruisent tout le fonds de cette prétenduë expedition, & même toute l'Histoire des Amazones d'Afrique. Cette fausseté manifeste, jointe à beaucoup d'autres, ne seroit-elle pas une preuve de la suposition des cinq premiers Livres (*n*) attribués à Diodore de Sicile, Auteur grave, exact, soutenu, & qui n'avance rien que de conforme à tous les autres Ecrivains, comme on le voit depuis le dixiéme Livre de sa Bibliothéque ? Il y a toute aparence que quelque faux ou demi Savant du XIV. ou XV. siécle a voulu rétablir ce que le malheur des tems nous a enlevé des neuf premiers Livres de cet Historien, &

(*n*) Louis Vivès dit que rien n'est plus mal dirigé que ces cinq Livres. *De tradendis Discipl.* L. v. Vossius les justifie, mais légerement. *de Hist. Græcis.* L. II. c. 2.

que pour donner de l'autorité à un très mauvais ouvrage, commencé & demeuré imparfait il l'a fait passer sous le nom de Diodore. L'ignorance qui régnoit il y a deux ou trois cens ans l'aura adopté sans aucun examen ni du stile ni du caractére. Mais bien loin que cette fiction des Amazones d'Afrique détruise la réalité de celles qui sont passées de la Sarmatie dans l'Asie Mineure, elle l'établit au contraire en montrant qu'elle n'est attaquée que par des Ecrivains ignorans & suposés. Cependant il faut reconnoître qu'il y a dans (*o*) cet ouvrage des traits incontestables & conformes à toute l'Antiquité sur l'Histoire que nous traitons.

(*o*) L. 2. p. 128. *& seq.* L. 4. p. 234.

CHAPITRE V.

Monumens des Amazones dans les différens païs qu'elles ont habitées.

QUand on supoferoit que les Poëtes de la Gréce ont embelli les combats des Amazones par les fleurs & la licence de l'art, on ne pourroit se dispenser de reconnoître un fonds d'Histoire & de réalité qui faisoit la matiére & le sujet de leurs chants. Il ne faut pas confondre, dit un (p) Ancien judicieux, la Fable avec un récit que l'on pourroit nommer fabuleux. La premiere doit être regardée comme

(p) MACROB *in Somn. Scipionis* c. 2. Cet endroit mérite d'être lû, pour les regles que l'Auteur y donne sur cette matiere.

un amuſement de l'eſprit, imaginé pour inſpirer adroitement au cœur des leçons, des préceptes & des ſentimens de morale. L'autre eſt un trait d'Hiſtoire quelquefois fort ſimple, mais orné d'épiſodes & de circonſtances, que celui qui raconte peut ajoûter pour embellir un ſujet qui le merite, & qui n'en détruit point la verité quoique la fauſſeté en ſoit évidente & ſenſible. Un eſprit raiſonnable ne prendra pas le diſcours entier pour une pure fiction; il ſaura diſtinguer ce qui eſt réel de ce qui ne l'eſt pas. C'eſt tout ce que l'on peut conclure de la maniere dont les Poëtes racontent les combats des Amazones.

Mais les monumens établis par ces illuſtres Guerrieres, & qui ont ſubſiſté pluſieurs ſiécles après elles lévent tous les

ës doutes que l'on pourroit former ur la certitude de leur Hiſtoire & :e leurs conquêtes. Ce ſont de granles Villes, bâties par leurs mains ›u par leurs ordres; c'eſt le plus ameux Temple de l'Aſie & peutêtre de l'Antiquité; ce ſont des ieux illuſtrés par leurs ſéjours ou par leurs victoires, & qui en ont :onſervé le nom, même dans les naïs ennemis.

ARTICLE I.

La Ville & la Contrée de Thémiſcyre.

LEs Amazones, plûtôt portées ſur les aîles de la Victoire que :onduites par d'heureux Auſpices, ne firent que traverſer rapidement

la Sarmatie, le Mont-Caucase, l'Ibérie, la Colchide & le païs des Calybes. La beauté des campagnes de la Cappadoce les invita à y prendre quelque relâche après en avoir fait la conquête. D'un côté (q) ce sont de vastes pleines dont la vuë se perd dans le Pont-Euxin, & qui sont arrosées par le Thermodon & l'Iris. De l'autre ce sont des montagnes agréables, où ces deux fleuves prennent leur source, avec un grand nombre d'autres moins considérables, qui les grossissent & les rendent enfin navigables. L'un & l'autre donnent à la Province les commodités du commerce & les avantages de la fertilité. Par une es-

(q) Cette description est de STRABON. L. 12. p. 823. On doit l'en croire puisqu'il étoit d'Amise Ville de cette Province.

péce de privilége inconnu aux autres contrées maritimes du Pont-Euxin, la campagne y est toûjours verte, & offre toute l'année d'excellens pâturages, qui enrichissent le païs par les troupeaux, les bœufs & les chevaux qu'on y nourit. La terre y produit du panis & du millet en si grande abondance, que jamais le peuple n'a senti le cruel fléau de la famine ni de la disette ausquelles tous les autres sont exposés. Le sommet des montagnes est couvert de belles forêts, & leur pente garnie de vignes, de poiriers, de pommiers & d'arbres à noïaux, qui viennent naturellement sans être cultivés. Il n'est point de saison où ils ne présentent quelque espéce de fruits. Les uns y sont dans leur maturité, quand les autres n'ont

encore que des fleurs qui réjoüissent la vûë, & qui doivent remplacer les premiers. Enfin le païs est bon pour toutes sortes de chasses.

Nul de tous ceux que les Amazones avoient parcouru ne leur avoit offert tant d'avantages. Elles s'arrêterent à Thémiscyre, située sur (r) le Thermodon à soixante stades d'Amise. C'étoit une Ville fort ancienne, que l'on peut croire avoir été bâtie en l'honneur de Thémis (s), que sa franchise & son

(r) STRABON dit sur l'Iris, & en cela il est contredit par HERODOTE, APOLLONIUS de Rhodes, MELA, ARRIEN, JUSTIN, DENYS, PERIEGETE, VIRGILE, PROPERCE, VALER. FLACCUS & autres. Ce doit être une faute du texte.

(s) DIOD. l. 5. p. 335. PEZRON, *Antiquité des Celtes*, p 46. Voïez ce que nous avons dit. HISTOIRE DES EMPIRES & DES REPUBLIQUES dans l'*Origine de la Mythologie*, p. 8. & 18.

amour pour la verité rendirent la Déesse de la Justice. Nous le disons parce qu'elle étoit sœur de Saturne & petite fille d'Acmon, frere de Doëas, & que dans ce païs étoient les contrées (*t*) Acmoniene & Doëantienne, où l'on conservoit un grand respect pour sa mémoire. La Reine Marpésia, conductrice des Amazones, se fixa à Thémiscyre, elle y bâtit (*u*) un Palais, & y établit le siége de sa puissance. C'est de là que vint le surnom de (*x*) *Thémiscyréennes* qui fut donné à ces Guerrieres, à cause de

(*t*) *Vide* CELLAR. *Geogr. antiq.* to. 2. p. 131. & 273. APOLLON. de Rhodes nomme l'une & l'autre *Argonaut.* L. 2. *vers* 990. & 994.

(*u*) DIOD. L. 4. p. 224. THEMIST. *Orat.* 27. p. 333.

(*x*) APOLLON. *Argon.* L. 2. v. 997. PINDARUS *apud* STRAB. L. 12. p. 819.

leur habitation principale. Les plus hautes montagnes de la Province reçurent aussi le nom (y) d'*Amazoniennes*, parce que ces femmes s'y exerçoient fréquemment à la chasse des bêtes fauves qui y étoient en grand nombre. Le Thermodon même changea de nom à l'ocasion des Amazones. Avant leur arrivée dans la Cappadoce, il s'apelloit (z) *Crystalle*, non, comme quelques Anciens se sont imaginés, à cause de la froideur extrême de ses eaux, qu'ils disent se glacer quelquefois au cœur de l'Eté, le confondant peut-être avec le Tanaïs, qui se jette comme celui-ci dans le Pont-

(y) PLINE L. 6. c. 4.

(z) PLUTARCH. *de Fluminibus*. EUSTATH. *in* PERIEGET.

Euxin ; mais parce que (*a*) l'on trouve sur ses bords une pierre parfaitement blanche & transparente, qui est une espéce de cristal, que le caractére des eaux & du lit dans lequel elles coulent produit naturellement, avec une autre sorte de pierre bleuë, que l'on prenoit pour du Jaspe. Depuis que les Amazones se furent établies aux environs de ce fleuve, on le nomma *Thermodon*, dont la signification marque une qualité toute oposée à la premiere. On la lui donna sans doute parce que les Amazones en bûvoient, & qu'on lui atribuoit (*b*) l'ardeur, le courage & l'impétuosité qui échauffoient ces Guer-

(*a*) Dyonys. Perieg. v. 780. *& seq.*

(*b*) *Idem.* v. 774.

conquêtes jusqu'à cette extrêmité maritime de l'Ionie. Mais ce qui en existoit ne meritoit pas le titre de Ville. C'étoient au plus quelques maisons bâties de loin en loin par un particulier sans aveu, sans secours, sans autorité. Il étoit réservé aux Amazones d'être les Fondatrices de la plus illustre Cité qui fût dans l'Asie Mineure. Otrire (*h*) leur Reine, engagée par la situation du lieu, y établit sa résidence; elle y bâtit un Palais, elle fit une Ville considerable.

Le commerce qu'elles eurent avec les Grecs établis dans ces Provinces maritimes leur donna connoissance des Divinités qu'ils adoroient; & aussi-tôt elles s'attache-

(*h*) Hygin. c. 223. & 225.

rent ſpecialement à Diane, dont l'origine, le culte & les fonctions avoient un raport direct au caractere des Amazones, en faiſant abſtraction de ſes autres attributs de Lucine, d'Hecate ou de la Lune.

On diſoit qu'elle étoit ſœur d'Apollon, fille de Jupiter & de Latone, qui pour éviter les pourſuites de Junon (*i*) s'étoit ſauvée de Créte dans une Ile que Neptune fit ſortir du ſein des eaux par un coup de ſon Trident; qu'auſſi-tôt après ſa naiſſance elle avoit été en état de ſecourir ſa mere; qu'elle n'avoit jamais eu de commerce (*l*) avec les hommes; qu'elle changea Actæon

(*i*) HYGIN. *fab.* 140.

(*l*) CALLIMACH. *Hymn. in Dian.* v. 5. l'Hiſtoire fabuleuſe de cette Déeſſe y eſt fort au long.

en cerf (*m*) pour avoir eu la téméraire hardiesse de la regarder dans le bain, & qu'ensuite elle le fit dévorer par les chiens. Suivant les idées communes, elle vivoit dans les forêts, acompagnée d'une societé de Nimphes, qui s'étoient consacrées comme elle au célibat. Là, elles faisoient leurs délices de la chasse; Diane avoit (*n*) un arc & des fléches que Vulcain lui avoit forgées par ordre de Jupiter. Le fréquent usage qu'elle en faisoit lui avoit rendu la main sûre, & ses coups portoient toûjours la mort; d'où vient qu'on ne la représentoit jamais sans ses armes. Elle n'avoit pas moins d'a-

(*m*) NONNUS *Dionysiac.* L. 5. v. 290-370. OVID. *Metam.* L. 3. *fab.* 4. & 5.

(*n*) HYGIN. & CALLIM. *loc. cit.*

dresse (*o*) aux filets, ce qui lui fit donner le surnom de *Dictys*. Les Amazones retrouvoient dans cette Déesse l'attachement inviolable qu'elles avoient à leur Ceinture. C'étoit le plus cher ornement de Diane & des Nimphes, simbole (*p*) de leur virginité. Elle avoit un Temple (*q*) où les filles de la Gréce lui consacroient la leur, dès que leur grossesse étoit déclarée après un mariage légitime. Mais elle ne les abandonnoit pas dans ce changement d'état; on croïoit au contraire qu'elle présidoit à leur acouchement,

(*o*) *Vide* NATAL. COM. *Mythpolog.* c. 8. p. 262.

(*p*) APOLLON. RHOD. L. 1. AGATHIAS *Carmin.*

(*q*) *Vide* PIERII VALERII *Hieroglifica. fol.* 198. & 199.

& on l'invoquoit alors ſous le nom de Lucine. Enfin on ſupoſoit qu'elle étoit habillée comme les Amazones, de la peau des bêtes qu'elle avoit tuées ou priſes à la chaſſe, & on lui donnoit un char attelé de deux Biches.

Ces raports reſſembloient trop à la vie des Amazones pour n'en être pas flattées. Elles adopterent avec empreſſement le culte d'une Déeſſe qui pouvoit leur ſervir de modéle & de protectrice; elles commencerent auſſi-tôt à lui offrir des victimes. La premiere Statuë qu'elles firent en ſon honneur (r) fut pla-

(r) DENYS PERIEGETE dit ſans vraiſemblance qu'elles lui bâtirent un Temple dans le tronc d'un ormeau; *vers 826. & ſeq.* mais cet endroit doit être corrigé par CALLIMAQUE, qui au lieu de Temple, dit une ſtatue, ce qui devient naturel. *Hymno in Artemim ſeu Dianam.* v. 240. *& ſeq.*

cée dans un tronc d'arbre. Mais elles ſortirent bien-tôt de cette ſimplicité qui reſſentoit le caractére de leur Nation. Elles jettérent les fondemens du plus (ſ) ſuperbe Temple qu'il y eût dans toute l'Aſie, & peut-être dans l'Univers. La cérémonie s'en fit au milieu des chants de joie & des divertiſſemens des Amazones, qui danſoient au ſon de la flutte, & de certaine harmonie en cadence qui ſe faiſoit par le choc des lances & des boucliers. Callimaque obſerve qu'alors on n'avoit pas encore inventé l'inſtrument (t) à pluſieurs tuïaux que l'on met à la bouche des Corybantes & des Sa-

(ſ) SOLIN. c. 53. MELA. L. 1. PAUSAN. STRABO. & *alii.*

(t) C'eſt ce que l'on nomme vulgairement *le Sifflet de Chaudronnier.*

tyres, & qui étoit propre à la danse. Le bruit de cette Fête se fit entendre jusqu'à Sardes.

Le culte de Diane devint célébre, & se répandit au loin. Dans peu le premier Temple (*u*) bâti par les Amazones, fut trop petit pour contenir la multitude de ceux qui venoient sacrifier à la Déesse, & les dons qu'ils y laissoient. On en fit un autre plus vaste; puis un troisiéme & un quatriéme toûjours plus spacieux, pour la même raison. Le dernier fut regardé (*x*) comme l'une des sept Merveilles du monde, & on le mettoit ua premier rang. Le fa-

(*u*) CALLIMAQUE dit qu'il fut bâti par la Reine Hippo; & Hygin la nomme Otrire.

(*x*) HYGIN. c. 223. Le tems nous a enlevé ce que Philon en avoit écrit.

meux Architecte Ctésiphon (y) en avoit donné le dessein, qui ne put être executé que dans l'espace de deux (z) siécles, quoique toute l'Asie Mineure contribuât aux frais de ce grand ouvrage. Son étenduë en retardoit moins la consommation, que la délicatesse & la perfection du travail que l'on s'y étoit proposé. Il avoit deux cens vingt piés de large sur quatre cens vingt-cinq de longueur. Toute la charpente & même le toit étoient de bois de cédre, les portes de ciprès toûjours poli & luisant, & l'escalier qui montoit à la voute étoit, disoit-on, d'un cep de vigne sauvage coupé dans l'Ile

(y) PLINE. L. 36. c. 14. STRABON & VITRUVE, défigurent un peu ce nom, mais on voit bien que c'est le même. Cette description est de Pline.

(z) Ailleurs PLINE, dit quatre. L. 16. c. 40.

de Cypre. On voïoit dans l'intérieur de l'édifice cent vingt-sept colonnes faites par autant de Princes étrangers, dans le cours de deux cens ans, dont la hardiesse & la structure n'étonnoient pas moins qu'elles étoient inconnuës & inimitables. Quoique leur baze n'eût rien d'extraordinaire pour la force, & qu'elles diminuassent insensiblement, jusqu'à leur derniere hauteur qui étoit de soixante piés ; cependant l'Architecte avoit eu l'art de les couronner (a) d'un chapiteau, qui por-

(a) Le dernier Editeur de Morery, au mot *Ephese*, fait dire à Pline que c'est ici l'invention des colonnes portées sur un piédestal, & ornées de chapiteaux. Mais j'ose assurer qu'il n'y a rien dans cet endroit de Pline qui le signifie, & d'ailleurs cela est faux, comme il seroit aisé de le prouver par des monumens de l'Egypte beaucoup plus anciens. C'est là que les Grecs avoient apris leur Architecture.

toit plus de six piés de diametre, & qui excédoit prodigieusement celui de la colonne. Des cent vingt-sept qui y étoient, il y en avoit trente-six sculptées du haut en bas dans une perfection admirable. La position du Temple n'étoit pas moins remarquable que la beauté de sa structure. Pour éviter l'effet des tremblemens de terre qui arrivent de tems en tems aux environs d'Ephése, on l'avoit placé à un quart de lieuë de la mer dans un terrein marécageux. Non seulement les fondemens en portoient sur pilotis, mais on les avoit garnis de charbons, & de peaux de moutons avec la laine. Xercès, qui par fureur abatoit tous les Temples qu'il trouvoit sur sa route, épargna celui-ci par respect (*b*),

(*b*) SOLIN. *Rerum mirab.* c. 53.

La Statuë de la Déesse étoit avec raison un sujet d'étonnement plus grand que tous les autres. Ceux qui acompagnoient le Consul Mutianus à Ephése (c) eurent la curiosité de l'examiner de près, & assurerent qu'elle étoit faite d'un cep de vigne revêtu (d) d'or comme elle l'avoit demandé par un de ses Prêtres, parce que c'est de tous les bois celui qui dure le plus long-tems. Et en effet, la tradition portoit qu'elle étoit plus ancienne (e) que toutes celles de Minerve & de Bacchus de Thébes. Néanmoins elle

(c) PLINE. L. 16. c. 40.

(d) Ce qui a fait dire à XENOPHON qu'elle étoit d'or. *Cyrop*. L. 5.

(e) PLINE. L. 16. c. 40. parle d'un Temple de Diane bâti 200. ans avant le siége de Troye, qui subsistoit encore de son tems.

toit percée dans sa hauteur ; & de
ems à autre on y couloit une es-
péce d'huile aromatique qui nou-
issoit le bois & l'empêchoit de
e carier. Ce fut par ce moïen
qu'elle se conserva depuis la fon-
lation de son premier Temple par
es Amazones jusqu'à l'extinction
le l'Idolâtrie sous Constantin le
Grand. Quoique le Temple fût
changé ou rebâti sept fois dans cet
ntervale, ce fut toûjours la même
Statuë. Elle représentoit (*f*) une
femme à peu près de grandeur hu-
maine, qui avoit un voile sur la
tête, mais qui ne couvroit point
la face. Depuis la poitrine jusqu'aux
piés rien ne marquoit la figure du
corps. C'étoit un buste informe, à

(*f*) On voit plusieurs de ces Figures dans le P. Montfaucon, ou autres monumens de l'Antiquité.

peu près semblable à un piédestal rond, garni de huit ou dix ceintures du haut en bas, couvertes de tout ce que l'Orient avoit de plus précieux en perles, diamans, rubis, saphirs, topazes, émeraudes, & entre lesquelles étoit un rang de mammelles jusqu'en bas. On en raporte l'origine aux Amazones, qui consacroient à Diane la mammelle qu'elles se retranchoient, & c'est pour cette raison qu'on la nommoit *Mammosa* (g). Elle avoit les deux bras étendus, & de chaque main elle tenoit un cordon où étoient attachées différentes pierreries, ou des perles d'une grosseur surprenante, & qui venoit aboutir à ses piés.

(g) MINUTIUS FELIX & S JEROME disent plus juste *Πολύμαστος*, *qui a plusieurs mammelles.*

Trois (*b*) objets concouroient donc à rendre célébre le culte de Diane d'Ephése & à lui faire donner le surnom de GRANDE, qui précédoit toûjours le sien. 1°. La magnificence, la beauté & les richesses de son Temple, plus digne d'honorer la Divinité que tous les autres, & qui n'avoit point de semblable. 2°. La Ville d'Ephése, devenuë l'une des plus considérables de l'Asie Mineure par le nombre de ses habitans, la somptuosité de ses édifices & la grandeur de son commerce. La sureté du Port par lequel on y abordoit y attiroit tous les Négocians, soit de la Grece, soit des Iles, soit du Pont-Euxin. Ils y trouvoient un prompt débit de leurs

(*b*) PAUSAN. L. 4. c. 31. p. 357.

marchandiſes, & ils en retiroient d'autres qu'ils n'avoient pas chez eux, & qu'ils y raportoient avec avantage. 3°. Les Ephéſiens eux-mêmes relevoient autant qu'il leur étoit poſſible la gloire de la Déeſſe en publiant aux Nations étrangeres les merveilles qu'elle avoit operées parmi eux. Chaque particulier vouloit avoir dans ſa maiſon un petit Temple, ou une Statuë de la Déeſſe en argent. C'eſt ce qui cauſa le tumulte & la violente ſédition que les Orfévres de la Ville (*i*) exciterent contre S. Paul, parce qu'il avoit prêché hautement qu'on ne pouvoit regarder comme une Divinité ce qui étoit fait par la main des hommes, & qu'il attaquoit di-

(*i*) *Actuum.* c. 19.

rectement

ꝛctement les honneurs que l'on ren-
oit à Diane. Les Ephésiens avoient
ne loi (*l*) qui leur ordonnoit de
: rapeller tous les jours la vie & les
naximes de quelqu'un des Sages qui
'étoit distingué par ses vertus ; &
eur Ville fournissoit plusieurs de ces
xemples, comme elle avoit pro-
uit (*m*) d'illustres Savans en tous
enres. De ce nombre furent les
hilosophes Héraclite, Métrodo-
e & Hermodore ; l'Historien Ale-
andre surnommé Lychnus, le Poë-
e Hipponax, & les deux célébres
eintres Apelle & Parrhasius. Ce-
endant on les a accusés (*n*) de
Magie, c'est-à-dire, de prestiges,

(*l*) HERODOT. DIONYS. HALIC.

(*m*) STRABO. L. 14. p. 950.

(*n*) HUET. *Demonstr.* p. 434.

de ſorts, ou d'enchantemens par je ne ſais quels ſecrets. Mais leur endroit le plus remarquable étoit l'amour de l'égalité. Jamais Peuple n'en fut épris plus vivement. Ils s'étoient fait une maxime de ne ſouffrir (o) aucun Citoïen qui effaçât les autres par la régularité de ſes mœurs. Ils chaſſerent en conſéquence le Philoſophe Hermodore dont la conduite & les lumiéres choquoient une Ville licentieuſe ; ce qui fit dire à Héraclite ſon ami que les Ephéſiens étoient tous dignes de mort pour avoir exclu de leur ſocieté un homme auſſi reſpectable. Les Romains le recüeillirent avec

(o) STRABO. L. 14 p. 950. CICERO *Quæſt. Academ.* L. 5. c. 36. DIOGEN. LAERT. *in Heraclito.*

e, & il rédigea (p) la célébre donnance des Decemvirs, qu'on mma la loi des Douze Tables. L'attachement que les Ephésiens oient pour Diane rendit leur dou- r aussi grande qu'elle le pouvoit e quand ils virent son Temple vagé par les flammes. Un certain) Herostrate ne trouvant dans n esprit ni dans ses talens (r) au- n moïen de faire passer son nom la postérité, s'avisa de mettre le u à ce superbe édifice, admiré & specté de toute la terre. Il en fut

(p) PLIN. L. 14. c. 5. POMPON. JURISC. *in* L. ff. *de Orig. Juris.* §. *exactis.*

(q) D'autres le nomment Hegestrate, Lygda- is ou Phlegias.

(r) STRABO. L. 14. p. 949. SOLIN. *Rer. Mem.* 53. PLUT. *in Alex.* p. 665. VALER. MAX. L. c. 14. n. 5. AULU-GELL. L. 2. c. 6.

même ce privilege à un quartier de la Ville. Mais les Ephésiens représentérent à Tibére l'abus de cette extention de Privilége, qui favorisoit le crime & l'impunité ; cet Empereur resserra le droit d'azyle dans ses premieres bornes. Si je ne craignois l'excès d'une trop longue digression, je mettrois volontiers ici la Relation admirable de M. de Tournefort (*d*) sur l'état ancien & présent de la Ville d'Ephése & de son Temple. Ce docte Voïageur n'a rien oublié de tous les évenemens qui regardent l'un & l'autre soit pour l'antiquité, soit pour le moïen âge. Les Savans y trouveront encore à s'instruire, & ceux qui ne lisent que

(*d*) C'est la vingt-deuxiéme Lettre de son Voïage du Levant.

pour s'amuser, y auront dequoi se satisfaire.

Le commerce que les Amazones d'Ephése entretenoient avec les Villes maritimes du Pont-Euxin où leur puissance étoit établie, y porta le culte de Diane. La Presqu'Ile ou Chersonèse Taurique fut l'endroit où il devint plus célébre. La Déesse avoit un Temple dans la Ville (*e*) d'Héraclée, & des Prêtresses, qui vivoient dans la continence & la même régularité de mœurs que celles d'Ephése. Mais les Sacrifices y étoient différens. Ici on lui offroit simplement (*f*) les fruits de la chasse, de la pêche, des gâteaux de pure farine & les prémices de la

(*e*) STRABO. L. 7. p. 474.

(*f*) CALLIMAC. *in Dianam*. NATALIS COMES. L. 3, c. 8.

L'édifice sortit donc de ses cendres plus brillant qu'il n'avoit jamais été, & tous les Princes le comblerent d'honneurs, de dons & de privileges. Les Prêtres nommés en général *Megabyzes* (y) ou *Megalobysses*, toient Eunuques & parfaitement respectés pour la régularité de leurs moeurs. Pendant l'année (z) de leur exercice, ils se privoient du bain & de plusieurs alimens qu'ils regardoient comme trop délicats, sensuels ou impurs, & ils n'entroient jamais en d'autres maisons que dans la leur. Ils présidoient aux Fêtes de

(y) CASAUBON sur cet endroit de Strabon. Il semble cependant selon d'autres que Megabyze étoit le nom d'un Prêtre particulier, dont on lit une Histoire à l'ocasion de Laërce dans Xenophon. PLINE, L. 35. c. 10 & 11. QUINTILIEN. L. 5. c. 12. & APPIEN, *de Bello civili*. L. 4.

(z) PAUSANIAS. L. 8. c. 13.

Diane qui se célébroient tous les ans (*a*) vers le milieu du mois d'Août avec une pompe & une magnificence extraordinaires, & ils étoient assistés par un grand nombre de jeunes filles consacrées à la Déesse, dont les parures modestes imprimoient la retenuë. Le Temple eut droit (*b*) d'azyle comme ceux des principales Divinités. D'abord ce ne fut que dans l'enceinte de ses murailles. Alexandre l'étendit à un stade de circuit. Mitridate Eupator Roi de Pont l'augmenta de quelque chose (*c*). M. Antoine donna le double de cet espace, & acorda

(*a*) *Vide* ALEXANDRUM ab Alex. *Gen. dier.* L. 3. c. 18. *cum notis* TIRAQUELLII.

(*b*) HORAT. L. 2. Ode 9.

(*c*) STRABO. L. 14. p. 950.

Elle étoit placée sur l'embouchure du fleuve Hermus ou Melès, environ à dix-huit lieuës au-dessus d'Ephese, dans une situation aussi agréable qu'avantageuse pour le commerce. La sureté de son port, qui est formé par le Golfe, la rendit très-marchande, & la mit enfin (*l*) au rang des douze grandes Villes de l'Ionie, à la sollicitation des Ephésiens, unis par les liens d'une même origine, & anciennement du même nom. La réputation de ses vins & l'abondance des blés que l'on y recueille (*m*), y attirerent non seulement les Grecs, mais encore les Peuples du Pont-Euxin, qui y trouvoient une ressource certaine

(*l*) STRABO. L. 14. p. 939.

(*m*) HERODOT. *vita Homeri.* c. 5. STRABO. L. 14. p. 945.

dans leurs années de disette. Elle s'agrandit de la sorte en peu de tems, & elle devint puissamment riche en ne donnant que son superflus. Sa gloire & son opulence firent souvent le sujet de sa douleur. Après le regne des Amazones, les Eoliens, qui prétendoient y avoir un droit primitif, s'en emparerent & la garderent assez longtems. Mais les Ioniens la leur enleverent par la force des armes. Elle fut le théâtre (*n*), de la Guerre entre ces deux Peuples, qui vouloient l'avoir pour tributaire, & les hostilités continuelles ausquelles elle étoit exposée l'avoient réduite dans une situation déplorable lorsqu'Alexandre le Grand la visita. Ce Prince touché de voir les ruines d'une

(*n*) STRABO. L. 14. p. 940.

place aussi avantageuse à tous égards, ordonna qu'elles fussent relevées, & en subjuguant ceux qui avoient été les auteurs de sa désolation, il la mit en état de recouvrer sa premiere splendeur. On en voit la preuve dans les éloges qui lui sont donnés à la tête du fameux Marbre (*o*) de Smyrne, où elle est nommée Métropole, très-riche & très-puissante.

Cependant elle conserva toujours des vestiges qui rapelloient le souvenir de l'Histoire des Amazones. Le fleuve Hermus sur lequel elle étoit bâtie s'appelloit aussi (*p*) Thermodon, par allusion à celui de la Cappadoce d'où l'on savoit que les Ama-

(*o*) SELDEN, PRIDEAUX & VAILLANT nous ont laissé de savans Commentaires sur ce Monument.

(*p*) POMP. MÉLA. L. 1. c. 7.

zones étoient venues dans l'Ionie. Il nous reste plusieurs Médailles frapées à Smyrne, dont l'une (*q*) représente une de ces Guerrieres avec son habit de combat, tenant ses armes dans la main gauche, & portant un Temple sur la droite. Dans une (*r*) autre c'est le buste de quelqu'une de leurs Reines qui a le côté droit découvert & une couronne de tours; au revers c'est un lion apuïé sur un bouclier, simbole de la force & du courage. On voit dans les unes & dans les autres qu'elles ont été frapées à Smyrne, même après qu'Alexandre en eut réparé les ruines. Quoique les Habitans eussent dû regarder ce Prince comme le

(*q*) PETIT. *de Amazon.* p. 187.

(*r*) *Idem.* p. 237.

principal Fondateur & Protecteur de leur Ville, cependant ils ne pouvoient oublier celles dont ils avoient admiré la valeur, & ausquelles ils se faisoient gloire d'avoir été soumis.

L'espace qui est entre Smyrne & Ephése, ou plûtôt entre le fleuve Melès & le Caystre, fut autrefois apellé les Plaines ou le Marais de l'Asie. Ce nom d'*Asie* (*f*) n'étoit pas encore si étendu qu'il l'est aujourd'hui. Lors même que les Romains en eurent fait la conquête, ils n'y comprenoient que les Provinces maritimes de l'Hellespont & celles de la Mer de Cypre. Quelques-uns l'ont resserré entre le Mont Tmolus, le Melès, le Caystre & la Mer. C'est à cette contrée, ou à quelque Ville

(*f*) *Vide* CELLAR. *Geogr. Antiq.* L. 3. c. 1. 8. 9. & 10.

inconnue qui y avoit le nom d'Asie, qu'il faut raporter une autre (*t*) Médaille, où l'on voit deux Reines des Amazones, avec une inscription qui marque quelqu'alliance entre la Ville ou la Contrée d'Asie & Smyrne.

Ces monumens de la puissance des Amazones en Ionie & en Lydie prouvent incontestablement la vérité de leur Histoire; car on ne peut concevoir que des Villes aussi policées se soient fait de concert une pareille illusion sans aucun fondement.

Il n'en est pas de même d'un préjugé célebre, qui, ce semble, prit naissance dans ce Païs, & qui se répandit au loin. C'est celui du chant des Cygnes. Homere, que

(*t*) PETIT. *de Amazon.* p. 238.

plusieurs ont cru originaire de Smyrne ou des environs, compare (*u*) la multitude des Grecs qui allerent au siége de Troye à celle des Cygnes, des Oies & des Gruës que l'on voïoit dans les prairies du Caystre, nommées le marais d'Asie. Mais on n'en demeura pas à cette idée qui pouvoit avoir quelque justesse dans le raport. On s'imagina que le Cygne surpassoit ou devoit surpasser autant les autres Oiseaux par la douceur de son chant que par la blancheur admirable de son plumage. Mais comme personne ne l'avoit entendu de près, on dit qu'il ne chantoit que quand (*x*) il s'étoit élevé dans la

(*u*) HOMER. *Iliad.* 2. v. 459. & *seq.*

(*x*) VIRGIL. *Æneid* L. 7. v. 699.
Ceu quondam nivei liquida inter nubila Cygni

plus haute region que ſon vol lui permet. Il eſt vrai qu'alors il pouſſe certains cris à peu près ſemblables à ceux de l'Oie, quoique beaucoup plus doux, & la confuſion cauſée par l'éloignement fit dire que c'étoit une mélodie parfaite. D'autres ont cru qu'il ne chantoit (*y*) qu'un moment avant ſa mort. Suivant Platon, Socrate ſon maître en étoit ſi convaincu qu'il en tiroit un ſujet d'inſtruction pour les hommes, à qui il reprochoit de redouter la mort, tandis que le Cygne leur aprenoit à s'en réjouir, en les avertiſſant qu'elle réunit l'homme à la Divinité. L'O-

Cum ſeſe è paſtu referunt, & longa canoros
Dant per colla modos; ſonat amnis, & Aſia longe
Pulſa Palus.

(*y*) PLINE. L. 10. c. 23.

rateur Romain (z) reconnoît que l'Antiquité a eu raison de consacrer cet Oiseau à Apollon, puisqu'il annonce de lui-même la fin de sa vie, inconnue aux plus sages de la nature. Cette suposition servoit d'emblême aux hommes d'un mérite distingué. Socrate, dit-on, avertit (a) qu'il avoit vû en songe un jeune Cygne, qui étoit venu se reposer sur ses genoux, d'où il reprit son vol quelques momens après, remplissant l'air de ses chants harmonieux; & il dit au pere de Platon, que son fils deviendroit un sujet d'admiration pour l'Univers. Horace dans sa vieillesse disoit avec au-

(z) CICERO. *Quæst. Tusculan.*

(a) PAUSAN. L. 1. c. 30.

tant d'esprit que de vanité (*b*), que déja il sentoit durcir la peau de ses jambes, les plumes croître sur ses bras & sur ses épaules, & qu'il touchoit au moment où il seroit métamorphosé en Cygne. Enfin la douceur prétenduë des chants de cet Oiseau le fit donner pour attribut (*c*) à Apollon Dieu de la musique; Zéphir inspiroit les Cygnes par son soufle, & ils faisoient voltiger les Amours sur les lacs & sur les fleuves. Cependant il faut reconnoître que plusieurs Anciens (*d*) moins crédules ont regardé comme une fable tout ce que l'on disoit des Cygnes,

(*b*) HORAT. L. 2. *Ode* 17.

(*c*) *Vide* PHILOSTR. *Iconum.* c. 9. & 11. *cum notis* OLEARII.

(*d*) PLINE L. 10. c. 23. PAUSAN. L. 1. c. 20.

de même que le changement de Cycnus fils d'un Roi de Ligurie.

ARTICLE IV.

La Ville de Thyatire.

IL eſt vrai que les anciens Hiſtoriens ni les Géographes ne donnent point aux Amazones la gloire d'avoir contribué aux murs de Thyatire ; mais c'eſt un fait qu'ils peuvent avoir ignoré comme bien d'autres, & qui eſt parvenu à notre connoiſſance par des monumens inconteſtables. L'autorité des Médailles marche tout au moins de pair avec celle des Ecrivains, & c'eſt par elles qu'on eſt ſouvent obligé d'expliquer & de rectifier ceux-ci. Or il nous

en reſte pluſieurs (*e*) qui repréſentent des Amazones armées, & dont l'inſcription eſt des habitans de Thyatire. S'ils n'avoient rien eu de commun avec les Amazones, s'ils ne les avoient pas regardées en tout ou en partie comme leurs fondatrices, ſans doute qu'ils ne les auroient pas miſes ſur leurs Monnoies. Mais puiſqu'ils s'en faiſoient un honneur, même dans les derniers tems, il eſt ſenſible qu'ils leur raportoient la fondation ou l'agrandiſſement de leur Ville.

(*e*) PETIT. *de Amazon.* p. 253. *& ſeq.*

ARTICLE V.

Myrine, Cumes, Paphos & autres.

LA tradition étoit aussi constante à donner (*f*) ces trois Villes aux Amazones qu'à leur attribuer Ephése & Smyrne, dont on ne peut raisonnablement douter. La ressemblance des noms & la transposition de quelques lettres ont fait confondre Smyrne & Myrine ; mais il est certain que ces deux Villes étoient différentes. La premiere faisoit partie de l'Ionie, la seconde étoit dans la contrée des Eoliens. Celle-ci devoit son nom (*g*) à une Reine

(*f*) STRABO. L. 2. p. 771. STEPHAN. BYZANT. *voce Cuma.*

(*g*) *Idem.* L. 13. p. 924. & 859.

Reine des Amazones apellée Myrine, dont on voïoit le tombeau dans une plaine de la Troade, & qui s'étoit renduë célébre par sa force, sa légereté & son courage.

Cumes, autrement Cyme, étoit de la même province d'Eolie, & elle rapelloit la mémoire (*h*) de l'Amazone Cymée, qui l'avoit bâtie sur les premiers fondemens jettés par Pelops. Elle fut ensuite augmentée (*i*) par une Colonie de Grecs qui s'y établirent en sortant du siége de Troye ; & enfin elle disputa à Larisse l'honneur de primer sur les trente Villes qui composoient l'Eolie. On raporte deux traits qui montrent peu de génie dans ses habi-

(*h*) Mela. L. 1. c. 18.

(*i*) Strabo. L. 13. p. 921. & *seq.*

tans. Il y avoit près de trois cens ans que leur Ville étoit bâtie quand ils s'aviſérent pour la premiere fois de faire païer les droits d'entrée & de ſortie. La négligence qu'ils avoient montrée ſur ce point fit dire qu'ils ne s'étoient pas encore aperçus que leur Ville étoit ſur le bord de la mer. Le ſecond trait marque encore plus de ſimplicité que le premier. Ils avoient emprunté une ſomme d'argent au nom de la République, pour laquelle ils engagerent leurs portiques. Le tems preſcrit du rembourſement étant échû ſans avoir pu y ſatisfaire, ils crurent qu'il ne leur étoit plus permis de ſe promener ni de paſſer ſous ces galeries publiques, & ceux qui étoient ſurpris par la pluïe n'oſoient même s'y réfugier. Il fallut que leurs

créanciers les aſſuraſſent qu'ils pouvoient hardiment joüir d'une commodité qui leur étoit commune avec les Etrangers, & qu'ils fiſſent crier par un Officier public que ce droit ne leur étoit pas défendu. On en prit ocaſion de les railler, & de dire qu'il falloit les avertir de ſe mettre à couvert quand il pleuvoit. Cumes néanmoins produiſit de grands hommes. Elle donna la naiſſance au célébre Ephorus, qui après avoir pris les leçons d'Iſocrate écrivit lui-même ſur les préceptes de la Réthorique, & donna ce grand Ouvrage ſur l'Hiſtoire cité fréquemment & avec éloges par les Anciens. Le malheur des tems nous a enlevé l'un & l'autre. Heſiode fait connoître qu'il étoit originaire de Cumes quand il dit que ſon pere quit-

ta cette Ville pour aller s'établir en Béocie. On doute si Homere n'en étoit pas natif.

Strabon met Paphos au nombre des Villes qui furent bâties par les Amazones, mais ni lui ni aucun des Anciens ne nous ont laissé de lumieres sur cette Ville. On ne connoît d'autre Paphos que celle de l'Ile de Cypre.

Il seroit aisé d'ajouter ici un grand nombre de Villes (*l*) & de lieux qui ont conservé la mémoire des Amazones, ou qui en ont porté le nom pour des raisons qui ne sont pas venuës jusqu'à nous. Plusieurs Médailles ou témoignages des An-

(*l*) MAGNESIE, AMISE, AMASTRIS, SYNOPE, PYTHOPOLIS, PRINE', MITYLENE, MYRLEE, AMASIE, CLETE, CYNNA, HIERAPOLIS, THIBA, & autres que l'on peut voir dans GOROPIUS & PETIT.

ciens en font la preuve. Mais comme notre objet eſt moins de donner une Diſſertation pour les Savans qu'une Hiſtoire qui plaiſe au commun des Lecteurs, nous omettons toutes recherches critiques, ſéches & iſolées qui ne ſeroient pas de leur goût. La ſeule réflexion que nous ferons ici, c'eſt que le nom & le ſouvenir des Amazones répandu dans la plus grande partie de l'Aſie Mineure conſtate ſans réplique leur réalité.



CHAPITRE VI.

Sépulcres ou Tombeaux des Amazones.

PLUS on examine tout ce qui a raport à l'Hiſtoire des Amazones, plus on eſt étonné de voir révoquer en doute leur exiſtence. Celle des Heros de l'Antiquité paſſe pour inconteſtable parce qu'on lit leurs actions & leurs exploits dans differens Ecrivains ; c'eſt un avantage que les Amazones ont de commun avec eux, & il doit prouver également pour elles. Mais elles en ont un autre qui manque à la plûpart de ces grands hommes, ce ſont les monumens qui ont ſubſiſté

plusieurs siécles après elles, & qu'on ne peut soupçonner de faux ni de suposition.

Outre les Villes, les contrées & les endroits particuliers qui en conservoient le nom & la mémoire, on voïoit encore de leurs tombeaux en diverses Provinces, qui rapelloient le souvenir de leur gloire & de leurs expéditions. C'étoit l'usage ordinaire chez les Anciens d'aposer certaines marques aux endroits qui étoient devenus célébres par des événemens du premier ordre, & sur tout aux Tombeaux des grands personnages. Ainsi Jacob éleva (*m*) un monceau de pierres à l'endroit où il avoit eu la vision mystérieuse des Anges qui étoient des-

(*m*) Genes. c. 38. v. 18. & c. 35. v. 14.

cendus du ciel pour lui annoncer les bénédictions du Seigneur sur sa posterité. Il pratiqua la même chose (*n*) sur le lieu où il fit alliance avec Laban, en signe de leur réconciliation. Pour conserver le souvenir du passage du Jourdain, Josué ordonna (*o*) que l'on aportât de grosses pierres dans l'endroit où les Israëlites avoient traversé le fleuve par un miracle semblable à celui de la mer rouge. Le même usage étoit établi chez les Nations étrangeres. Les fameuses Pyramides d'Egypte servoient de tombeaux aux Princes illustres de ce Roïaume. Hercule dressa (*p*) ses Colonnes, qui

(*n*) *Ibid.* c. 31. v. 46. *& seq.*

(*o*) JOSUE c. 4. v. 3. *& seq.*

(*p*) Voïez STRABON. L. 3. p. 178.

n'étoient autre chose qu'un grand amas de pierres & de terre, pour aprendre à la posterité qu'il avoit porté ses exploits jusqu'aux extrêmités de l'Afrique. Enfin Alexandre (q) marqua le terme de ses conquêtes par les Autels qu'il fit dresser au-delà de l'Hyphase. Cette coutume étoit générale pour les Tombeaux des personnes que le rang ou des vertus éminentes avoient distinguées pendant leur vie. On les inhumoit (r) au pié ou sur le sommet d'une montagne, où

(q) ARRIAN. *de exped. Alex.* L. 5. c. 28. & *in Indicis.* c. 2. PHILOSTR. *vit. Apoll.* L. II. c. *ult.* AMBROSIASTER. *de moribus Brachm.*

(r) *Apud majores, Nobiles aut sub montibus altis aut in ipsis montibus sepeliebantur. Unde notum est ut super cadavera aut pyramides fierent, aut ingentes collocarentur columnæ.* SERVIUS. *in XI. Æneid.* v. 849.

l'on élevoit exprès des hauteurs; quelquefois on leur dressoit des Colonnes ou des Pyramides. L'état & les grandes actions des Amazones leur avoient mérité ces honneurs funébres, & elles les reçurent non seulement de ceux dont elles défendoient les interêts, mais encore de leurs ennemis les plus déclarés. Le mérite & l'admiration l'emportoient en ceux-ci sur le ressentiment du cœur.

Près de l'ancienne & malheureuse Ilion (*s*) on voïoit le Tombeau de la Reine Myrine dont on n'avoit point oublié la bravoure & l'extrême légereté à la course. Quoique le Peuple apellât cet endroit *Batiée*, de Batia (*t*) fille de Teu-

(*s*) HOMER. *Iliad.* 2. v. 811. & *seq.*

(*t*) EUSTATH. *in hunc loc.*

cer & femme de Dardanus, ceux qui étoient instruits de l'Antiquité lui donnoient préférablement le nom de la Princesse des Amazones. Ce fut auprès de ce monument, voisin des murailles de la Ville, que le généreux Hector fit la premiere revuë des Troyens & de leurs Alliés. Ceux qui rendirent les derniers devoirs à Myrine voulurent que le seul aspect de son tombeau annonçât avantageusement les cendres augustes qu'il renfermoit. Le lieu en avoit été élevé par une mole de terre raportée de main d'hommes, & qui formoit une hauteur que l'on apercevoit de loin.

La célébre Penthésilée, qui avoit fait des prodiges de valeur en combattant contre les Grecs au siége de Troye, eut une sépulture enco-

re plus honorable. Après que les Troyens eurent réduit son corps en cendres suivant la coutume, & avec une pompe extraordinaire, le Roi Priam (u) les fit mettre dans une Urne précieuse; il les transporta près de celles du Roi Laomédon, & l'on y bâtit une Tour fort élevée, pour conserver à la postérité le souvenir de cette Princesse. On inhuma à ses côtés les autres Amazones qui s'étoient dévoüées aux intérêts des Troyens.

La reconnoissance les obligeoit à honorer ainsi des Guerrieres illustres qui étoient venuës donner leur sang pour eux. Mais il est plus étonnant de voir les Grecs élever des monumens à la gloire des Amazo-

(u) QUINT. SMYRN. L. I. v. 796. & seq.

nes, qui avoient passé la mer pour aller leur déclarer la guerre. Ils le firent néanmoins par tout où le sort des armes avoit fait succomber quelunes d'entr'elles.

Avant que d'entrer à Athénes par la porte d'Itone, on trouvoit (*x*) sur le chemin un endroit nommé *Amazonien*, où étoit une grande colonne dressée en l'honneur d'une Amazone. L'Histoire de ces tems reculés portoit (*y*) que c'étoit le tombeau d'Hippolyte ou Antiope, qui avoit suivi Thésée dans l'expédition d'Hercule, & qui fut percée par le javelot d'une autre Amazone apellée Molpadia. Mais quelque doute que l'on puisse for-

(*x*) PLATO. *in Axiocho.*

(*y*) PLUTARCH. *in Theseo.*

mer en particulier sur celle qui y avoit sa sépulture ; il est constant que Thésée fit élever cet édifice en mémoire de quelqu'Amazone, dont les mânes y reposoient, puisque la colonne se nommoit *Amazonienne.*

Le malheur continuel qui les acompagna dans cette entreprise fit perir la plus grande partie de celles qui s'y étoient engagées. Mais quoiqu'elles fussent dans une terre étrangere & souverainement ennemie, elles y reçurent après leur mort des honneurs qui attestoient le respect & l'estime qu'on avoit eu pour elles. On voïoit en Thessalie les tombeaux de celles qui y avoient été tuées en voulant s'ouvrir le chemin de l'Attique. Celles qui perirent à la journée d'Athénes eurent le leur

près d'Antiope. Les habitans de Chalcis en Eubée montroient la sépulture d'un grand nombre d'autres qui y étoient mortes de leurs blessures ; enfin il y avoit à Mégare (z) une tombe en forme de lozange, sous laquelle étoit inhumée la Reine qui avoit conduit les Amazones dans cette expedition, & qui succomba, non sous les armes des ennemis, mais à la douleur que la perte de ses compagnes lui avoit causées. Plusieurs siécles après cet évenement, des soldats (a) creusant près de Cheronnée pour y dresser leur tente trouverent la statuë d'un homme qui tenoit entre ses bras une de ces Guerrieres bles-

(z) *Ibid.* & PAUSAN. L. I.

(a) PLUTARCH. *in Demosth.*

ſée ; & la riviere qui couloit près de cette Ville avoit long-tems porté le nom de Thermodon, par alluſion au fleuve de Cappadoce où les Amazones avoient établi le ſiége principale de leur puiſſance.

CHAPITRE VII.

Culte des Amazones.

LEs talens, les Siences particulieres, la force, le courage, les grandes actions ont fait toutes les Divinités du Paganiſme, ou ſi l'on veut, les Païens adoroient ces qualités differentes dans ceux qui les avoient poſſédées à un certain degré de perfection. C'eſt à ce ſeul principe qu'il faut raporter l'apo-

théose des Dieux & des demi-Dieux qui composerent l'ancien Polythéïsme. C'étoient des hommes semblables aux autres. Ils se distinguerent par quelques endroits éclatans ; la postérité admira leurs belles actions ; le tems & l'adulation augmenterent les éloges ; insensiblement on les dépoüilla de l'humanité, & après leur avoir donné le titre de Divins, on parvint à les mettre au rang des Dieux dont on les disoit descendus, & enfin on leur offrit des sacrifices.

Tel fut le sort de quelques Reines des Amazones. Il est contre toute vraisemblance qu'aucune d'elles se soit donnée pour fille & pour femme du Dieu Mars. Elles étoient originaires du païs des Scythes, qui ne connoissoient ni la Religion ni

les Divinités de la Gréce, & qui n'adoroient que la plus redoutable de leurs armes, j'entens le Cimetere. Mais la ſingularité du genre de vie des Amazones, la ſageſſe & la prudence de leur gouvernement, la conſtance & la vivacité avec leſquelles elles ſe portoient à l'execution de leur projet, la force, le courage & l'intrépidité qu'elles montroient dans les combats firent regarder leurs Reines, qui ſurpaſſoient toûjours les autres, comme ſoutenuës & tranſportées par une ardeur divine. Orithye, Penthéſilée, Myrine, Hippolyte, Ephéſe & quelques autres paſſérent pour filles ou pour femmes du Dieu Mars, d'autant plus qu'on ne connoiſſoit diſtinctement ni leurs peres ni leurs maris. Néanmoins ces

ttributions ne vinrent point d'el-
es. C'est aux Grecs qu'il faut les
aporter, & principalement à leurs
Poëtes, fertiles à imaginer des gé-
néalogies & des enfans aux Dieux.

Ces idées avoient déja cours
parmi eux quand les Amazones fi-
rent leur irruption dans l'Attique,
pour se venger de celle d'Hercule,
qui avoit été enlever la Ceinture de
leur Reine. Malgré les hostilités &
les ravages qu'elles commirent dans
la Thessalie, la Phocide, la Béocie
& les campagnes d'Athénes, on ne
put s'empêcher d'admirer & de res-
pecter leur bravoure inouïe; on fut
persuadé qu'elles tenoient du Divin;
on se crut obligé de les apaiser &
de les invoquer après leur mort, &
les Athéniens établirent un jour
dans l'année pour leur offrir des

ſacrifices publics. Cette Fête précédoit immédiatement celle de Théſée le plus illuſtre de leurs Rois.

L'Aſie Mineure n'étoit peuplée que par des colonies Grecques que les enfans d'Hellen y avoient conduites. Le genie, les mœurs, la Religion y étoient les mêmes que dans la Gréce; on n'y adoroit pas d'autres Dieux, & l'on y étoit auſſi porté à s'en faire de nouveaux. Les vaſtes conquêtes des Amazones, la fondation ou l'agrandiſſement de pluſieurs Villes, la douceur de leur Gouvernement étoient pour les Aſiatiques des raiſons de les mettre au rang des Divinités Guerrieres & bienfaiſantes. Les Autels de Saturne, de Jupiter, de Bacchus, d'Hercule, de Mars, de Bélus, de Decerto & de Sémiramis n'avoient été

élevés que sur de tels fondemens. Il est vrai que les Ecrivains de l'Antiquité ne nous disent rien du culte que l'on rendoit aux Amazones dans l'Asie. Mais on doit aussi remarquer qu'ils nous laissent ignorer également, à un très-petit nombre d'anecdotes près, tout ce qui s'est passé dans cette partie du monde avant le tems de Cyrus. Il faut y supléer par les Médailles. Or ces monumens précieux nous aprennent qu'il y eut des Amazones placées au rang des Déesses. Pour peu que l'on ait vû de ces anciennes Monnoïes, on sait qu'il y avoit une différence essentielle dans la maniere de représenter les Dieux ou les hommes. Ceux-ci étoient toûjours habillés suivant leur état; les autres au contraire étoient nuds,

ou ſeulement couverts d'une légere draperie, quelquefois portées ſur un nuage, & toûjours avec les attributs qui leur étoient propres. C'eſt ainſi que l'on peignoit ſouvent les Reines des Amazones. Une piéce de Smyrne repréſente quelqu'une de ces Princeſſes, couronnée de tours, la hache d'armes à la main, aſſiſe ſur un trône antique, & preſque nuë juſqu'à la ceinture. Sur une autre gravée à Thyatire on voit une Amazone nuë par tout le devant du corps, tenant la hache à deux tranchans, & de l'autre main un rameau d'olivier; à ſa droite eſt une Statuë de la grande Diane d'Ephéſe. En comparant cette Médaille avec celles qui repréſentoient des Dieux & des Déeſſes on voit manifeſtement que les Amazones

étoient peintes comme celle-ci, &
par conséquent qu'on leur rendoit
les mêmes honneurs en quelque Vil-
le de l'Asie dont elles étoient re-
gardées comme les Fondatrices.



CHAPITRE VIII.

Tems & Durée des Amazones.

LA partie la moins interessante de l'Histoire des Amazones est sans contredit la plus difficile à toucher & à éclaircir. On voit manifestement la fausseté des conjectures ou des sistêmes qui ont été faits là-dessus par differens Auteurs, tant anciens (*b*) que modernes ; mais on ne trouve pas aussi promtement la voie qu'il faut tenir pour les rectifier. Il n'est pas étonnant que la plûpart se soient égarés, n'aïant jamais étu-

dié

(*b*) Rien n'est plus bizare que tout ce qu'on lit sur ce sujet dans la Dissertation de PETIT. c. 42.

ié par principes l'Histoire Chro-
ologique de la Gréce.

La principale difficulté consiste
fixer l'Epoque du regne des Ama-
ones. Justin est le seul dont on puis-
: tirer quelque lumiere sur ce point.
uivant son récit (*c*) Tanaüs Roi
e Scythie porta ses armes triom-
hantes jusqu'en Egypte où Vexo-
is regnoit alors. Il soumit aux Scy-
ıes toutes les Provinces qui sépa-
ent ces deux Roïaumes, & elles
emeurerent sous la domination de
es Barbares du Nord jusqu'à ce que
Ninus en fît la conquête, en jet-
ant les fondemens du grand Em-
ire d'Assyrie. C'étoit un peu plus
le seize cens ans avant J. C.

(*c*) JUSTIN. L. I. c. I. & L. 2. c. 3. & 4.

Seiziéme siecle avant J. C.

Long-tems (*d*) après, continuë Justin, je supose un siécle, ariva la fuite d'Ylinus & de Scolopite, qui pour éviter la faction des Grands ligués contr'eux, abandonnerent leur patrie, & se retirerent avec leurs femmes & un nombre d'amis fidéles dans le païs des Sarmates, où ils furent tous massacrés; ce qui donna lieu à l'établissement du Roïaume des Amazones, comme nous l'avons (*e*) vû. Ainsi l'on peut dire que ce fut environ quinze cens ans avant l'Ere Chrétienne.

(*d*) JUSTIN dit *medio tempore.* Mais ce terme ne signifie rien, & la concurrence des autres Histoires me le fait déterminer à un siécle.

(*e*) Chap. II. de cette Histoire.

Jusques-là, rien n'est contraire à d'autres faits plus certains, ni aux régles de la vraisemblance, ni au sistême de Chronologie que nous avons (*f*) prouvé ailleurs, & qui n'a pas encore été attaqué. La concurrence de l'Histoire Grecque avec celle des Amazones soutiendra les premieres supositions.

Quinziéme siecle avant J. C.

Dès que les Amazones furent en assez grand nombre pour executer le projet de conquête qu'elles avoient formé, elles prirent les armes contre leurs voisins; elles remporterent autant de victoires qu'elles livrerent de combats; & de proche en

(*f*) Voïez mon HISTOIRE DES EMPIRES ET DES REP. avec les Cartes Chronologiques.

proche elles arriverent sur les bords du Thermodon. L'entrée de l'Asie Mineure leur devint facile par l'affoiblissement intérieur du gouvernement d'Assyrie. Déja la force réelle de cet Empire s'étoit éteinte avec les regnes de Ninus & de Sémiramis, qui en avoient élevé le trône. Après eux, le luxe & la molesse (*g*) s'introduisirent dans la Cour de Ninive ou de Babylone, & le Sceptre s'affoiblit de jour en jour en devenant méprisable. Ses sujets étoient les seuls qui en redoutassent la puissance; mais les Etrangers osoient tout, & rarement leurs entreprises trouvoient-elles de l'oposition de la part du Prince. Celui qui regnoit alors n'en mit

(*g*) JUSTIN. L. 1. c. 2. DIOD. L. 2. p. 108.

aucune à l'irruption des Amazones dans la Cappadoce, du moins nous n'en voïons pas les effets, & elles s'emparerent ainsi de la plus grande partie de l'Asie Mineure, reprenant sur les Assyriens ce que leur Roi Ninus avoit enlevé aux Scythes.

Les Amazones venoient de finir ces conquêtes, ou peut-être y étoient-elles encore ocupées quand Bacchus, fils de Sémele & petit fils de Cadmus, en défit (*h*) quelques-unes dans le cours de son expédition aux Indes, & les mena faire la guerre aux Bactriens.

Quatorziéme siecle avant J. C.

Pendant les deux siécles suivans

(*h*) POLYÆNUS. *Stratag.* L. 1. c. 1. n. 3.

leur gloire & leur puiſſance s'éten-dirent au loin. Alors les fils d'Hel-ſen peuploient l'Aſie Mineure ; ils y établiſſoient un commerce avec la Gréce dont ils étoient originaires, & ils y jettoient les fondemens de différentes Villes. Mais il étoit ré-ſervé aux Amazones de mettre la derniere main aux ouvrages qu'ils n'avoient fait que commencer. De gré ou de force elles en devinrent les maîtreſſes ; elles les augmente-rent, les embellirent, les rendirent floriſſantes, & les mirent à cou-vert des inſultes de l'ennemi en les muniſſant de bonnes fortifications. C'eſt ce que l'on voit dans la plû-part de leurs Médailles, où elles ſont gravées avec une couronne de tours ſur la tête comme une mar-que de leur attention ſur ce point.

Treizième siecle avant J. C.

Leurs exploits & leurs vertus guerrieres en firent un sujet d'étonnement chez les Nations étrangéres. Les Grecs se les représentoient comme des femmes infiniment redoutables, & plus dangereuses que tous les peuples de l'Univers. Ce fut cette idée dominante qui engagea Eurystée Roi de Mycenes à envoïer Hercule enlever la Ceinture de la Reine des Amazones qui avoit son trône à Thémiscyre. Sa valeur & celle de ses compagnons le rendirent heureux dans son entreprise. Mais elle attira les armes des Amazones sur la Gréce. Elles s'y vengerent par les affreux ravages qu'elles commirent, avant que d'être arivées dans l'Attique, où le sort des ar-

mes leur fut contraire. Le même motif conduisit Penthésilée devant Troye avec les plus courageuses de sa Nation, qui y périrent toutes dans la même journée.

Ces deux malheurs, presque consécutifs, ruinerent l'Empire des Amazones. Dans l'une & l'autre de ces défaites, elles perdirent leurs Reines avec l'élite de leurs troupes, & manquant de sujets pour les remplacer, il ne fut pas difficile d'oprimer les autres & de les dépoüiller de ce qu'elles avoient aquis par la force des armes.

Il en resta néanmoins dans la Cappadoce une espéce de rejetton qui conserva les mœurs & les sentimens des premieres. Elles étoient encore en possession (*i*) d'une assez

(*i*) Q. CURT. L. 6. c. 5. PLUTARCH. *in Alex.*

grande étenduë de païs entre le Phase & le Mont Caucase lorsqu'Alexandre entreprit la conquête de l'Asie. Thalestris leur Reine aïant entendu parler des prodiges de valeur qui rendoient le jeune Héros formidable à tout l'Univers, alla le trouver dans l'Hyrcanie avec une escorte de trois cens Amazones. Avant que de passer les lignes qui formoient les retranchemens des Macédoniens, elle lui envoïa dire qu'une Reine, brulant du desir de le connoître, venoit lui rendre visite, & n'étoit pas éloignée de son camp. Alexandre aïant répondu qu'il seroit également charmé de la voir, elle fit arrêter ses

DIOD. L. 17. p. 549. JUSTIN. L. 12. c. 4. Je sais qu'APPIEN & STRABON ont attaqué ce fait; mais assurément leurs raisons ne prouvent rien.

équipages, & s'avança vers la tente du Prince avec ses trois cens compagnes. Dès qu'elle l'aperçut elle descendit de cheval, & s'aprocha de lui tenant deux lances à la main pour lui servir de contenance. Le Roi lui demanda par un Interprete quel étoit le sujet de son voïage. « Seigneur, lui répondit » Thalestris, je ne vous dissimule» rai point que l'envie d'avoir de » votre postérité est le sujet qui » m'améne. Si la nature me donne » une fille, je la garderai & la ferai » élever suivant nos mœurs & nos » usages; & si c'est un fils, je vous » le renvoirai pour en prendre » soin. Je me crois digne de don» ner des heritiers à votre Empi» re ». Alexandre retint la Princesse treize jours auprès de soi, n'ou-

bliant rien de ce qui pouvoit lui donner du plaisir par les Sacrifices & les Jeux magnifiques qu'il fit célébrer. Il auroit souhaité l'engager à le suivre dans son expédition, mais elle s'en excusa, & retourna dans son Roïaume.

Enfin on dit qu'il y avoit des Amazones (*l*) parmi les troupes des Albaniens lorsque Pompée défit ces Peuples & tua leur Roi dans une grande bataille. C'est le dernier trait que l'on trouve sur l'Histoire de ces illustres Guerrieres.

(*l*) PLUTARCH. *in Pomp.* APPIAN. *de bello Mithrid.*



CHAPITRE IX.

Amazones Etrangeres ou Modernes.

LA deſtruction du Roïaume des anciennes Amazones n'éteignit pas à jamais dans leur ſexe le goût qu'elles avoient eu pour l'indépendance & les fonctions militaires. Soit qu'il y en ait toûjours eu quelques traces aux environs du Pont-Euxin, ſoit que le ſouvenir de la gloire qu'elles s'y étoient acquiſe y eût fait renaître l'envie de les imiter, un de nos Voïageurs raporte qu'on y en vit une ſocieté ſemblable à celle des premieres.

Lorſque j'étois aux environs du

Caucase, dit le Pere (*m*) Archange Lamberti, on écrivit à Dadian, Prince de la Mengrelie, qu'il étoit sorti de ces montagnes des Peuples qui s'étoient distribués en trois troupes; que la plus forte avoit attaqué la Moscovie, & que les deux autres s'étoient jettées dans le païs des Suanes & des Caratcholi, autres Peuples du Caucase; qu'ils avoient été repoussés, & qu'entre leurs morts on avoit trouvé quantité de femmes. Ils aporterent même à Dadian les armes de ces Amazones, belles à voir, & ornées avec une curiosité de femmes. C'étoient des Casques, des Cuirasses & des Brassars faits de plusieurs petites lastres ou lames de fer, couchées les unes sur

(*m*) Le P. LAMBERTI, dans le grand Recueil de Thévenot. to. I.

les autres. Celles de la Cuiraſſe & des Braſſars ſe couvroient comme nos reſſorts en feüilles, & obéïſſoient ainſi aiſément aux mouvemens du corps. A la Cuiraſſe étoit attachée une eſpéce de cotte qui leur deſcendoit au milieu de la jambe, d'une étoffe de laine ſemblable à notre ſerge, mais d'un rouge ſi vif qu'on l'eût pris pour de très-belle écarlatte. Leurs Brodequins ou bottines étoient couvertes de petites papillottes ou paillettes de léton, percées par dedans & enfilées enſemble avec des cordons de poil de chévre, forts, déliés & tiſſus avec un artifice admirable. Leurs fléches étoient de quatre palmes de longueur, toutes dorées, & armées d'acier très-fin. Elles n'étoient pas abſolument pointuës, mais larges

par le bout de trois ou quatre lignes, comme le taillant d'un cizeau. Ces Amazones ſont ſouvent en guerre avec les Tartares Calmouks. Le Prince Dadian promit de grandes récompenſes aux Suanes & aux Caratcholi pour avoir une de ces femmes vive, ſi jamais il leur en tomboit quelqu'une entre les mains.

Le Chevalier (*n*) Chardin, qui a parcouru ce païs, dit que le Roïaume de Caket a eu autrefois pluſieurs grandes Villes, & parmi les Peuples qui les ont détruites, il compte ceux du Mont Caucaſe & la Nation des Amazones. Celles-ci, ajoûte-t'il, touchent au Caket du côté du Septentrion.

(*n*) Voïage en Perſe. p. 124.

Je n'ai vû perſonne qui ait été dans leur païs, mais j'ai oüi beaucoup de gens en conter des nouvelles, & l'on me montra chez le Prince un grand habit de femme d'une groſſe étoffe de laine & d'une forme toute particuliere, qu'on diſoit avoir ſervi à une Amazone, qui fut tuée auprès de Caket durant les dernieres guerres. Un jour j'eus à ce ſujet un entretien aſſez long avec le fils du Prince de Georgie. Il me dit entr'autres choſes qu'au deſſus de Caket, à cinq journées de chemin vers le Septentrion, il y avoit un grand peuple qu'on ne connoiſſoit preſque point, & qui étoit continuellement en guerre avec les Tartares Calmouks. Que tous les habitans du Caucaſe ſont toûjours en guerre enſemble, & qu'on

'avance rien de faire la paix ou
es Traités avec eux ; parce que ce
ont des Peuples sauvages, qui n'ont
i Religion ni Loix, ni police.
Ceux qui sont les plus proches de
Laket y font souvent des courses.
e raportai à ce jeune Prince ce
ue les Histoires Grecques & Ro-
naines racontent des Amazones,
: après avoir discouru quelque
ems sur ce sujet, son avis fut que
e devoit être un peuple de Scy-
nes errans, comme les Turcomans
z les Arabes, qui déferoient la
ouveraineté à des femmes, comme
ont les Achinois, & que ces Rei-
es se faisoient servir par des per-
onnes de leur sexe, qui les sui-
oient par tout. Nous comprîmes
isément qu'elles alloient à cheval
omme les hommes, & même aussi

bien ; parce qu'en Orient toutes les femmes montent à cheval, & que les Princesses y portent le poignard au côté.

On trouve dans les Histoires étrangeres plusieurs exemples qui ont raport au même sujet. Libyssa (*o*) étant montée sur le trône de Boëme après la mort de son pere Crocus, se fit admirer par la maniere dont elle gouverna ses sujets, malgré la singularité de ses maximes. La part que les femmes eurent dans l'administration de l'Etat pourroit faire dire que ce fut le tems de leur regne. Non contentes de composer en grande partie le Conseil souverain, la plûpart embrasserent un

(*o*) ÆNEAS SILVIUS. *Hist. Boëm.* c. 7. ALBERTUS KRANTZIUS. *Chron. regnorum. Aquilonarium*, L. 1. c. 8.

genre de vie contraire aux ocupations ordinaires de leur ſexe ; elles s'éxercérent à manier les armes, à monter à cheval, & à aprendre tout ce qui concernoit la guerre. Cette eſpéce de goût, d'air ou de mode devint générale dans le roïaume, parcequ'il étoit conforme à Libyſſa, & il produiſit un grand nombre de femmes, qui avoient autant d'inclination pour la vie guerriere qu'elles en ſentoient peu pour les ocupations domeſtiques.

Après la mort de la Princeſſe, une de ſes principales favorites nommée Valaſca, femme d'eſprit & intrigante, entreprit de profiter de l'ocaſion qui ſe préſentoit pour diſtinguer ſon ſexe. Elle raſſembla toutes celles qui avoient apris les exercices militaires, elle ſe mit à

leur tête, & soutenuë de ces troupes courageuses, elle se mit en possession du Roïaume de Boëme, dont elle joüit sept années consecutives. Ses vûës ne se bornerent pas à son élevation sur le trône. Pensant à s'y maintenir, & même à y établir son sexe, elle fit des loix qui tendoient à l'execution de ce dessein, & qui remettoient en vigueur celles des Amazones. Il fut ordonné que celles qui n'avoient point de maris auroient la liberté d'en prendre pour soutenir l'Etat; Qu'elles éleveroient avec grand soin les filles qui leur naîtroient; mais qu'elles aracheroient l'œil droit aux garçons & leur couperoient les pouces, afin de les mettre dans l'impossibilité de tirer de l'arc & de manier aucune sorte d'armes. Ces

ordre barbare fut rigoureusement executé pendant tout le regne de Valasca ; les femmes s'étans rendû si puissantes & si redoutables, que les hommes n'oserent s'y oposer sans courir le risque de leur vie. La mort de la Princesse rétablit les choses dans l'ordre naturel.

S'il est difficile d'adopter tout ce que Diodore de Sicile (*p*) a dit sur les conquêtes des anciennes Amazones de l'Afrique, il sert du moins à nous montrer l'origine de celles que l'on y a trouvées depuis trois cens ans. Un Voïageur Portugais (*q*) raporte que dans le roïaume de Damut en Ethiopie il a vû une societé nombreuse de femmes qui avoient en-

(*p*) Diod. Sic. L. 3. p. 185.

(*q*) Le P. Jean des Saints, Dominicain. *Descript. de l'Ethiopie Orientale.*

leur tête, & soutenuë de ces troupes courageuses, elle se mit en possession du Roïaume de Boëme, dont elle joüit sept années consecutives. Ses vûës ne se bornerent pas à son élevation sur le trône. Pensant à s'y maintenir, & même à y établir son sexe, elle fit des loix qui tendoient à l'execution de ce dessein, & qui remettoient en vigueur celles des Amazones. Il fut ordonné que celles qui n'avoient point de maris auroient la liberté d'en prendre pour soutenir l'Etat; Qu'elles éleveroient avec grand soin les filles qui leur naîtroient; mais qu'elles aracheroient l'œil droit aux garçons & leur couperoient les pouces, afin de les mettre dans l'impossibilité de tirer de l'arc & de manier aucune sorte d'armes. Ces

ordre barbare fut rigoureusement executé pendant tout le regne de Valasca ; les femmes s'étans rendu si puissantes & si redoutables, que les hommes n'oserent s'y oposer sans courir le risque de leur vie. La mort de la Princesse rétablit les choses dans l'ordre naturel.

S'il est difficile d'adopter tout ce que Diodore de Sicile (*p*) a dit sur les conquêtes des anciennes Amazones de l'Afrique, il sert du moins à nous montrer l'origine de celles que l'on y a trouvées depuis trois cens ans. Un Voïageur Portugais (*q*) raporte que dans le roïaume de Damut en Ethiopie il a vû une societé nombreuse de femmes qui avoient en-

(*p*) DIOD. SIC. L. 3. p. 185.

(*q*) Le P. JEAN DES SAINTS, Dominicain. *Descript. de l'Ethiopie Orientale.*

tierement conſervé les mœurs & les coûtumes des Amazones du Pont-Euxin. L'exercice des armes, ſoit à la chaſſe, ſoit à la guerre, faiſoit leur ocupation principale. On leur bruloit la mammelle droite dès qu'elles étoient en âge de pouvoir ſoutenir l'operation. Pour l'ordinaire elles vivoient dans le célibat. Mais celles qui prenoient le parti du mariage n'élevoient que leurs filles, & dès qu'elles avoient ſevré les garçons elles les remettoient à leurs maris pour qu'ils en priſſent ſoin. Le trône ne pouvoit être ocupé que par une Reine, qui donnoit l'exemple d'une continence rigide, & que ſa vertu rendoit reſpectable non ſeulement à ſes ſujets, mais aux Princes étrangers. Ils traitoient avec elle comme ils auroient fait entr'eux;

ils s'estimoient heureux d'être du nombre de ses alliés ; & loin de chercher la ruine de sa puissance, ils lui envoïoient du secours pour se défendre contre les ennemis qui l'attaquoient. Elle ne relevoit que des successeurs du Prete-Jean, dont la domination s'étendoit sur tous les Princes de l'Ethiopie. Une Ile qui étoit vers la côte orientale de ce païs n'étoit habitée que par des femmes qui avoient embrassé le même genre de vie.

Il est plus surprenant d'avoir trouvé dans l'Amerique une espéce d'Amazones dont les mœurs étoient presque semblables à celles du Thermodon. Quelle qu'en ait été l'origine, le fait est attesté formellement par des Auteurs estimés, & nous ne ferons que raporter leurs paroles.

Les Toupinambous, dit le Pere d'Acugna (*r*) nous confirmerent le bruit qui couroit par toute notre grande riviere de ces célébres Amazones, dont elle emprunte ſon véritable nom, & ſous lequel elle a été connuë depuis les premiers jours qu'elle fut découverte juſqu'aujourd'hui, non ſeulement par ceux qui y ont voïagé, mais encore par tous les Coſmographes qui en ont traité certainement. Il ſeroit bien étrange que cette grande riviere eût pris le nom d'Amazone ſans aucun fondement raiſonnable, & que pouvant ſe donner un nom qui l'auroit rendu fameuſe, elle n'eût été connuë que ſous un nom fabuleux.

(*r*) Le P. CHRISTOPHLE D'ACUGNA Jéſuite Eſpagnol; traduit par GOMBERVILLE. De la Riviere des Amazones. c. LXX.

Cela

Cela ne peut tomber ſous le ſens, & il n'eſt pas croïable qu'une Riviere comme la nôtre, qui poſſede tant d'avantages (*f*) pardeſſus toutes les autres, ait tiré ſa gloire d'un titre qui ne lui apartient pas; comme nous voïons dans les gens, qui n'aïant pas aſſez de vertu pour emporter par leurs propres forces

(*f*) C'eſt avec raiſon qu'on regarde ce fleuve comme extraordinaire; car il ſurpaſſe tous les autres du monde à quelqu'égard que ce puiſſe être. On lui donne au moins douze cens lieues de cours. Il en a communément quatre à cinq de large, & jamais moins de deux; ſon embouchure en porte quatre-vingt quatre; & en bien des endroits on ne peut en trouver le fonds. Comme le Nil, il a ſes débordemens qui répandent la graiſſe & la fertilité dans les campagnes. Les bois, les fruits & les moiſſons y couvrent les terres & les collines; les Peuples voiſins y ont toutes les douceurs de la pêche & de la chaſſe; ils ſont ſpirituels & agiles; & ils trouvent l'or & l'argent ſoit dans le fleuve des Amazones, ſoit dans tous ceux qui le groſſiſſent, ſoit dans les montagnes qui le bornent de côté d'autre. LE COMTE PAGAN. *De la Riviere des Amazones*. c. 1.

la gloire qu'ils desirent, ont la lâcheté de se parer des avantages d'autrui. Mais les preuves que nous avons pour assurer qu'il y a une Province d'Amazones sur les bords de cette riviere, sont si grandes & si fortes, qu'on ne peut s'y refuser. Je ne parlerai pas des recherches qui ont été faites par les ordres de la Cour de (t) Quito, par lesquelles on aprit de differens témoins natifs des lieux mêmes, qu'une de ces Provinces voisines de la grande riviere est peuplée de femmes belliqueuses, qui vivent & se gouvernent seules sans hommes; qu'en certain tems de l'année elles se donnent à des hommes du voisinage pour en avoir des enfans; &

(t) Capitale & Gouvernement du Perou pour le Roi d'Espagne.

que tout le reste de l'année elles vivent dans leurs bourgs, ne s'ocupant qu'à cultiver la terre & à se procurer par le travail les choses nécessaires à la vie. Je n'insisterai pas non plus sur les informations du Gouverneur de Pasto dans le nouveau Roïaume de Grenade, où l'on entendit plusieurs Indiens, & particulierement une Indienne, qui assurerent avoir été dans le païs où ces femmes courageuses sont établies, & qui n'avancerent rien qui ne fût conforme à tout ce qu'on en savoit déja par les précédentes relations.

Je n'avancerai que ce que j'ai entendu moi-même, & ce que j'ai vérifié pendant tout le tems que j'ai été sur la riviere des Amazones. Ceux qui en habitent les bords m'ont

attesté qu'il y avoit dans leur païs des femmes telles que je les leur dépeignois ; & chacun en particulier m'en donnoit des preuves si constantes & si conformes, que si la chose n'est pas, il faut que le plus grand des mensonges passe par tout le nouveau monde pour la plus constante de toutes les vérités historiques. Mais nous eûmes de plus grandes lumieres de la Province que ces femmes habitent, de leurs coutumes singulieres, des Indiens qui communiquent avec elles, des chemins par lesquels on va dans leurs contrées, & de ceux du Païs avec lesquels elles ont commerce dans le dernier village qui leur sert de confins & aux Toupinambous.

Elles ont leurs habitations sur de hautes & prodigieuses montagnes,

dont une s'éleve extraordinairement au-deſſus de toutes les autres, & elle eſt ſi fort battuë des vents & brulée par les ardeurs de la ligne, qu'elle ne peut produire aucune ſorte d'herbes ni de plantes. Ces femmes ſe ſont toujours conſervées dans leur République ſans le ſecours des hommes. Lorſque leurs voiſins viennent ſur leurs terres au tems dont on eſt convenu, elles les reçoivent armées de leurs arcs & de leurs fléches, juſqu'à ce qu'elles ſe ſoient aſſurées qu'ils n'ont aucun deſſein de les ſurprendre. Alors elles quittent leurs armes, & accourent aux canots ou autres petits bateaux de leurs voiſins. Chacune prend celui qui lui convient; elle le mene dans ſa maiſon; elle lui offre ſon amaça, qui eſt un lit de cotton ſuſpendu

avec des cordes, & elle le traite de son mieux pendant tout le tems de ce séjour.

Elles dressent au travail & à l'exercice des armes les filles qui naissent de cette visite, & elles ne négligent rien pour leur inspirer dès l'enfance la valeur & l'amour de l'indépendance des hommes. Mais on ne sait pas au juste ce qu'elles font des mâles. Un Indien me dit que dans sa jeunesse il avoit acompagné son pere à cette entrevûe, & il m'assura qu'elles les rendoient l'année suivante aux hommes dont elles les avoient eus, & que ceux-ci les recevoient avec plaisir. D'autres tiennent qu'elles les font mourir dès qu'ils sont nés, & c'est ce qui passe pour le plus constant. L'un & l'autre peuvent être vrai suivant la différence des con-

trées & des coutumes. On est persuadé qu'elles possedent des trésors capables d'enrichir plusieurs Roïaumes; mais on n'a pas encore entrepris de les leur enlever. On craint avec raison d'attaquer une Nation entiere de femmes belliqueuses, à qui la liberté est plus chere que toutes les richesses du monde, & qui ne la deffendent qu'avec des fléches, trempées dans un poison qui porte la mort en même tems que le coup.

Le Comte Pagan à la vérité n'avoit pas été sur les lieux comme le Pere d'Acugna; mais il avoit lu les meilleures Relations du nouveau Monde, & les recherches que l'on voit dans son Histoire montrent qu'il en étoit très-instruit. Il ne faut pas faire attention au stile d'un homme qui écrivoit il y a près d'un siécle.

Que l'Asie (*u*) ne se vante plus de ses anciennes Amazones ; l'Amérique ne lui cede point cet avantage. Que les campagnes de Thémiscyre ne triomphent plus de la renommée de ces Femmes illustres ; celles de la Province d'Aspante ne l'ont pas rendu moins célébre ; & que le fleuve du Thermodon ne se glorifie plus d'avoir seul porté des Guerrieres redoutables ; la riviere de Coruris n'est pas moins fameuse par celles qui en habitent les bords. Les montagnes de Guyane, fécondes en mines d'or & d'argent sont leurs limites du côté du Nord, & le Mont Yacamabe, plus élevé que tous les autres, est au milieu de leurs belles & fertiles valées. La premiere connoissance

(*u*) LE COMTE PAGAN. *De la Riv. des Amazones*. c. 49.

qu'en eurent les Espagnols leur vint du Prince Aparia en 1541. & le consentement de toutes les Nations du grand fleuve des Amazones en faveur de cette vérité, en a donné le nom à cette grande riviere.

Quoique le détail de leur Gouvernement intérieur ne soit pas encore bien assuré, les belles actions qu'elles firent pendant les guerres de cette conquête confirment tout ce qu'on en a apris par leurs voisins. Les Histoire d'Acosta & d'Herrera raportent que souvent on les a vu armées à la tête des bataillons, soutenir tout l'effort des ennemis, & exciter les Indiens à imiter leur courage. La valeur d'une jeune fille de la Province de Bogore, qui ne succomba qu'après avoir percé cinq Espagnols de ses fléches empoisonnées, sera à

jamais mémorable ; & celles qui se présenterent à la tête des Américquains sur le bord du fleuve frapperent les Européens d'une fraïeur qui les empêcha d'aller attaquer les autres. L'Audience de Quito se fit un devoir d'en prendre connoissance, & elle aprit par ceux qu'elle avoit envoïés sur la frontiere, que dans les vastes campagnes de cette partie de l'Amérique il y avoit une région peuplée de Femmes guerrieres, qui n'avoient de communication avec les hommes qu'en certains jours de l'année. L'Audience de Pasto, fit de pareilles informations, & les témoignages se trouverent conformes à ce qu'on en avoit apris par la renommée. Enfin la Nation entiere des Toupinambous en parloit comme d'un fait incontestable ; & elle di-

ſoit de leur politique & de leur valeur les mêmes choſes que les Grecs nous ont tranſmiſes des Amazones de l'Aſie.

La difficulté eſt de ſçavoir d'où a pu venir une telle conformité de mœurs entre des femmes placées dans des Païs reſpectivement inconnus aux unes & aux autres. On peut croire premierement que certaines révolutions ou circonſtances particulieres ont ocaſionné leur ſéparation des hommes, & qu'un caractere d'indépendance & de fierté a ſoutenu un projet que la révolte ou le hazard avoient fait concevoir.

2°. Quoïque je ne vouluſſe pas affirmer que les Amazones du nouveau Monde ſont une colonie de celles de l'Ancien, il y a cependant des raiſons qui le feroient peut-être

ſoupçonner. Diodore dit (*x*) que les Amazones de l'Afrique poufferent leurs Conquêtes, ou plûtôt leurs courſes juſques ſur les bords de la Mer Atlantique, & l'on aſſure (*y*) qu'il en reſte encore dans le Monomotapa. Or ne peut-il pas ſe faire que quelques-unes ſe ſoient embarquées par tel motif que l'on voudra, & qu'elles ayent paſſé dans l'Amérique, où elles auront inſpiré leur maniere de vivre, excepté le retranchement de la mammelle, qui n'eſt qu'une particularité indifférente à l'état de ces Femmes Guerrieres? Je ne vois rien dans cette ſupoſition qui tienne de l'impoſſible; elle eſt au contraire plus probable qu'on ne ſe l'imagine.

(*x*) *Biblioth.* L. 3. p. 185.

(*y*) BUNO *in notis ad Cluverium.* p. 662.

Rien n'eſt moins fondé que de dire, que l'Amérique a été peuplée par la communication inconnuë de cette partie du monde avec l'Aſie, Perſonne n'aïant vû cette prétenduë langue de terre que l'on ſupoſe du côté du Nord, elle eſt tout au moins incertaine; par conſéquent la preuve ne peut avoir aucune force. Il faut donc que l'Amérique ait reçu (z) ſes premiers habitans de l'Europe ou de l'Afrique. Les Savans le nient ou n'oſent l'avancer par cette raiſon, que les anciens Hiſtoriens ou Géographes n'en ont pas parlé expreſſément. On auroit pu ſur le même principe nier l'exiſtence des terres Auſtrales, des extrémités Occidentales de l'Europe,

(z) *Vide* GROTIUM. *de orig. Gentium. Ameri-can.* & CALVETAN. *Nova novi Orbis Hiſtoria.*

la partie Méridionale de l'Afrique, l'Ile de Madagascar & celles du Japon; aucun des Anciens n'en a fait mention. Comme leur silence marque seulement l'imperfection de leurs connoissances sur la Géographie, il ne prouve rien contre la réalité du commerce qu'il a dû y avoir entre les Peuples de l'ancien Monde & ceux du nouveau. Je conviendrai si l'on veut que ces voïages de long cours n'étoient pas fréquens. Mais il faut bien qu'il y en ait eu, puisqu'on ne sauroit prouver que l'Amérique a été peuplée d'une autre maniere.

Le commerce, la pêche, la curiosité, le hazard, la violence d'une tempête a d'abord conduit des Navigateurs dans un Païs où ils ne comptoient pas aller. Quelques-uns

en ſont revenus plein d'étonnement & peut-être avec de grandes richeſſes, & ils ont inſpiré aux autres la hardieſſe de faire le même trajet. Or il n'eſt point étonnant que les Géographes & les Hiſtoriens de ces tems reculés aient ignoré ces navigations particulieres. Leur rareté, ceux qui les riſquoient & le motif qui pouvoit les conduire ne pouvoient pas faire grand bruit dans le monde ; & quand ils en auroient fait, il ne ſeroit pas parvenu juſqu'à ceux qui en auroient pu inſtruire la poſtérité.

Nous n'avons aucun Ecrivain de l'Europe & de l'Afrique Occidentales avant les premiers ſiécles de l'Egliſe, & nous ignorons tout ce qui s'y eſt paſſé juſqu'à la conquête des Romains. Les Grecs, de qui nous

avons reçû la connoiſſance de l'Antiquité, n'avoient aucune relation avec le païs que nous habitons, & ils ne ſavoient rien de ce qui s'y faiſoit. Jules Céſar, l'un des premiers Hiſtoriens Romains que nous aïons, eſt auſſi le premier qui nous ait parlé des Gaules. Avant lui, il ſemble qu'elles aïent été ignorées de toutes les Nations, de même que l'Afrique Méridionale & Occidentale. Ainſi c'eſt mal conclure, de dire qu'il n'y avoit point eu de commerce juſqu'alors entre ces deux parties du Monde avec l'Amérique, parce que les Hiſtoriens Grecs ou Latins n'en ont rien dit.

Ce commerce étoit à la vérité plus difficile & plus dangereux ſans le ſecours de la Bouſſole, qui n'a été trouvée que vers le douziéme

ſiécle. Mais il n'étoit pas impoſſible, puiſque les Phéniciens & les Egyptiens alloient aux Indes, & d'un autre côté aux Iles Canaries par le Cap de Bonne-Eſpérance, ce qui fait un trajet plus grand que d'Europe en Amérique, & que les Portugais ont eu bien de la peine à tenir ſur la fin du quatorziéme ſiécle avec tous les ſecours que nous avons pour la navigation. Les Anciens ſupléoient au défaut de la Bouſſole par quelque maniere ou Aſtrolabe que nous ne connoiſſons plus.

La fameuſe Ile *Atlantide*, que les plus habiles Géographes n'oſent pas nier avoir exiſté autrefois, offroit d'ailleurs une facilité pour paſſer en peu de jours dans l'Amérique; & il eſt probable que ſa ſubmerſion a fait ceſſer les voïages des Européens

& des Africains. Platon en parle fort au long dans ses Dialogues ; & quoique ce qu'il en dit soit mêlé de beaucoup de fables, néanmoins plusieurs Savans conviennent aujourd'hui que son récit renferme un fonds de vérité. Dans l'un (*a*) il en fait la description, & dans l'autre (*b*) il en raporte la fatale destinée. Il dit que Solon étant allé en Egypte pour connoître les Loix & la sagesse du Gouvernement, un Prêtre du Païs l'assura, qu'au delà des Colonnes d'Hercule il y avoit une Ile plus grande que l'Asie & l'Afri-

(*a*) PLATO. *in Critia.*

(*b*) *Idem in Timæo.* Il en parloit d'après le livre que Solon avoit fait sur cette matiere. STRABO. L. 2. p. 160. DIOD. L. 5. VOSSIUS dit que cet Auteur en parloit dans son cinquiéme Livre véritable, qui étoit uniquement sur les Isles, mais qui est perdu. *de Hist. Gr.* L. 2. c. 2.

que enſemble ; que delà on pouvoit aller aux Iles voiſines, & de celles-ci à un Continent qui étoit à l'opoſite, & voiſin de la véritable mer, c'eſt-à-dire, l'Ocean. Comme les Egyptiens navigeoient autour de l'Afrique, le Prêtre pouvoit en dire à Solon des choſes dont les Grecs n'avoient aucune connoiſſance. Dans cette Ile nommée *Atlantide*, étoient des Rois (*c*) très-puiſſans, qui éxerçoient leur domination ſur toute l'Ile, ſur pluſieurs autres, & même ſur la plus grande partie de l'Afrique. Mais il arriva, diſoit encore l'Egyptien à Solon, que par un violent tremblement de terre & une pluye horrible, la terre s'entr'ou-

(*c*) Il y a eu un tems où les Carthaginois en ont été les maîtres, & ils n'en permettoient pas l'entrée aux Européens. Cluver. L. 6. c. 11. ex Diod. L. 5.

vrant engloutit l'Ile Atlantide, & que depuis la Mer n'y fut plus navigable. Ce récit abrégé nous aprend qu'il y avoit autrefois une grande Ile habitée, vis-à-vis le détroit que nous apellons de Gibraltar; qu'elle étoit voisine d'autres Iles & d'un Continent oposé; tout cela est très-possible.

La grandeur de cette Ile a fait croire à quelques-uns (*d*) que c'étoit l'Amérique. Mais il est plus vraisemblable (*e*) que c'étoit une vaste étendue de Païs, dont les Canaries & les Açores faisoient peut-être partie. Celles-ci sont sujettes à d'horri-

(*d*) BAUDRAN & ORTELIUS. *Thesaur.* SANSON. CLUVIER. & d'autres. CELLARIUS. n'ose se déterminer.

(*e*) Le P. KIRCHER. *de Mundo subterran.* to. 2. L. 2. c. 12. & 13.

bles tremblemens de terre, & la mer y fait d'affreux ravages pendant ces révolutions de la nature. Les Anciens avoient conservé sur ces sortes d'évenemens une tradition précieuse à laquelle on ne fait pas assez d'attention. Tel est le débouchement du Pont-Euxin raporté par Diodore de Sicile (*f*), & qui causa de si grands désordres dans les Iles situées à son passage, que celle de Samo-Thrace en fut inondée jusqu'aux plus hautes montagnes. Si l'Afrique & l'Espagne étoient autrefois contiguës comme les Anciens l'ont cru, il est probable que l'effroïable impétuosité des eaux de la Méditerranée qui se vüida alors dans l'Océan submergea & emporta la plus

(*f*) Diod. L. 5.

grande partie de cette Ile, qui étoit à l'opofite. L'un de nos plus favans Voïageurs (*g*) le penfoit ainfi, & il doute fi l'Amérique ne feroit pas elle-même une partie de l'ancienne Atlantide. Mais il eft plus naturel de croire (*h*) que l'Amérique eft ce Continent défigné par Platon, au-delà de l'Atlantide & des Iles voifines. L'exiftence de cette Ile eft favorable pour montrer par quelle voie l'Amérique a pu être peuplée de bonne heure, & pourquoi on a ceffé d'y entretenir aucun commerce. On peut fupofer après Platon que l'Atlantide n'étoit pas (*i*) fort

(*g*) M. DE TOURNEFORT. Voïage du Levant. to. 2. p. 65.

(*h*) LA MARTINIERE. au mot *Atlantide*.

(*i*) SENEQUE l'avoit entendu dire ainfi; ce qui lui a fait annoncer qu'un jour on découvriroit un

